



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

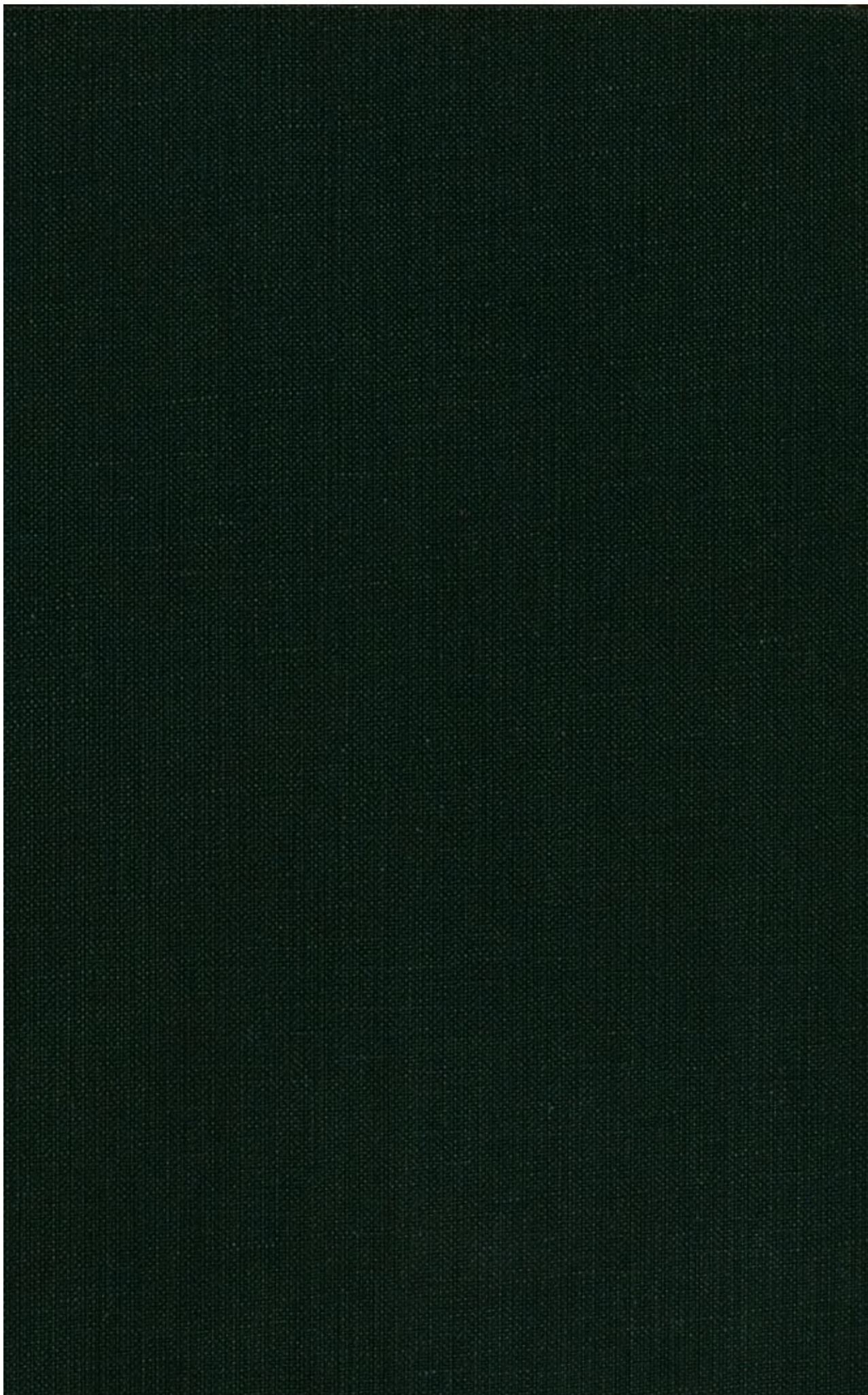
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS 36 d 40~~

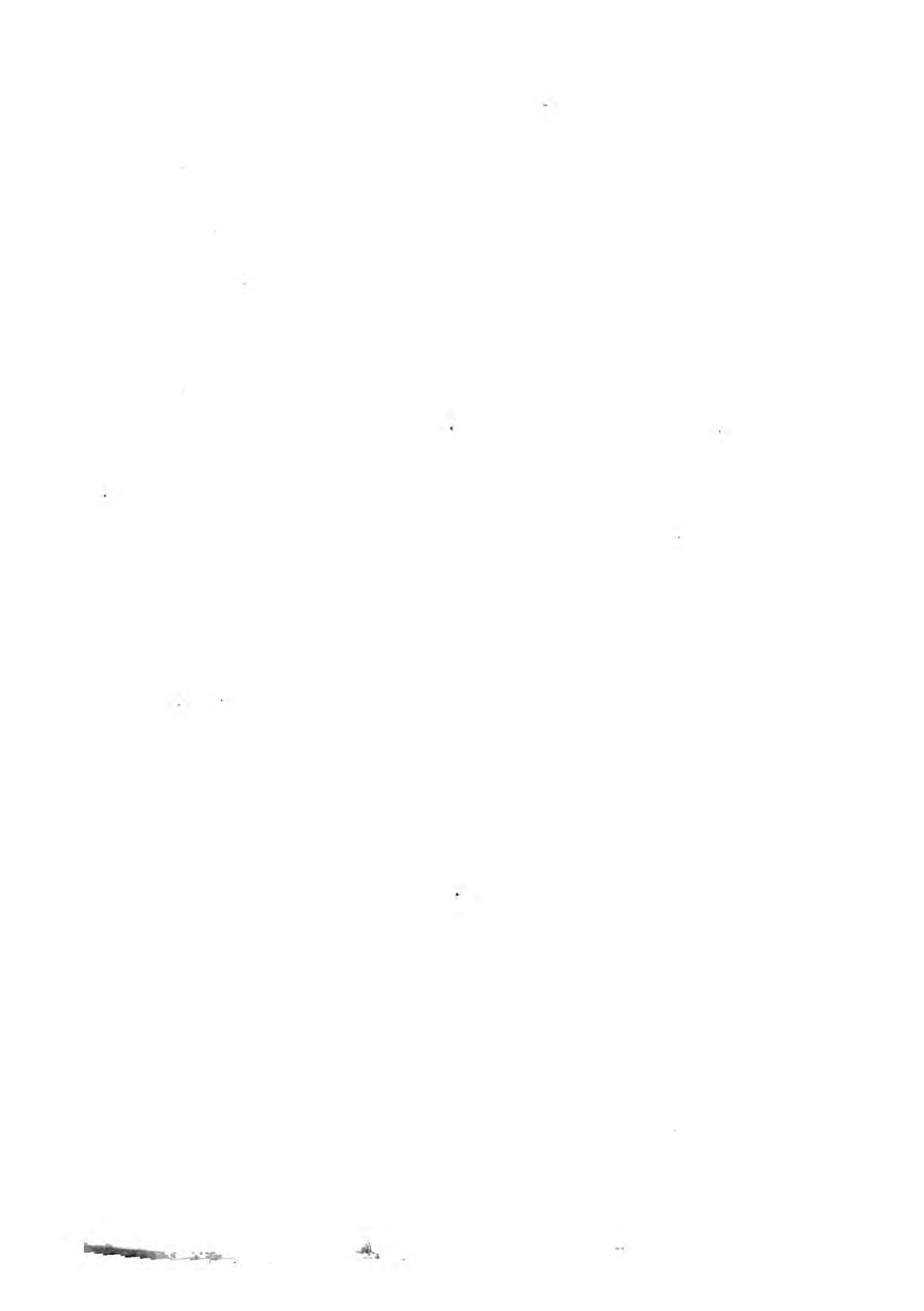


TNR. 439CC  
~~1/S 4041 A.5~~









— — —

THÉÂTRE  
DE  
MEILHAC ET HALÉVY

V



---

**COULOMMIERS**  
Imprimerie **PAUL BRODARD.**

---

THÉÂTRE  
DE  
MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

LE RÉVEILLON  
LES BREBIS DE PANURGE  
TOTO CHEZ TATA  
LA PÉRICHOLE  
LA CLÉ DE MÉTELLA  
LE BRÉSILIEN



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
3, RUE AUBER, 3

---

---

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

---



# LE RÉVEILLON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
le 10 septembre 1872.

## PERSONNAGES

|   |                                     |
|---|-------------------------------------|
| GAILLARDIN, propriétaire à Pincornet-les-Bœufs. | MM. GEOFFROY.                       |
| ALFRED, chef d'orchestre du prince Yermontoff.  | HYACINTHE.                          |
| TOURILLON, directeur de la prison.....          | LHÉRITIER.                          |
| LÉOPOLD, domestique de Tourillon.....           | LASSOUCHE.                          |
| DUPARQUET, notaire.....                         | PELLERIN.                           |
| BIDARD, avocat.....                             | DERVAL.                             |
| IVAN, maître d'hôtel du prince Yermontoff.....  | FÉLICIEN.                           |
| LE PRINCE YERMONTOFF.....                       | M <sup>mes</sup> GEORGETTE OLIVIER. |
| FANNY, femme de Gaillardin.....                 | REYNOLD.                            |
| MÉTELLA.....                                    | VALÉRIE.                            |
| TOTO.....                                       | GOUVION.                            |
| MADAME DE SAINTE-ESPLANADE.....                 | KARL.                               |
| ADELE.....                                      | MIETTE.                             |
| PERNETTE, femme de chambre de Fanny.....        | LINDA.                              |

MAITRES D'HOTEL ET VALETS DE PIED DU PRINCE YERMONTOFF.

De nos jours, à Pincornet-les-Bœufs.

# LE RÉVEILLON

---

## ACTE PREMIER

Chez Gaillardin.

Portes au fond, à droite et à gauche. — Canapé à droite. — Table à gauche. — Fenêtre à droite. — Buffet au fond, à gauche. — Une robe de chambre de couleur voyante et une calotte grecque sur le canapé. — Une sonnette sur la table.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

PERNETTE.

Au lever du rideau, la scène est vide; on entend au dehors un violon qui joue une fantaisie sur *la Favorite*.

PERNETTE, entrant vivement, une lettre à la main.

Que le diable emporte le crinclin!... (Pernette va à la fenêtre et regarde.) Où se cache-t-il? Je ne le vois pas... (Redescendant et relisant la lettre.) A huit heures, ce soir, il m'attendra... C'est une idée qu'il faudrait!... Si je demande à madame la permission de sortir ce soir, et si je lui dis que c'est pour aller faire le réveillon avec mon amoureux, il est probable qu'elle refusera... il faudrait trouver un autre motif... (Trait brillant du violon.) Mais je ne trouverai rien tant que ce crinclin de malheur n'aura

pas fini de m'agacer les nerfs... (Parlant par la fenêtre.) Hé, là-bas!... Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous taire, vous, là-bas?...

Entre Fanny, très agitée.

## SCÈNE II

PERNETTE, FANNY.

FANNY, à part, très agitée.

Je l'ai reconnu, personne n'en joue comme lui... C'est lui!... j'en suis sûre... il joue son air varié n° 3... sa fantaisie sur *la Favorite*... Je comprends ce que cela veut dire. Il m'adresse des reproches, je les ai mérités...

PERNETTE.

Madame, il y a ma tante qui est malade...

FANNY, à part.

Mais comment, quatre ans après l'avoir quitté à Paris, rue des Petits-Carreaux, le retrouvé-je ici, à Pincornet-les-Bœufs?

PERNETTE.

Elle est bien malade, ma tante!

FANNY, à part.

Qu'est-il devenu pendant ces quatre ans? Se souvient-il de nos serments? m'aimerait-il encore?...

PERNETTE.

Madame!...

FANNY, avec impatience.

Que voulez-vous, Pernette?

PERNETTE.

Je voudrais, ce soir, aller passer une heure... ou deux... près de ma tante... qui est bien malade!

FANNY.

C'est impossible!

PERNETTE.

Oh! madame!...

FANNY.

J'ai dit non!

PERNETTE.

Madame est de mauvaise humeur... je comprends ça, mais ce n'est pas ma faute, à moi, si monsieur a été appelé en justice...

FANNY.

Laissez-moi!

PERNETTE.

Je n'y resterais pas longtemps, chez ma tante...

FANNY, très vivement.

Laissez-moi, vous dis-je!... ne voyez-vous pas que je suis...? (Pernette sort.) Allez, allez donc!... (Dernier trait aigu du violon.) Ah!... ah!...

Le violon ne joue plus.

## SCÈNE III

FANNY, seule.

Je ne l'entends plus... Je m'étais trompée, sans doute... ce n'était pas lui!... quelque musicien ambulancier qui connaissait cet air... Dans une heure cet homme sera loin, demain il sera plus loin encore!...

Alfred paraît au fond, son violon à la main. — Costume hongrois très simple : bottes molles, culotte grise, redingote noire à brandebourgs, petite casquette hongroise.



## SCÈNE IV

FANNY, ALFRED.

FANNY.

Alfred!

ALFRED.

Oui, c'est moi.

Il pose son violon sur une chaise.

FANNY.

Vous!

ALFRED.

Vous deviez vous attendre à me voir revenir...

Il s'approche de Fanny.

FANNY.

Que venez-vous faire dans cette maison?... Si mon mari...

ALFRED.

Parlons-en de votre mari! un malfaiteur obscur!...

FANNY.

Par exemple!...

ALFRED.

Un homme, qui, en ce moment même, a des démêlés avec la justice de son pays!

FANNY.

Vous vous trompez... Mon mari n'est pas ce que vous croyez... Certainement, il a eu tort d'appeler le garde champêtre imbécile... Mais ce n'est pas une raison... J'espère qu'il sera acquitté...

ALFRED.

Non, il ne le sera pas!

FANNY.

Ma femme de chambre est là... partez, je vous en prie...

ALFRED.

Il tâtera de la prison... vous verrez...

FANNY.

Au nom du ciel, partez!

ALFRED.

Eh bien, oui, je partirai, mais à une condition...

FANNY.

Laquelle? parlez vite!...

ALFRED.

S'il est condamné, comme je l'espère... je guetterai, et, dès qu'il se sera rendu à la prison de la ville, je reviendrai...

FANNY.

Qu'est-ce que vous dites?...

ALFRED.

Vous ne craignez pas alors de le voir paraître... et vous pourrez m'écouter... Jurez que vous me recevrez.

FANNY.

Je ne jurerai pas cela.

ALFRED.

C'est bien, je reste.

Il s'assied.

FANNY.

Vous restez... mais lui... il va revenir!

ALFRED.

Qu'il vienne, je l'attends.

FANNY.

Non, Alfred, non... je ne peux pas vous présenter

maintenant... plus tard... je ne dis pas... maintenant, c'est impossible...

ALFRED, se levant.

Alors, jurez.

FANNY.

Mon ami!...

ALFRED, avec autorité.

Jurez!

FANNY.

Soit, puisque vous m'y forcez, je jure...

ALFRED.

Et ce serment-là, je jure, moi, que vous le tiendrez mieux que vous n'avez tenu les autres.

FANNY.

Oui, je le tiendrai... Maintenant, partez.

ALFRED.

Je pars... mais souvenez-vous... je guetterai... et si votre mari est condamné, comme je continue à l'espérer, je reviendrai.

FANNY, très troublée.

C'est une affaire entendue. Adieu.

ALFRED.

Non, pas adieu, au revoir... (Il remonte, reprend son violon, et, sur le seuil de la porte, se retourne pour dire encore :) Au revoir!

Il sort.

## SCÈNE V

FANNY, très agitée.

Il ne faut pas qu'il revienne, il ne reviendra pas! Mon mari ne sera pas condamné!... il ne le sera pas! les juges l'acquitteront... et alors ce serment que l'on vient de m'arracher sera nul... et je serai débarrassée...

Entrent Gaillardin et Bidard.

## SCÈNE VI

GAILLARDIN, FANNY, BIDARD.

Bidard est en robe d'avocat, la toque sur la tête; il a un gros dossier sous le bras.

GAILLARDIN, à Bidard.

Vous êtes bien bon de m'avoir ramené chez moi, maître Bidard... et je vous remercie.

Il lui donne fiévreusement la main, puis se laisse tomber sur une chaise, près de la table à gauche. — Moment de silence.

FANNY.

Mon ami?...

GAILLARDIN.

Non, pas maintenant... (Furieux, se touchant le front.) Tu ne sais pas ce qui se passe là, vois-tu!... (Se contenant.) Si je parlais maintenant, j'aurais peur de ne pas rester maître...

FANNY.

Dis-moi, au moins, le résultat.

GAILLARDIN.

Non, je t'en prie... plus tard.

FANNY, à Bidard.

Ah! il paraît que. .

BIDARD, à Fanny.

Nous serons plus heureux une autre fois!... C'est un peu sa faute... il m'a empêché de parler, moi, son avocat... Mais je n'ai pas de rancune... et, s'il lui plaît d'en appeler, il n'aura qu'à me faire prévenir... je suis à sa disposition... Bonsoir, Gaillardin! (Gaillardin incline la tête.)  
 Votre serviteur, madame... A sa place, moi, j'en appellerais...

Bidard sort.

1.

## SCÈNE VII

GAILLARDIN, FANNY, puis PERNETTE.

FANNY, à Gaillardin.

Gabriel... mon ami...

GAILLARDIN.

Tout à l'heure, à table, nous causerons... je te le promets... (Se levant.) En attendant, ma chère femme (S'attendrissant.), ma bien chère femme, fais-moi l'amitié d'aller chercher, parmi mes vieux habits, ce qu'il y a de plus vieux et de plus misérable.

FANNY.

Il y a le paletot que tu mets pour travailler dans le jardin...

GAILLARDIN.

Il est horrible, n'est-ce pas?

FANNY.

Il est révoltant!

GAILLARDIN.

C'est ce qu'il faut... Va me chercher le paletot que je mets pour travailler dans le jardin... que je mettais, du moins, car maintenant les fleurs et moi!... Tu me prépareras le costume complet, dans le même genre.

Il sonne : entre Pernette.

PERNETTE.

Monsieur?...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que vous avez préparé pour le dîner, Pernette?

PERNETTE.

Un gigot, monsieur.

GAILLARDIN.

Voilà tout?

PÉRNETTE.

Le potage, monsieur, un gigot, avec un plat de légumes, du dessert et une tasse de café par là-dessus.

GAILLARDIN.

Vous irez au Lion-d'Or, Pernette, et vous direz que l'on apporte un poisson.

PÉRNETTE.

Bien, monsieur.

GAILLARDIN.

Et un perdreau... pas un petit, un gros... avec ça, pas mal d'entremets sucrés et un fricandeau, un bon fricandeau, vous entendez... pas un de ces petits fricandeaux... non, un vrai fricandeau... et puis un gâteau, un joli gâteau...

FANNY.

Mais, mon ami, qu'est-ce que tu veux faire?

GAILLARDIN.

Je veux me nourrir aujourd'hui... me bien nourrir. Qui sait comment je serai nourri demain!... Va, Fanny, va... je t'en prie... Faites ce que j'ai dit, Pernette.

Fanny et Pernette échangent des regards de surprise. — Fanny sort à droite, Pernette par le fond.

## SCÈNE VIII

GAILLARDIN, seul.

Condamné! Ils m'ont condamné!... Scélérat de garde champêtre!... Et moi, qui me croyais sûr!... En allant au tribunal, je rencontre Moulinot, le président, dans l'escalier... Il n'avait pas sa robe... il me dit : « Bonjour, Gaillardin. » Je lui répons : « Bonjour, Moulinot. — Ça

va bien? — Très bien, merci. — Et ta petite femme? — Très bien aussi... » Je vous demande un peu si je pouvais m'attendre!... Une demi-heure après, à l'audience, dans la salle du tribunal, je me trouve en face de Moulinot; il avait sa robe... il était sur son siège, et il me demande mon nom! Je le fais répéter. Il répète : « Votre nom! » Moi, je prends la chose en bon enfant, je me mets à rire et je m'avance... Il y avait Bidard, mon avocat, qui voulait me retenir; je lui dis : « Voulez-vous bien vous taire... vous n'y entendez rien... » Et je m'approche : « Voyons, messieurs... » Je leur parlais tout à fait en bon enfant... « Voyons, messieurs, cette affaire n'est pas sérieuse... — Tout est sérieux devant la justice », répond Moulinot, avec une voix!... Je vous demande un peu! voilà un homme qui dîne ici tous les huit jours... oui, tous les huit jours... enfin!... « Pour la troisième fois, votre nom! — Mais vous savez bien que je m'appelle Gaillardin!... Vous me faites venir ici parce que j'ai dit au garde champêtre qu'il était un imbécile... Je lui en ai dit bien d'autres pendant trois ans et vous m'avez laissé tranquille. — Comment! vous lui en avez dit bien d'autres? — Assurément!... quand il était mon domestique. — Quand il était votre domestique, vous en aviez le droit; vous le payiez pour ça. — Eh bien, maintenant qu'il est garde champêtre, est-ce que ce n'est pas moi qui le paie?... De quelle poche sort donc l'argent qu'il touche?... » Ah! là-dessus, si vous les aviez vus!!... Moulinot a tapé la table avec son nez... comme ceci... Les deux assesseurs ont levé leurs quatre bras au plafond... comme cela... et le substitut... (Amèrement.) Un homme à qui plus de vingt fois j'ai prêté mon tilbury... Il n'en a pas... alors, je lui dis : « Vous n'avez pas de tilbury... prenez le mien... » Le substitut s'est trouvé debout comme s'il avait été lancé par un ressort!... « Funeste effet des révolutions! s'est-il écrié.

Le prévenu est un de ces hommes qui voudraient faire tenir la pyramide sur la pointe. — Il ne s'agit pas de pyramide, il s'agit du garde champêtre. Est-il payé avec notre argent... oui ou non? » Je ne sortais pas de là, moi... (Tapant sur la table.) « Est-il payé, oui ou non?... Répondez!... » Ils n'ont pas pu me répondre! Ils m'ont condamné! c'était plus facile!... huit jours de prison... Eh bien, je les ferai, leurs huit jours de prison, et je les ferai tout de suite afin de m'en débarrasser... C'est aujourd'hui le vingt-quatre... huit jours... Je serai en prison le premier janvier... Cela me dispensera de donner des étrennes.. Mais jamais je ne me serais attendu à cela de la part de Moulinot.

Il met sa robe de chambre et sa calotte.

## SCÈNE IX

GAILLARDIN, DUPARQUET.

DUPARQUET, très gai.

Vous êtes seul? je n'en suis pas fâché.

GAILLARDIN.

C'est vous, Duparquet... vous venez... (Avec effusion.)  
Merci, mon ami, merci...

Il serre Duparquet dans ses bras.

DUPARQUET.

Qu'est-ce que vous avez?

GAILLARDIN, très grave.

Vous avez raison de venir... Car, en me frappant, c'est nous tous que l'on a frappés... oui, nous tous!... Toute la haute bourgeoisie de Pincornet-les-Bœufs a été frappée aujourd'hui.

DUPARQUET.

Je ne vous dis pas le contraire, mais ça n'est pas pour vous parler de ça que je viens.



GAILLARDIN.

Pourquoi venez-vous, alors?

DUPARQUET.

Qu'est-ce que vous diriez d'une nuit passée à boire du champagne, en fredonnant des choses guillemettes?

GAILLARDIN.

Duparquet, vous êtes farceur, c'est connu... il me semble, cependant, qu'il y a des situations qu'un farceur, même enragé, devrait respecter.

DUPARQUET.

Je ne comprends pas.

GAILLARDIN.

Quand un homme se dispose à aller coucher en prison, il est indécent de venir faire flamboyer à ses yeux...

DUPARQUET.

Votre prison!... bénissez-la... Si vous n'aviez pas été condamné, il vous aurait été impossible d'aller réveiller ce soir chez le prince Yermontoff.

GAILLARDIN.

Chez le prince?...

DUPARQUET.

Yermontoff!... Il a loué le pavillon de Liserolles, pour la saison des chasses, et s'y est installé depuis trois jours... C'est moi qui ai rédigé l'acte de location... Je suis entré, comme notaire, en relations avec le prince, et je l'ai immédiatement séduit par l'enjouement de mon caractère... maintenant, nous sommes une paire d'amis. Il m'a confié, ce matin, que l'idée lui était venue d'égayer un peu sa solitude et que, pour ce faire, il avait invité à souper quelques jeunes personnes de sa connaissance.

GAILLARDIN.

Quelques jeunes personnes?...

DUPARQUET.

Des actrices de Paris!

GAILLARDIN.

Des actrices... qui jouent la comédie?...

DUPARQUET.

Eh, pardieu! oui... qui jouent la comédie dans des théâtres.

GAILLARDIN, dédaigneux.

Peuh! une fois, il en est venu une à Pincornet-les-Bœufs. Elle était vilaine!...

DUPARQUET.

Ce n'était pas une actrice de Paris?

GAILLARDIN.

Si fait... Elle y avait joué... vingt-cinq ans avant...

DUPARQUET.

Vous m'en direz tant!... mais celles qu'attend mon noble ami n'ont pas vingt-cinq ans à elles quatre.

GAILLARDIN.

Allons donc!

DUPARQUET.

C'est une façon de parler... « Maintenant, a ajouté le prince, il nous faudrait de joyeux compères... » J'ai tout de suite pensé à vous, qui êtes un luron.

Duparquet pousse en riant Gaillardin vers le canapé; ils s'assoient tous les deux.

GAILLARDIN.

Oh! un luron! un luron!...

DUPARQUET.

Vous êtes aimable en société, ne dites pas le contraire.

GAILLARDIN.

Aimable, oui, certainement...

DUPARQUET.

Vous êtes même gai!

GAILLARDIN.

Je ne dis pas que parfois il ne m'est pas arrivé... Ainsi, l'autre soir, chez le percepteur des contributions... vous y étiez?

DUPARQUET.

Je crois bien, que j'y étais!

GAILLARDIN.

Ce que j'ai été... hein?... un feu roulant... Je ne sais pas où j'allais chercher... Je me rappelle même que Moulinot se tordait, Moulinot! (Amèrement.) Moulinot, qui, depuis... Il m'a demandé mon nom... (Se levant.) Il ne me connaît plus... il me demande mon nom!

DUPARQUET, obligeant Gaillardin à se rasseoir.

Ne pensez donc plus à ça!...

GAILLARDIN.

Vous êtes bon, vous... « Ne pensez plus à ça!... » quand on se dispose à aller coucher...

DUPARQUET.

Laissez-moi donc tranquille avec votre prison!... D'abord, vous y serez très bien : on vient, vous le savez, de nommer un nouveau directeur...

GAILLARDIN.

Oui, j'ai entendu parler de ça à notre cercle... un nommé Tourbillon... Tortillon...

DUPARQUET.

Tourillon... Je le connais beaucoup. Tenez, c'est un homme dans votre genre, un homme très gai, un far-

ceur comme vous... car vous êtes un farceur, vous. (Ils se lèvent tous deux.) Avant votre mariage, quand vous vous amusiez à faire sonner votre montre à l'oreille de toutes les jolies filles que vous rencontraiez...

GAILLARDIN.

Et je la leur promettais, la montre.

DUPARQUET.

Et vous ne la donniez pas.

GAILLARDIN.

Jamais de la vie!

DUPARQUET.

Et la farce que vous m'avez faite, il y a quatre ans!

GAILLARDIN.

L'oiseau bleu?...

DUPARQUET.

Oui...

GAILLARDIN.

Elle était bonne, celle-là!

DUPARQUET.

Pour vous peut-être, mais pas pour moi... Enfin, il ne s'agit pas... Il s'agit du réveillon, je vous assure que, dans ce que je vous dis maintenant, il n'y a pas la moindre plaisanterie...

GAILLARDIN, passant à gauche.

Alors, allez!...

DUPARQUET.

Supposons que vous n'avez pas été condamné et que je sois venu vous inviter à ce réveillon de la part de mon noble ami, le prince Yermontoff; vous m'auriez répondu : « C'est impossible, ma femme ne me le permettrait pas... »

GAILLARDIN, riant.

Sans compter qu'elle aurait bien fait de ne pas me

le permettre, hé! s'il y a des actrices!... (Avec éclat.) s'il y a des actrices, Duparquet!...

DUPARQUET.

Je ne vous dis pas non... mais, devant coucher en prison, quoi de plus simple? vous embrassez gentiment votre femme et vous lui dites : « Mon petit chou... », ou : « Ma bichette... » je ne sais pas de quel mot vous vous servez habituellement?...

GAILLARDIN.

Je change... je dis ce qui me vient... « mon petit chou... ma bichette... »

DUPARQUET.

Enfin, n'importe... « mon petit chou... ma bichette... » ou autre chose... le mot qui vous viendra... « je m'en vais faire mes huit jours de prison... » Et, au lieu d'aller à la prison, crac!...

GAILLARDIN.

Je vais chez le prince!

DUPARQUET.

Vous allez chez le prince.

GAILLARDIN.

Et je vois les actrices!...

DUPARQUET.

Et vous voyez les actrices... et vous réveillez en musique...

GAILLARDIN.

En musique!...

DUPARQUET.

Partout où il va, le prince a l'habitude de se faire suivre par un orchestre hongrois .. Cet orchestre joue des airs joyeux, pendant que le prince et ses invités boivent du champagne.

GAILLARDIN.

Ah! mais, dites donc, Duparquet, ça a de l'allure ça, ça a de l'allure...

DUPARQUET.

Vous viendrez?...

GAILLARDIN.

Mais la prison... Cette diablesse de prison!...

DUPARQUET.

Vous irez... après le champagne.

GAILLARDIN, riant.

C'est une vraie farce que vous me proposez là...

DUPARQUET.

Et si vous venez, je vous en réserve une autre, encore meilleure. Votre réponse, vite?

GAILLARDIN.

Que voulez que je réponde? je réponds que j'accepte, pardieu!...

DUPARQUET.

Bravo!

GAILLARDIN.

Mais dites donc... est-ce que j'aurai l'occasion de le revoir, ce prince?...

DUPARQUET.

Ce n'est pas probable... il compte chasser deux ou trois fois, et, après, il s'en ira.

GAILLARDIN.

Alors, j'aimerais tout autant ne pas lui être présenté sous mon véritable nom.

DUPARQUET, à part.

Il y vient... (Haut.) Bonne idée, ça, très bonne idée!...

GAILLARDIN.

Ce serait le moyen le plus simple qu'on ne sût pas que je suis allé à ce réveillon.

DUPARQUET.

On ne le saura pas... Je cours chez mon noble ami; quand vous arriverez, vous me ferez demander... nous conviendrons du nom que vous voudrez prendre.

GAILLARDIN.

Une vraie farce, positivement!

DUPARQUET.

Nous rirons!

GAILLARDIN.

Nous chanterons, Duparquet, nous boirons du champagne!

DUPARQUET.

Avec les actrices!...

Tous deux se mettent à danser en fredonnant un air de quadrille. Fanny paraît, un vieux paletot déchiré à la main; elle reste stupéfaite sur le seuil de la porte; Gaillardin et Duparquet s'arrêtent brusquement.

## SCÈNE X

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Monsieur Duparquet!

GAILLARDIN.

Oui, Duparquet, dont la présence amène la gaieté... Tu vois... il est venu...

DUPARQUET, l'interrompant.

Pour le reconforter, madame, pour le reconforter... et je me flatte d'avoir réussi...

FANNY.

Je vous en suis bien reconnaissante.

DUPARQUET.

Ah! madame, cela ne mérite pas... (Bas, à Gaillardin.) Je me sauve, dépêchez-vous!

GAILLARDIN, bas.

Soyez tranquille!

DUPARQUET, saluant.

Madame!...

FANNY.

Monsieur!...

GAILLARDIN, courant après Duparquet.

Dites donc, Duparquet?...

DUPARQUET.

Mon ami?...

GAILLARDIN, bas.

En passant, entrez chez le coiffeur et dites-lui de m'attendre...

Gaillardin, qui était remonté, redescend tout guilleret, la figure épanouie.

## SCÈNE XI

FANNY, GAILLARDIN.

FANNY.

Combien de temps?...

GAILLARDIN, changeant brusquement de physionomie et prenant un air lamentable.

Huit jours.

FANNY.

Et tu te rendras à la prison?

GAILLARDIN.

Ce soir même, chère amie, ce soir même.



FANNY, à part.

Ciel! mon serment!...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que tu as?

FANNY.

Séparée de toi, pendant huit jours, et tu demandes?...

GAILLARDIN, légèrement.

Il faut se faire une raison, ma chère. (Se mettant à chanter cette phrase comme un refrain.) Il faut se faire une raison... une raison... une raison...

FANNY.

Tu vas me quitter, et tu fredonnes!...

GAILLARDIN.

Je fredonne, tu crois?

FANNY.

J'en suis sûre.

GAILLARDIN.

J'ai l'air de fredonner... mais, en dedans, si tu pouvais voir... je me force... voilà la vérité, je me force.

FANNY, reprenant le paletot qu'elle avait déposé sur le canapé.

Tiens, mon ami...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FANNY.

Le paletot que tu m'as demandé. Il est encore en plus mauvais état que je ne croyais.

GAILLARDIN.

Le fait est qu'il est...

FANNY.

Il est ignoble... mais, pour aller en prison...

GAILLARDIN.

En prison, en prison... on a beau aller en prison... ce

n'est pas un motif... Je ne veux pas mettre ça, je ne mettrai pas ça.

FANNY.

Tu disais tout à l'heure...

GAILLARDIN.

J'avais tort. J'ai changé d'avis. Je ne mettrai pas ça...

FANNY.

Tu pourrais prendre ta redingote marron.

GAILLARDIN.

Ma redingote marron? Ah! par exemple!...

FANNY.

Pourquoi pas?

GAILLARDIN.

Ça les ferait rire.

FANNY.

Qui?... les prisonniers?...

GAILLARDIN.

Les prisonniers, certainement. Ils sont très gouailleurs, les prisonniers... Tu ne sais pas ce que c'est que des prisonniers...

FANNY.

Alors, va comme tu es là!

GAILLARDIN.

En robe de chambre!... Oh! non... toute réflexion faite, je sais ce que je dois mettre, ma bonne amie; je sais ce que je dois mettre... je vais m'habiller! (Il jette sa calotte sur le canapé, ôte sa robe de chambre, la donne à Fanny et sort rapidement, par la droite, en fredonnant sur un air connu :) Je vais m'habiller! je vais m'habiller!...

## SCÈNE XII

FANNY, PERNETTE.

FANNY, posant la robe de chambre sur le canapé.

Cette condamnation l'a rendu fou!... Et Alfred qui va venir! (Coup de sonnette.) Ah! mon Dieu, serait-ce lui, déjà?... Pernette!...

PERNETTE, deux lampes à la main; elle en pose une sur la cheminée, l'autre sur le buffet.

Madame?...

FANNY.

Qui est-ce qui a sonné?

PERNETTE.

C'est le garçon du Lion-d'Or... il apporte le dîner que monsieur a commandé.

Entre un garçon d'hôtel, avec une grande manne sur la tête.

FANNY, très agitée.

Ah! bien, c'est très bien.

PERNETTE, aidant le garçon à se débarrasser.

Qu'est-ce qu'elle a donc, madame?

FANNY, à part.

«Jeguetterai», m'a-t-il dit... Il guette maintenant, sans doute... si je refuse de le recevoir, il fera un esclandre... mieux vaut consentir... pour lui ordonner une bonne fois de me fuir, de m'oublier... Oui, cela vaut mieux, je le recevrai. (Regardant Pernette qui met le couvert sur la table, à gauche.) Mais que vais-je faire de Pernette? Ah!... Pernette, va-t-elle mieux, votre tante?

PERNETTE.

Oh! non, madame, elle ne va pas mieux. Elle est bien malade, ma tante, bien malade!

FANNY.

Eh bien, si elle est aussi malade que vous le dites, il faut aller la voir...

PERNETTE.

Madame me l'a défendu... positivement.

FANNY.

Vous venez me demander, dans un moment où je suis nerveuse... Il fallait attendre un peu, je vous l'aurais permis...

PERNETTE.

Vraiment, madame?

FANNY.

Vous irez, je vous le permets, je le veux.

PERNETTE.

Merci, madame.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, entrant rapidement. — Il est en habit noir, gilet blanc, cravate blanche.

Où est donc l'eau de Cologne?... Il n'y a pas moyen de mettre la main sur l'eau de Cologne. Allez me chercher l'eau de Cologne, Pernette.

PERNETTE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

FANNY, stupéfaite.

Comment! tu as mis ton habit noir?

GAILLARDIN.

Oui, toute réflexion faite, j'ai mis mon habit noir.

V.

2

FANNY.

Et un gilet blanc?

GAILLARDIN.

Et un gilet blanc.

FANNY.

Et une cravate blanche?

GAILLARDIN.

Et une cravate blanche.

FANNY.

Pour aller en prison?

GAILLARDIN.

Cela te surprend.

FANNY.

Oui, j'avoue...

GAILLARDIN.

C'est pourtant bien simple : cette toilette est une façon de protester... je proteste... Est-ce que tu n'as pas lu qu'autrefois, avant d'aller à la Bastille, les marquis de l'OEil-de-Bœuf se faisaient poudrer? Ils protestaient : je proteste!

FANNY.

Mais tu n'es pas un marquis de l'OEil-de-Bœuf, mon ami!

GAILLARDIN.

Aussi ne vais-je pas me faire poudrer, il n'y a pas de danger que j'aïlle... (A part.) Je me ferai friser, voilà tout... (Haut.) Mais où est donc l'eau de Cologne? (Rentre Pernette, qui lui remet un flacon. Devant les deux femmes stupéfaites, il s'inonde d'eau de Cologne, puis, d'un ton léger.) Là, maintenant, je peux m'en aller.

FANNY.

Sans dîner?...

GAILLARDIN.

Mais certainement!...

FANNY, à part.

Et Alfred qui va venir!... (Haut.) Mais pourquoi as-tu commandé?... Tu as commandé un dîner énorme... un fricandeau, un perdreau...

GAILLARDIN, à part.

Ah! sapristi! c'est vrai... à ce moment là, je ne me doutais pas que je serais invité... (Haut, avec attendrissement.) Ma femme, ma bien chère femme!...

FANNY.

Mon ami!...

GAILLARDIN.

Tu mangeras tout ça, toi... ça te fera du bien; quant à moi, la douleur, l'indignation, Moulinot, l'affreux Moulinot... Non, il me serait impossible... (A part.) Le temps passe, ils se mettront à table sans moi... (Haut.) J'aime mieux m'en aller... je m'en vais. Nous allons nous séparer, Fanny.

FANNY.

Ah!...

GAILLARDIN.

Dans ces sortes de situation... on n'a que deux partis à prendre : ou bien l'on s'étale dans sa douleur, on se fait des adieux qui n'en finissent pas... ou bien l'on coupe... brusquement!

FANNY, se jetant au cou de son mari.

Huit grands jours sans te voir!

GAILLARDIN.

Si tu veux, nous couperons.

FANNY.

Ah!...

GAILLARDIN, se dégageant.

C'est entendu, nous coupons... adieu, ma Fanny! allons, c'est coupé...

FANNY.

Adieu, mon ami.

GAILLARDIN, à part.

Je dois être en retard, mais je vais courir... (Haut.) Où est mon chapeau... mon chapeau neuf?

Il s'inonde encore d'eau de Cologne, prend son chapeau et fait quelques pas vers la porte de sortie, mais il rencontre Pernette qui tient une assiette à la main; sur cette assiette un gâteau de Savoie, surmonté d'une rose énorme. Gaillardin enlève prestement la rose, la met à sa boutonnière, paraît charmé de l'effet de cette rose sur son habit noir, bat une sorte de petit entrechat, et sort en courant.

## SCÈNE XIV

FANNY, PERNETTE.

PERNETTE, qui a fini de mettre le couvert et apporté sur la table la lampe du buffet.

Comme ça, madame va dîner toute seule...

FANNY.

Dîner dans une situation pareille, non, Pernette, non, je ne dînerai pas.

PERNETTE.

Alors, si madame était bonne... elle me permettrait d'emporter le perdreau... Ça lui ferait bien du bien, à ma tante, le perdreau.

FANNY.

Emportez ce que vous voudrez, et laissez-moi.

PERNETTE.

Oui, madame.

Elle sort.

## SCÈNE XV

FANNY, seule.

Pouvais-je ne pas faire le serment? Évidemment, non! Avant tout, je devais éviter une rencontre... et puis, il me restait une chance... mon mari aurait pu ne pas être condamné... alors, Alfred ne serait pas venu... Malheureusement, mon mari a été condamné... et Alfred va venir! Tout cela s'enchaîne. (Regardant par la fenêtre.) Voilà Pernette qui s'en va chez sa tante... elle emporte le perdreau... Je suis seule, maintenant, dans la maison... Il ne peut entrer que par la petite porte du jardin... j'ai envie de descendre et d'aller fermer cette porte au verrou... Oui... (Elle court et s'arrête brusquement en entendant un grelot.) Le grelot!... la porte vient de s'ouvrir... De longs cheveux, des yeux ardents!... c'est lui!

Paraît Alfred. — Fanny se laisse tomber sur une chaise près de la table.  
— Alfred descend vers Fanny qui, la tête dans les mains, lui tourne le dos.

## SCÈNE XVI

FANNY, ALFRED.

ALFRED, voyant les deux couverts et le potage sur la table.

Vous m'attendiez... C'est bien!...

Il s'assied tranquillement sur l'autre chaise près de la table, enlève le couvercle de la soupière et se sert une grande assiettée de potage. Fanny écarte les mains, et le voit pronant son potage avec le plus grand calme.

FANNY.

Qu'avez-vous à me dire? parlez vite, j'ai peur.

2.



ALFRED. Il ne trouve pas le potage assez relevé, et, tout en parlant, il ajoute du sel.

Le temps seulement de vous raconter une histoire... après, je partirai.

FANNY.

Une histoire?...

ALFRED.

Écoutez-moi.

FANNY.

Je vous écoute.

ALFRED.

Il y avait une fois une jeune fille et un jeune homme. La jeune fille... Tenez-vous à ce que je vous dise son nom, à la jeune fille?

FANNY.

Ayez pitié de moi.

Elle se lève.

ALFRED, se levant aussi.

La jeune fille avait un père; ce père, vaniteux comme bien des pères, aimait à donner des soirées musicales dans l'appartement qu'il occupait au troisième, rue des Petits-Carreaux... C'était horrible, la musique qui se faisait là dedans! Un soir, pourtant, un instrumentiste de premier ordre s'y égara. C'était le jeune homme!

FANNY.

Alfred!...

ALFRED.

Il vit la jeune fille, et la jeune fille chanta devant lui : elle lui parut organisée... Il offrit de l'initier au grand art et de lui donner des leçons d'harmonie, moyennant une rétribution dérisoire... (Mouvement de Fanny.) oui, dérisoire! vous le savez bien... quinze sous le cachet!... Son but, en faisant cette proposition, était de plaire

et de se faire aimer... il y parvint! (Fanny va tomber, accablée, sur le canapé.) Le jeune homme et la jeune fille échangèrent des serments... on se promit le mariage... Mais de l'argent, Alfred n'en avait guère!... mais de l'argent, Alfred n'en avait pas!... Sa position de chef d'orchestre au Tivoli-Vauxhall ne lui rapportait que de la gloire... « Je partirai, dit-il, et je gagnerai une fortune!... » Et il consentit à accepter les fonctions de chef d'orchestre hongrois chez un prince russe qui aimait la musique savante... Le prince russe partit pour Pétersbourg et le jeune homme dut partir avec lui... Avant de se séparer de la jeune fille : « Jure-moi, lui dit-il, jure-moi de m'attendre... » Et elle jura!...

FANNY.

Cela est vrai, mais...

ALFRED, sans la laisser parler.

Six semaines après, le jeune homme revint; il courut à la maison de la jeune fille... mais elle n'y était plus! Un homme était venu... un de ceux qui habitent le département de la Creuse...

FANNY, se levant et passant devant Alfred.

C'était monsieur Gaillardin, mon mari...

ALFRED.

Votre mari!...

FANNY.

Laissez-moi me défendre... Quand on me proposa de devenir sa femme, je répondis que je vous aimais...

ALFRED, avec un grand cri.

Ah!

FANNY.

Mon père alors me laissa le choix entre deux choses : la misère avec vous, ou bien une honnête aisance avec M. Gaillardin... Je n'hésitai pas! je me

décidai pour l'honnête aisance... je fis ce que vous-même m'auriez conseillé de faire... Je connaissais votre délicatesse...

ALFRED, avec un geste écrasant, passant derrière Fanny.

Malheureuse!... (Il retourne près de la table, se verse un verre de bordeaux, porte le verre à ses lèvres, fait la grimace, trouvant le vin médiocre, revient et reprend froidement son récit.) Quatre ans se passèrent; au bout de ces quatre ans, le hasard, qui n'oublie rien, lui, amena dans le département de la Creuse le prince russe, toujours suivi de son chef d'orchestre... et le jeune homme se retrouva en présence de la jeune personne...

FANNY, croyant entendre du bruit au dehors.

Il me semblait... mais non.

ALFRED.

En la voyant, il se rappela une chose et il en oublia une autre. Ce qu'il se rappela, c'est qu'elle avait juré d'être à lui!... Ce qu'il oublia, c'est qu'elle avait un mari!

FANNY.

Monsieur!...

ALFRED, avec passion.

Appelle-moi Alfred!...

FANNY.

Mon ami!...

ALFRED, l'entourant de ses bras.

Appelle-moi Alfred, et sois à moi!

FANNY, écoutant au dehors.

Attendez...

ALFRED.

Je veux bien, mais pas longtemps.

FANNY, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Je ne me trompe pas... on parle bas... on marche là, autour de la maison... des hommes...



ALFRED.

Des voleurs?

FANNY.

Non... des gendarmes...

ALFRED.

Des gendarmes!...

FANNY.

Tenez, regardez... c'est mon mari qu'ils viennent chercher... et ils vous trouveront, vous!...

ALFRED.

Éteignez tout...

FANNY.

Comment?...

ALFRED, éteint la lampe placée sur la cheminée.

Éteignez tout, je vous dis! (Fanny éteint la lampe placée sur la table.) Et ne craignez rien, je me sauve.

La fenêtre est restée ouverte et dès que la lampe est éteinte, la chambre est illuminée par un brillant clair de lune.

FANNY, écoutant à la porte.

Par là... c'est impossible.

ALFRED.

Mais la fenêtre!...

FANNY.

Vous vous tuerez...

ALFRED.

Qu'importe!... (Alfred veut s'élançer; Fanny le retient. — Tous deux sont éclairés en plein par la lune. — Alfred repousse Fanny, qui jette un cri. Il va jusqu'à la fenêtre, mais il s'y arrête et se retourne en disant.) Ah oui! C'est bien haut!...

FANNY.

Une idée!... donnez-moi votre habit...

ALFRED.

Mon habit!...

FANNY.

Oui, pour faire une échelle de corde.

Elle aide Alfred à retirer sa redingote à brandebourgs, puis court à la fenêtre pour attacher cette redingote au balcon.

ALFRED.

Très bien! je comprends!

FANNY.

Pas assez long!... Ce n'est pas assez long... Ah! la robe de chambre de mon mari!...

ALFRED.

Oui, oui, c'est cela... en nouant les manches.

FANNY.

Dépêchez-vous.

ALFRED.

Je me dépêche...

Au moment où ils attachent une manche de la robe de chambre à une manche de la redingote, on frappe trois coups violents à la porte.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, TOURILLON, puis LÉOPOLD.

TOURILLON.

Au nom de la loi!...

Entre Tourillon.

FANNY.

Ah!...

Alfred et Fanny restent immobiles, tenant chacun la robe de chambre par un bout.

TOURILLON, saluant.

Monsieur, madame... madame Gaillardin, je suppose... (Fanny incline la tête.) Désolé de vous déranger!... Je

suis Tourillon, le nouveau directeur de la prison. Je viens arrêter votre mari... (A Alfred.) D'ordinaire, c'est une besogne que je laisse à mes subalternes; mais, pour un homme tel que vous, j'ai tenu à venir moi-même... Allons, venez, monsieur.

ALFRED.

Moi?...

TOURILLON.

Oui... vous, monsieur Gaillardin...

FANNY.

Mais monsieur n'est pas...

TOURILLON.

Vous dites?...

FANNY.

Je dis que monsieur n'est pas...

TOURILLON.

Vous voulez le sauver... c'est sublime... c'est sublime, mais c'est un peu vif. Vous me persuaderez difficilement qu'une personne que je trouve près de vous à une pareille heure... sans lumière... et dans un pareil négligé...

Alfred n'a pas eu le temps de remettre sa redingote.

FANNY.

Oh!

TOURILLON.

Je n'insiste pas... allons, monsieur, venez.

ALFRED, vivement.

En prison?... jamais de la vie!...

TOURILLON.

De la résistance?... Entrez, Léopold.

LÉOPOLD, entrant par le fond, avec un trousseau de grosses clés à sa ceinture et un falot allumé à la main. — Lumière à la rampe.

Voilà, patron, voilà!

TOURILLON.

Mon geôlier... Il est gentil, n'est-ce pas? Il a un défaut... (Il fait le signe de boire.) mais, à cela près, il est gentil.

LÉOPOLD.

Faut-il boucler, patron?

TOURILLON.

Non, Léopold... il ne faut pas boucler... Monsieur comprend que toute résistance serait inutile, et il consent à nous suivre... Allons, monsieur, remettez votre robe de chambre.

ALFRED, ahuri.

Ma robe de chambre?...

TOURILLON, aidant Alfred à endosser la robe de chambre.

Et ne craignez rien... vous ne vous ennuierez pas... je suis très amusant, comme homme privé.

LÉOPOLD.

Et moi, donc!... j'ai l'air, comme ça, un peu... mais, au fond, j'aime à rire... vous verrez... Enfoncez-moi votre bonnet...

Il lui enfonce sur les yeux la calotte de Gaillardin.

TOURILLON.

Et puis embrassez madame, oui, mais vite, je vous en prie... je suis un peu pressé. (A part, regardant sa montre.) Le prince et les actrices qui m'attendent!...

Il remonte au fond, trouve la bouteille d'eau de Cologne et s'en inonde à son tour.

ALFRED.

Que j'embrasse madame!...

LÉOPOLD.

Allez donc, puisqu'on vous le dit...

Alfred s'approche de Fanny.

FANNY, bas.

Vous ne dites rien, vous ne faites rien, vous ne trouvez rien...

ALFRED, commençant à l'embrasser.

Voilà tout ce que je trouve... Que voulez-vous que je fasse? que voulez-vous que je dise?... Y a-t-il un avocat dans le pays?

FANNY, bas.

Sans doute!...

ALFRED, continuant à embrasser Fanny.

Bon! alors... je le ferai venir, et il me donnera une idée...

FANNY, bas.

Et ma réputation! au milieu de tout ça, qu'est-ce qu'elle va devenir, ma réputation?

ALFRED, embrassant toujours.

Fanny!... ma Fanny!...

FANNY, prise d'une petite attaque de nerfs.

Ah!...

Elle tombe sur le canapé

TOURILLON.

Là, maintenant... (A Alfred.) Venez.

ALFRED.

Elle se trouve mal, monsieur!

TOURILLON, entraînant Alfred.

Profitons-en pour nous en aller... passez devant.

Il pousse Alfred vers la porte du fond.

LÉOPOLD, s'approchant de Fanny.

N'ayez pas peur, je vas la faire revenir. (Il cherche à lui mettre dans le dos une des énormes clés de son trousseau.) Pauvre petite femme!



FANNY, se jetant sur Léopold.

**Ah ! je suis perdue ! je suis perdue !...**

Elle se voit dans les bras de Léopold, pousse un cri, veut se rejeter en arrière.

TOURILLON, venant chercher Léopold.

Eh bien, Léopold?...

LÉOPOLD.

**On y va, bourgeois, on y va...**

Sortie d'Alfred, Tourillon et Léopold. Fanny tombe anéantie sur le canapé.

## ACTE DEUXIÈME

**Chez le prince Yermontoff.**

Un salon très élégamment meublé. — Beaucoup de lumières. — Au fond, une grande baie ouvrant sur une serre. — Des rideaux peuvent fermer cette baie ; ils sont relevés au commencement de l'acte. — Porte à gauche, canapé à droite, petit guéridon à gauche.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DUPARQUET, UN VALET DE PIED.

DUPARQUET, entrant par la gauche et parlant au prince,  
qu'on ne voit pas.

Soyez tranquille, mon prince, soyez tranquille, mon noble ami ! Les deux personnes que j'aurai l'honneur de vous présenter sont des personnes folâtres... si nous ne nous amusons pas, ça ne sera pas ma faute... (Au valet de pied.) Que me voulez-vous ?

LE VALET DE PIED, au fond.

Il y a là un monsieur, qui a une rose à sa boutonnière, et qui désire parler à monsieur.

DUPARQUET.

Faites-le entrer.

LE VALET DE PIED.

Si Monsieur veut se donner la peine d'entrer.

Paraît Gaillardin, très frisé. Le valet de pied prend le chapeau de Gaillardin et se retire.

## SCÈNE II

GAILLARDIN, DUPARQUET.

DUPARQUET.

Vous voilà, Gaillardin... bravo!

GAILLARDIN.

Ne m'appellez donc pas Gaillardin!

DUPARQUET.

N'ayez pas peur!... nous sommes seuls.

GAILLARDIN.

Ouf!... Je suis essoufflé... je n'en peux plus...

DUPARQUET.

Vous avez couru?

GAILLARDIN.

Oui!... On n'a pas encore soupé, au moins?

DUPARQUET.

Non, pas encore... ces dames sont en train de faire un bout de toilette.

GAILLARDIN.

Ces dames!...

DUPARQUET.

Les actrices... Gaillardin... les actrices!...

GAILLARDIN.

Sapristi! ne m'appellez donc pas...

DUPARQUET.

Sous quel nom vais-je vous présenter?

GAILLARDIN.

Il n'y aura que vous, à ce souper, n'est-ce pas? vous et le prince?...

DUPARQUET.

Il y aura aussi le comte de Villebouzin.

GAILLARDIN.

Le comte de?...

DUPARQUET.

Villebouzin... un homme charmant. (Souriant.) Vous serez enchanté de faire sa connaissance...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que vous avez à rire?

DUPARQUET.

Moi, rien... je ne ris pas...

GAILLARDIN.

Encore une farce que vous préparez!...

DUPARQUET.

Mais non, je vous dis...

GAILLARDIN.

On n'est jamais tranquille, avec vous... Qu'est-ce que ce comte de Villebouzin?... vous ne m'aviez pas parlé de celui-là!

DUPARQUET.

Je n'étais pas assez sûr...

GAILLARDIN.

Un Parisien?

DUPARQUET.

Non, un gentilhomme campagnard... il habite un château à une dizaine de lieues d'ici.

GAILLARDIN.

Dites donc, Duparquet, j'ai bien envie de prendre un titre, moi aussi.

DUPARQUET.

Si ça vous fait plaisir...

GAILLARDIN.

Pas pour moi, grand Dieu! pas pour moi!... vous connaissez mes opinions... mais, pour les actrices, ça ne peut pas faire de mal.

DUPARQUET.

Au contraire!... Quel titre prendrez-vous? Quel titre?... Voyons...

GAILLARDIN.

Quel titre?... Eh bien, nous avons un prince... nous avons un comte... j'ai envie de prendre quelque chose entre les deux...

DUPARQUET.

Marquis, alors... monsieur le marquis de... de...

GAILLARDIN.

Oh! le nom, je l'ai... En route, j'y ai pensé... (Avec importance.) Monsieur le marquis de Valangoujar...

DUPARQUET.

Oh! oh!

GAILLARDIN.

C'est joli, n'est-ce pas?

DUPARQUET.

Je vais présenter le marquis de Valangoujar!

GAILLARDIN.

Me présenter... attendez un peu... laissez-moi le temps de jeter un coup d'œil... ma toilette... là... Regardez-moi!

DUPARQUET.

Vous vous êtes fait friser?...

GAILLARDIN.

Oui... ça se voit?... J'ai cru devoir... mes cheveux ne sont pas dérangés?

DUPARQUET.

Pas du tout. Vous êtes magnifique... allons, venez.

GAILLARDIN.

Encore un mot.

DUPARQUET.

Le dernier, n'est-ce pas?

GAILLARDIN, très sérieux.

Le dernier! mais celui-là est grave!...

DUPARQUET.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu?

GAILLARDIN.

Ce Russe... je suis chez lui... je ne l'oublierai pas... je sais ce que je dois à un homme qui m'invite à boire du champagne et qui va me présenter à des actrices... Le marquis de Valangoujar est homme du monde.

DUPARQUET.

Vous dites?

GAILLARDIN, avec importance.

Je dis : « Le marquis de Valangoujar... » C'est le nom que j'ai pris... vous savez bien.

DUPARQUET.

Vous vous appelez comme ça, même entre nous?

GAILLARDIN.

Oui, c'est pour m'habituer...

DUPARQUET.

A la bonne heure!

GAILLARDIN, reprenant.

Le marquis de Valangoujar est homme du monde... et j'aurai pour ce Russe tous les égards... (Avec énergie.) Mais qu'il ne touche pas à mes opinions! qu'il n'y touche pas!

DUPARQUET.

Eh! qu'est-ce qui songe?...

GAILLARDIN.

Qu'il n'y touche pas! je ne lui demande que ça... un mot, un seul, je ne le laisserai pas passer... je me connais... et ce n'est pas parce qu'un homme aura six pieds et des moustaches formidables...

DUPARQUET, riant.

Six pieds!... des moustaches formidables!... Ah ça! de qui parlez-vous?

GAILLARDIN.

Eh, pardieu! de votre prince russe... du prince Yermontoff!

Entre par la gauche Yermontoff : — dix-huit ans, figure d'enfant fatigué. — Le prince fume une cigarette; habit, gilet et pantalon noirs, cravate blanche.

### SCÈNE III

LES MÊMES, YERMONTOFF.

YERMONTOFF, accent russe très léger.

Eh bien, cher Duparquet, vos invités se font donc attendre?... (Apercevant Gaillardin.) Oh! oh!

DUPARQUET, présentant Gaillardin.

Monsieur le marquis de Valangoujar...

YERMONTOFF, saluant.

Oh! marquis...

DUPARQUET.

Un de nos plus joyeux drilles... (Bas.) C'est un des deux... pour la farce que je vous ai annoncée...

YERMONTOFF, bas.

Ah! très bien!... (A Gaillardin.) Vous voulez bien souper avec nous... je suis enchanté... asseyez-vous donc, je vous prie...

Il remonte un peu à droite.

DUPARQUET, à Gaillardin.

Eh bien?...

GAILLARDIN, bas, à Duparquet.

Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme-là?

DUPARQUET.

C'est le prince Yermontoff... celui qui vous reçoit...

GAILLARDIN, bas.

Allons donc!

DUPARQUET.

Vous voilà... avec vos six pieds... et vos moustaches!...

GAILLARDIN, bas.

Jamais je ne me serais figuré... (Allant au prince, avec un grand salut.) Mon prince... mon prince...

YERMONTOFF, redescendant.

Est-ce que vous ne voulez pas vous asseoir?

GAILLARDIN, très troublé.

Je vous remercie... je ne suis pas fatigué... C'est-à-dire, si... j'ai couru en venant, et alors...

YERMONTOFF, allant à Gaillardin.

Eh bien, asseyez-vous... (Gaillardin recule et va tomber lourdement sur une chaise, à gauche. — A Duparquet.) Cher monsieur Duparquet...

DUPARQUET.

Mon prince?...

YERMONTOFF, qui est remonté.

Voulez-vous, je vous prie, aller voir si ces dames seront prêtes bientôt...

GAILLARDIN, à demi-voix à Duparquet, avec un sourire.

Les actrices!

YERMONTOFF.

Moi... pendant ce temps, je tiendrai compagnie à monsieur le marquis de Val...

Il cherche le nom.



## LE RÉVEILLON.

GAILLARDIN.

Angoujar, mon prince, Angoujar... marquis de Valangoujar.

YERMONTOFF, à Duparquet.

Allez tout de suite... n'est-ce pas, cher monsieur Duparquet ?

DUPARQUET.

Tout de suite, mon noble ami.

Il sort.

## SCÈNE IV

GAILLARDIN, YERMONTOFF, puis IVAN.

Ils se regardent tous les deux.

YERMONTOFF.

Eh bien, marquis ?

GAILLARDIN.

Mon prince!...

YERMONTOFF, allant à gauche, près du guéridon.

Croyez-moi, je vous prie... je suis tout à fait aise de souper avec vous... vous avez une physionomie...

GAILLARDIN, confus.

Vous me flattez...

YERMONTOFF.

Vous êtes candide, je suis sûr...

GAILLARDIN, se révoltant.

Vous dites... comment?... candide !

YERMONTOFF.

Si fait!... vous autres Français, vous êtes candides... mais vous mettez de l'amour-propre à ne pas vouloir en convenir.

GAILLARDIN, à lui-même, très piqué.

Candide!... candide!

LE PRINCE.

Voulez-vous que nous prenions un peu de vin de Madère?

GAILLARDIN.

Avec le plus grand plaisir, mon prince, avec le plus grand plaisir.

YERMONTOFF, après avoir sonné.

Cela vous donnera de l'appétit...

GAILLARDIN.

Oh! moi! je n'ai pas besoin de vin de Madère pour avoir de l'appétit.

YERMONTOFF.

Vous êtes bien heureux... moi aussi, j'avais un très bon estomac... autrefois... mais maintenant, je n'ai plus ni appétit ni... (D'un air dégagé.) Je n'ai plus rien du tout...

GAILLARDIN, stupéfait.

Ah bah!

Entre Ivan.

YERMONTOFF.

Ivan, apportez-nous du vin de Madère. (A Gaillardin.) Plus rien du tout, absolument... et vous?

GAILLARDIN.

Moi... mais j'ai encore de l'appétit!... Et puis, je vais vous dire... ce qui fait qu'à la rigueur, je n'aurais pas besoin de vin de Madère aujourd'hui... c'est que je n'ai pas diné!... Je tenais à faire honneur à votre souper...

YERMONTOFF, riant légèrement.

C'est fort aimable!...

GAILLARDIN, troublé sous le regard du prince.

Je n'ai touché à rien, et cependant le menu était superbe... il y avait d'abord un gigot, et puis un per-

dreau... pas un petit, un gros... et puis un fricandeu...  
et pas un de ces fricandeaux, non ! un vrai fricandeu...  
(Rentre Ivan, apportant le madère. — A part, tout fait à troublé.)  
Qu'est-ce que je dis, moi ? Il m'interloque, ce prince de  
dix-huit ans.

YERMONTOFF.

Ne soyez donc pas gêné comme vous êtes... Pour-  
quoi êtes-vous gêné?...

GAILLARDIN.

Mais, mon prince, je ne suis pas...

YERMONTOFF.

Commencez donc de boire, pour vous mettre à votre  
aise...

GAILLARDIN.

Mon prince!...

YERMONTOFF.

Faites comme moi, tenez...

Il avale coup sur coup trois verres de madère.

GAILLARDIN.

Oh!

YERMONTOFF.

Eh bien?...

GAILLARDIN, buvant à son tour.

Voilà, prince, voilà...

YERMONTOFF.

Là, je suis sûr que maintenant vous êtes moins  
géné... Encore un verre, voulez-vous ? à la santé de  
Métella et de ses jeunes amies...

GAILLARDIN.

Métella?

YERMONTOFF.

Oui, Métella...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que c'est que Métella?

YERMONTOFF.

C'est... savez-vous ce que c'est qu'un cercle?

GAILLARDIN.

Parfaitement! (Décrivant un cercle avec la main.) C'est un rond.

YERMONTOFF, riant.

Eh non, un cercle... un club... Comme c'est drôle encore, mon cher, ce que vous dites là!... Un rond... Comme vous avez de l'esprit!...

GAILLARDIN.

Un cercle... ah! très bien!... nous en avons un... (Se versant un verre de madère.) Vous permettez... (Continuant.) Et un fameux!... J'en suis... Moulinot en est aussi... ce Moulinot qui...

YERMONTOFF.

Moulinot?

GAILLARDIN, avec amertume.

Ne parlons pas de Moulinot... (Il boit.) Vous me demandez si je sais ce que c'est qu'un cercle?

YERMONTOFF.

Qu'est-ce que c'est donc, je vous prie?

GAILLARDIN.

Mais... c'est... voilà une question, par exemple!... c'est une réunion... (Se versant un verre de madère.) Vous permettez?... (Reprenant.) C'est une réunion d'hommes du monde...

Il boit.

YERMONTOFF.

Qui donnent chacun une certaine somme, n'est-ce pas?...

GAILLARDIN.

Qui donnent chacun une certaine somme... nous donnons trente francs par an, nous!... Je ne sais pas ce que vous donnez, mais nous, c'est trente francs.

YERMONTOFF.

Une somme pour louer un appartement qui leur appartiendra en commun, pour le meubler...

GAILLARDIN.

Somptueusement!... il y a un tableau dans le nôtre... une certaine Vénus... (Se versant un verre de madère.) Vous permettez?... (Reprenant.) d'après un certain... et qui vous regarde avec un certain œil...

YERMONTOFF, reprenant.

Une somme pour payer les gages des domestiques...

GAILLARDIN.

Les contributions, les abonnements aux journaux... les assurances contre l'incendie...

YERMONTOFF.

Et cætera, et cætera!

GAILLARDIN.

Et cætera, et cætera!... voilà ce que c'est qu'un cercle!

YERMONTOFF, se levant, passant à droite.

Et voilà ce que c'est que Métella! Son cœur est un des cercles les plus à la mode de Paris... Tous les gens de quelque distinction s'y sont fait recevoir, mon cher...

GAILLARDIN.

Comment! tous?

YERMONTOFF.

Absolument, mon cher, ou à peu près...

GAILLARDIN.

Ah!... et vous?...

YERMONTOFF.

Moi! je suis le président du cercle... pour le moment!...

GAILLARDIN, à part.

Ça n'est pas possible!... qu'est-ce qu'il a fait de sa bonne?

SCÈNE V

LES MÊMES, DUPARQUET.

DUPARQUET, au prince.

Vite, mon noble ami, vite... on a besoin de vous, là-haut...

YERMONTOFF.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

DUPARQUET.

Il y a que mademoiselle Métella est tout à fait embarrassée... Elle est entre deux robes!...

YERMONTOFF.

Entre deux robes!

DUPARQUET.

Elle a une robe à droite, une robe à gauche, elle ne sait laquelle mettre, et vous prie de venir choisir vous-même...

YERMONTOFF.

Venez avec moi, alors, mon cher Val... Val en quoi?

GAILLARDIN.

Angoujar... toujours angoujar... Valangoujar...

YERMONTOFF.

Venez avec moi, vous donnerez votre avis.

GAILLARDIN.

Mais dites donc, mon prince... une robe à droite, une robe à gauche, et, entre ces deux robes, mademoiselle Métella... (Riant.) mais alors... mais alors...

YERMONTOFF.

Alors, quoi?

GAILLARDIN, émoustillé.

Il me semble que c'est là un costume...

YERMONTOFF, très froidement.

Ça vous fait quelque chose, à vous, ces choses-là ?

GAILLARDIN, avec éclat.

Si ça me fait quelque chose!!!...

YERMONTOFF, le prenant par le bras et l'emmenant.

Ah! vous êtes un enfant, décidément, mon cher, vous êtes un enfant...

GAILLARDIN, sortant très lentement avec le prince.

Allons, bon! c'est moi qui suis l'enfant, maintenant!  
(Se retournant vers Duparquet.) Mon prince me dit que je suis un enfant... (Au prince.) Mais, mon prince, si j'étais un enfant, ça ne me ferait rien du tout... (Se retournant encore vers Duparquet.) Avez vous entendu ce que j'ai répondu à mon prince?... je lui ai dit : « Mon prince, si j'étais un enfant... » (Le prince, tout en riant, emmène Gaillardin, et l'on entend Gaillardin, à la cantonade, répéter plusieurs fois :) Mon prince! mon bon prince!...

## SCÈNE VI

DUPARQUET, puis TOURILLON.

DUPARQUET.

Eh bien... et l'autre... est-ce qu'il ne va pas venir?... Si l'autre ne venait pas, ma farce serait manquée... et ce serait dommage. (Un domestique paraît à la porte.) Quelqu'un, n'est-ce pas? quelqu'un qui me demande... faites entrer tout de suite... (Entre Tourillon : habit noir, cravate blanche.) Arrivez donc! je vous attendais avec une impatience, mon cher Tourillon!...

Les rideaux du fond se ferment après l'entrée de Tourillon.

TOURILLON.

Ne m'appellez donc pas Tourillon!... « Villebouzin », puisque nous sommes convenus... il faut de la pru-

dence. Si l'on savait que moi, le nouveau directeur de la prison...

DUPARQUET.

Ne craignez rien... Comment arrivez-vous si tard?

TOURILLON.

Je ne suis à Pincornet-les-Bœufs que depuis quelques heures, et j'ai dû tout d'abord m'occuper d'une affaire...

DUPARQUET.

Sérieuse?

TOURILLON.

Excessivement sérieuse...

DUPARQUET.

Quoi donc, hé? racontez-moi...

TOURILLON, très grave.

Duparquet, vous connaissez mes principes. Au sein de mes fonctions, jamais je ne songe à mes plaisirs... au sein de mes plaisirs, jamais je ne parle de mes fonctions...

DUPARQUET.

Je ne demande plus rien...

TOURILLON, changeant de ton.

Et cette fête sera-t-elle un peu... hein?... Vous m'avez dit qu'il y aurait des dames...

DUPARQUET.

Elles sont en train de s'habiller...

TOURILLON, légèrement.

Oh! Pourquoi?

DUPARQUET.

Vous allez loin!

TOURILLON.

Obligé d'être austère, vous comprenez... la sévérité à laquelle me condamne ma position... quand je suis lancé, je me dédommage...



DUPARQUET.

Allons retrouver le prince.

TOURILLON.

Nous ne serons que trois?

DUPARQUET.

Nous serons quatre... le marquis de Valangoujar...

TOURILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUPARQUET, riant.

Un riche propriétaire des environs... Vous serez, j'en suis sûr, enchanté de le connaître...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, du dehors.

N'ayez pas peur, mesdames, n'ayez pas peur, j'aurai bien soin de tout.

DUPARQUET.

Le voici, justement.

GAILLARDIN, portant une pelisse de femme, un bouquet, un éventail, etc.

Elle a mis la robe gris perle... et... avant de la mettre, elle m'a dit... (Apercevant Tourillon.) Un étranger!... le comte de Villebouzin, sans doute... Il est bien.

TOURILLON, à part.

Il est très bien.

DUPARQUET, à Tourillon.

Je vais vous présenter...

TOURILLON.

J'allais vous le demander.

DUPARQUET.

Mon ami, je vous présente le comte de Villebouzin...  
Villebouzin, je vous présente le marquis de Valan-  
goujar...

TOURILLON, s'inclinant.

Monsieur le marquis...

GAILLARDIN, même jeu.

Monsieur le comte...

TOURILLON.

Duparquet était en train de me parler de vous dans  
des termes!...

GAILLARDIN.

Il m'a fait de vous un éloge!... vous habitez à quel-  
ques lieues?...

TOURILLON.

Moi?

DUPARQUET, soufflant Tourillon.

A une dizaine de lieues...

TOURILLON.

Oui, par là, vers la droite...

GAILLARDIN.

Tout comme moi... à une dizaine de lieues... par ici,  
vers la gauche...

TOURILLON.

Rien d'étonnant, alors, à ce que nous ne nous soyons  
pas rencontrés jusqu'à présent...

GAILLARDIN.

Mais à l'avenir...

TOURILLON, allant à Gaillardin.

Je l'espère, quant à moi...

GAILLARDIN.

Certainement, ce ne sera pas ma faute, si...

Rire étouffé de Duparquet.

TOURILLON.

Qu'est-ce que vous avez à rire, Duparquet?

DUPARQUET.

Moi? rien... je pense à ces dames...

TOURILLON, à Gaillardin.

Vous les avez vues, marquis?

GAILLARDIN.

Comte, vous les verrez!...

TOURILLON, avec un coup de coude.

Je suis bien sûr que déjà...

GAILLARDIN.

Chut!

TOURILLON.

Je l'aurais parié!...

GAILLARDIN.

Tout à l'heure, avant de mettre la robe gris perle, Métella m'a dit...

TOURILLON.

Métella?

GAILLARDIN.

Vous ne savez pas ce que c'est? Je vais vous dire... C'est un cercle... (Tourillon décrit un cercle avec la main.) Non, ce n'est pas cela; moi aussi, d'abord, j'avais cru... C'est un cercle... Vous ne comprenez pas?... Quand je dis que c'est un cercle, je veux dire... Qu'est-ce que je veux dire? je ne sais vraiment pas trop ce que je veux dire... (Avec élan.) Je suis électrisé, voilà ce que je sais bien, mon cher, je suis électrisé!...

TOURILLON, à Duparquet.

Il est charmant!

GAILLARDIN, à Duparquet.

Il me plaît beaucoup... (Duparquet, riant aux éclats, se laisse tomber sur le canapé.) Qu'est-*ce* que vous avez encore?

DUPARQUET.

Pardonnez-moi, je ne peux pas m'empêcher...

TOURILLON.

Rien de joyeux comme Duparquet!

GAILLARDIN.

Je sais bien... sa présence amène la gaieté... Mais enfin je voudrais savoir le motif...

DUPARQUET.

Là... je ne ris plus! (Il se lève.) Où est mon noble ami?

GAILLARDIN.

Votre noble ami, c'est-à-dire notre noble ami, car c'est mon noble ami à moi aussi maintenant...

DUPARQUET.

Où l'avez-vous laissé?

GAILLARDIN.

Au premier, avec ces dames... (A Tourillon.) Je vous conseille d'y aller...

DUPARQUET, à Tourillon.

Venez-vous?

TOURILLON.

Je viens... mais avant... (Il va à Gaillardin.) Marquis!...

GAILLARDIN.

Comte?...

TOURILLON, lui serrant la main.

De tout notre cœur!

GAILLARDIN.

Et de toutes nos forces!

TOURILLON.

Dès le premier moment, vous m'avez plu!

GAILLARDIN.

Et à moi, donc!.. C'a été un coup... je vous ai vu... paf!... vous m'aviez charmé.

TOURILLON, avec une nouvelle poignée de main.

De tout de notre cœur!

GAILLARDIN.

Et de toutes nos forces!

TOURILLON, sortant, à Duparquet.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus séduisant...

Duparquet le fait passer devant lui et se retourne vers Gaillardin en étouffant un dernier éclat de rire.

## SCÈNE VIII

GAILLARDIN, seul.

Il est charmant! charmant!... Et d'un comme il faut!... Oh! la vieille noblesse de province!... (Changeant de ton.) Avant de mettre la robe gris perle, elle m'a dit... Le prince ne pouvait pas nous entendre... « Descendez, m'a-t-elle dit, descendez tout de suite; je tâcherai d'être seule avec vous pendant un moment; j'ai à vous parler... » Et je l'attends!... je l'attends!... Je ne dirai pas que je ne suis pas un peu ému!... ce serait mentir! Je le suis, et même beaucoup. Dame!... c'est ma première actrice!... Et puis, malgré moi, je pense à ma pauvre petite Fanny qui maintenant, sans doute... Bah! pour une fois, c'est amusant... d'autant plus qu'en province, il est fort difficile de tromper sa femme... D'abord, on est très surveillé... et puis, on n'a presque jamais d'occasions!...

Entre Métella.

## SCÈNE IX

GAILLARDIN, MÉTELLA.

GAILLARDIN, à part.

La voici... Une femme si bien mise!... jamais je n'oserai...

MÉTELLA, à part.

Je le connais, ce marquis-là, certainement, je le connais!...

GAILLARDIN.

C'est singulier... en la regardant bien... j'ai comme un vague souvenir... (Haut.) Vous avez quelque chose à me dire?

Petite inclinaison de tête de Métella.

MÉTELLA, à part.

Il faut que j'en aie le cœur net...

Elle fait signe à Gaillardin d'approcher : celui-ci, fort troublé, s'approche ; Métella lui prend le bras et le regarde longuement...

GAILLARDIN, très ému, tout bas, à part.

Le cercle!...

MÉTELLA, d'un ton languissant.

J'ai tenu à vous voir ici, car je ne sais pas si j'aurai la force de souper avec vous...

Elle se dirige vers le canapé.

GAILLARDIN.

Comment, si vous aurez la force?...

MÉTELLA.

Je suis un peu souffrante...

GAILLARDIN.

Vous?

MÉTELLA.

Moi.

GAILLARDIN, tout en marchant très lentement.

Mais vous n'avez pas l'air du tout...

MÉTELLA.

Vous trouvez?

GAILLARDIN.

Oh! mais, là, pas du tout!

MÉTELLA, se laissant tomber sur le canapé.

Il me semble pourtant... il y a, du reste, une façon

bien simple de savoir si je me trompe, ou si je suis réellement... c'est un moyen que l'on m'a indiqué...

GAILLARDIN, accoudé par derrière sur le canapé.

Quel moyen?

MÉTELLA.

Il suffit de compter en même temps les tic tac d'une montre et les battements de mon cœur...

GAILLARDIN, ému.

Les battements de votre?...

MÉTELLA.

Oui... si à chaque battement correspond un tic tac, je serai sûre de me bien porter; si, au contraire...

GAILLARDIN, tirant sa montre.

Alors, il me sera bien facile de vous convaincre.

MÉTELLA.

Vous voulez bien?

GAILLARDIN, venant s'asseoir près d'elle.

Sans doute!...

MÉTELLA, avec un long regard.

Que vous êtes bon!... Y êtes-vous?

GAILLARDIN.

J'y suis!... (La montre à son oreille.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

MÉTELLA, la main sur son cœur; — tous les deux comptent en même temps.

Une, deux, trois, quatre, cinq, sept...

GAILLARDIN.

Non, six... six... vous vous êtes trompée.

MÉTELLA.

Oui, je me suis trompée.

GAILLARDIN.

Ça allait très bien.

MÉTELLA.

Recommençons...

GAILLARDIN, même jeu.

Une, deux, trois, quatre, cinq...

MÉTELLA.

Un, deux, trois, quatre, six... Ah! je me suis trompée encore... Si vous voulez, nous changerons... ce sera peut-être plus commode...

GAILLARDIN, hésitant à comprendre.

Nous changerons?

MÉTELLA.

Oui, je compterai les tic tac, et vous compterez les battements... Voulez-vous?

GAILLARDIN, ému.

Je veux bien...

MÉTELLA.

Donnez-moi la montre...

GAILLARDIN.

La voici.

Il détache sa montre et la donne à Métella.

MÉTELLA, regardant la montre. — A part.

C'est bien cela... (Elle prend la main de Gaillardin et la place elle-même sur son cœur.) Y êtes-vous?

GAILLARDIN, éperdu.

J'y suis!... un, deux, trois, quinze, vingt-sept...

MÉTELLA.

Un, deux, trois, quatre!...

GAILLARDIN, allant toujours.

Cent quatre-vingt-dix-neuf mille, un million...

MÉTELLA, l'interrompant.

Ah! cette fois, c'est vous qui vous êtes trompé.



GAILLARDIN, avec feu.

Recommençons! recommençons!

MÉTELLA, se levant et passant à gauche.

Non, non... c'est inutile... Je ne suis décidément pas aussi souffrante que je le pensais... j'ai tout bonnement éprouvé un peu d'émotion en revoyant ce pays... et alors...

GAILLARDIN, qui s'est levé aussi.

Ah! vous connaissiez ce pays?... (Il cherche à rattraper sa montre.) Voulez-vous me rendre?...

MÉTELLA, jouant avec la montre, et la faisant tourner rapidement au bout de la chaîne.

Oui, je l'ai quitté, il y a quelques années... J'étais fort jeune... Tenez, s'il faisait jour, je vous montrerais, là-bas, un bois qui m'a laissé d'assez singuliers souvenirs...

GAILLARDIN, cherchant toujours à rattraper sa montre.

Pardon!...

MÉTELLA, même jeu.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'y rencontrer un chasseur...

GAILLARDIN.

Un chasseur!...

MÉTELLA.

Très bon enfant... et, toutes les fois que je le rencontrais, il s'amusait à faire sonner sa montre à mon oreille.

GAILLARDIN, à part.

Ah diable!

MÉTELLA.

Comme cela... ding... ding... ding... C'est la vôtre qui m'y fait penser...

GAILLARDIN, à part.

Ah!... Je me disais aussi : « J'ai vu cette figure-là quelque part... »

MÉTELLA.

Un beau jour, ce trop aimable chasseur s'avisa de me demander... quoi? pour cela, ma foi, je l'ai oublié... on ne peut pas se souvenir de tout... « Jeanne... », me disait-il... A cette époque, je m'appelais Jeanne...

GAILLARDIN, à part.

Jeanne... la petite gardeuse de...

MÉTELLA.

« Jeanne, ma chère Jeanne, je vous donnerai cette montre que vous aimez tant... »

GAILLARDIN.

Vous vous rappelez?...

MÉTELLA, en riant.

Ce que je me rappelle très bien, c'est qu'il ne me la donna pas, la montre!...

GAILLARDIN, à part.

Aïe!

MÉTELLA.

Et qu'elle ressemblait tout à fait à la vôtre...

GAILLARDIN, à part.

Ça m'apprendra!...

MÉTELLA, lui rendant sa montre, et passant à droite.

Voilà ce que j'avais à vous dire... Prenez donc...

GAILLARDIN, faisant des façons pour reprendre la montre.

Non... mais non...

MÉTELLA, l'obligeant à la reprendre.

Prenez, prenez...

GAILLARDIN, à part.

Elle me la rend, c'est très bien.

MÉTELLA, riant.

Qu'est-ce que vous dites de ça, marquis?

GAILLARDIN.

Jeanne!...

MÉTELLA.

Métella, s'il vous plait!

GAILLARDIN.

Jeanne... Métella... c'était... et moi... (Avec éclat.) Eh bien! mais, alors, j'étais du cercle!... j'étais du cercle, et je n'en savais rien!... j'étais même fondateur!... (Revenant à Métella.) Métella!... Et vous êtes actrice maintenant?...

## SCÈNE X

LES MÊMES, YERMONTOFF, TOURILLON, DUPARQUET, TOTO, ADÈLE, MADAME DE SAINTE-ESPLANADE, puis IVAN.

Les rideaux du fond se rouvrent et laissent voir dans la serre une table dressée.

TOURILLON. Il rentre par le fond. — Toto et madame de Sainte-Esplanade lui donnent le bras.

Bonsoir, marquis... J'en ai deux, moi, j'en ai deux.

GAILLARDIN.

Bonsoir, comte!... Mesdames, je vous salue!

TOTO.

Vos servantes, marquis...

LE PRINCE, rentrant à gauche avec Adèle. — Duparquet derrière le prince.

Quant à Métella, la présentation est faite, il me semble...

GAILLARDIN, à part.

Pauvre prince!...

YERMONTOFF.

Mais je ne vous ai pas présenté ces trois dames...  
Madame de Sainte-Esplanade...

Madame de Sainte-Esplanade fait une grande révérence.

GAILLARDIN, s'inclinant.

Madame...

LE PRINCE.

Adèle ..

Même jeu.

GAILLARDIN.

Mademoiselle...

YERMONTOFF.

Et Toto la trompette, autrement dit le joli capitaine...

Même jeu.

GAILLARDIN, faisant le salut militaire.

Capitaine... (A part.) Qu'est-ce que je dis, moi? Je suis de plus en plus électrisé!...

Pendant les répliques suivantes, des domestiques apportent la table au milieu de la scène.

YERMONTOFF.

Soupons, alors... (Entre Duparquet.) L'orchestre est-il à son poste, cher monsieur Duparquet?

Adèle et Métella sont assises sur le canapé; Toto et madame de Sainte-Esplanade à gauche, près du guéridon.

DUPARQUET.

L'orchestre est à son poste, mais on ne sait pas ce que monsieur Alfred, le chef d'orchestre, est devenu...

YERMONTOFF.

Allons donc!...

DUPARQUET.

Il est sorti à sept heures en emportant sa boîte à violon, et, depuis, il n'a pas reparu.

YERMONTOFF.

Quand je lui ai annoncé que nous venions dans ce

pays, il a eu un air tout drôle... on eût dit qu'il y connaissait quelqu'un...

ADÈLE.

Une femme, j'en suis sûre...

TOTO, se levant.

Il est très passionné, monsieur Alfred...

GAILLARDIN, riant.

Comment! vous croyez qu'il serait chez...? ça n'aurait rien d'impossible... Les femmes d'ici ne passent pas pour être... il y a celle du receveur, entre autres...

TOURILLON, tirant un carnet de sa poche.

La femme du receveur?

GAILLARDIN.

Comme je vous le dis, cher comte.

TOURILLON, à part, écrivant sur son carnet.

Quand on arrive dans un pays...

DUPARQUET.

Allons, à table, Valangoujar!... à table, Villebouzin!...

TOUTES LES FEMMES.

A table! à table!

TOURILLON, consultant sa montre, à part.

Une heure du matin... j'ai cinq heures devant moi.  
Allons-y!

Toto vient prendre le bras de Tourillon et tous deux font le tour complet de la table en cherchant leurs places.

GAILLARDIN, sur le devant de la scène, consultant sa montre.

Une heure du matin... j'ai cinq bonnes heures devant moi, et, après ça, huit jours pour me remettre... je vas m'en flanquer pour mes huit jours...

MÉTELLA, l'appelant.

Venez, marquis, venez à côté de moi.

## LE PRINCE YERMONTOFF.

Toto... comte... mettez-vous là...

Tout le monde est assis. — La table est ovale. On s'assied dans l'ordre suivant : Toto au milieu de la table, — elle tourne le dos au public ; — Gaillardin à gauche de Toto, et Tourillon à droite. En face de Toto, Adèle ; à droite d'Adèle, le prince, et à gauche, Duparquet. A l'une des extrémités de la table, madame de Sainte-Esplanade, entre Duparquet et Tourillon ; à l'autre extrémité, Métella, entre le prince et Gaillardin. — Quatre valets de pied en grande livrée et deux maîtres d'hôtel — habit à la française et culotte de soie noire — font le service. Deux des valets de pied, se tenant derrière Gaillardin et Tourillon, leur versent constamment à boire. Petite conversation générale à demi-voix. — Échange de phrases banales : « **Je meurs de faim.** — **C'est l'air de la campagne.** — **Chère madame de Sainte-Esplanade.** — **Mon cher monsieur Duparquet, etc., etc.** — Cette phrase se détache dite par Gaillardin à Toto : « **Je n'ai pas dîné, et cependant il y avait un menu superbe...** » — Ce murmure, très léger, doit durer quelques instants.

PREMIER VALET DE PIED, à Gaillardin.

Château-Larose ou chambertin ?

GAILLARDIN.

Des deux, mon ami, des deux !

DEUXIÈME VALET DE PIED, à Tourillon.

Château-Larose ou chambertin ?

TOURILLON.

Château-Larose. (Le valet de pied verse et va s'éloigner, quand Tourillon, le rappelant :) Chambertin, maintenant.

Métella a pris un ravier et se sert des crevettes avec profusion.

TOTO, à Métella.

Dis donc, ne prends pas tout !

MÉTELLA, riant.

Eh bien, si je prends tout, on en rapportera. Ce n'est pas ici un souper de comédie !

YERMONTOFF.

Au nom du ciel, mesdames, vous qui êtes au théâtre, dites-moi donc un peu...

MÉTELLA.

Quoi, mon prince adoré?

YERMONTOFF.

On a souvent représenté des soupers au théâtre...  
Comment se fait-il qu'il y en ait si peu d'amusants?

TOTO.

C'est que les auteurs ne savent pas nous faire dire  
des choses amusantes...

MÉTELLA.

Oui, ça, c'est une raison, mais il y en a d'autres...

YERMONTOFF.

Lesquelles donc, je vous prie?

MÉTELLA.

La première, c'est qu'il n'y a rien de bête comme  
des personnes qui soupent pour des personnes qui ne  
soupent pas...

YERMONTOFF.

Oh!

MÉTELLA.

Qu'est-ce que c'est qu'un souper? Un tas de bêtises  
dites par des personnes qui boivent du champagne...

TOURILLON.

Comme ceci!...

Tous boivent en même temps; les verres retombent l'un après l'autre  
sur la table.

MÉTELLA.

Et qui embrassent leurs voisines...

GAILLARDIN.

Comme cela!...

Les quatre hommes embrassent les quatre femmes, qui se défendent  
faiblement et avec de petits rires.

MÉTELLA.

Ça n'est pas mauvais pour ceux qui boivent et qui

embrassent... mais le public, lui, il ne boit pas, il n'embrasse pas!... qu'est-ce qui lui reste?

SAINTE-ESPLANADE.

Les bêtises!

ADÈLE.

Ça n'est pas assez...

GAILLARDIN.

Alors, pour rendre un souper amusant au théâtre, il faudrait faire circuler du champagne dans la salle?

TOTO.

J'en parlerai à mon directeur...

TOURILLON.

Et autoriser les voisins à embrasser leurs voisines...

MÉTELLA.

Alors, le public ne s'ennuierait pas...

VERMONTOFF.

Ça encore, ça dépendrait des voisines...

Léger rire et murmure général : « Ah! c'est vrai! — Très bien! Très joli! »

MÉTELLA.

Une autre raison, qui fait qu'un souper au théâtre ne peut jamais ressembler à un vrai souper, c'est qu'au théâtre on parle les uns après les autres.

ADÈLE.

Tandis que, dans un vrai souper...

Tous en même temps, avec des rires et des éclats de voix, se mettent à parler bruyamment. — Brouhaha de quelques instants.

TOTO, tapant sur la table.

Taisez-vous donc!... Taisez-vous donc!... (Quand le silence est à peu près rétabli.) Vous voyez, dans un vrai souper, on ne parle pas les uns après les autres.

Encore un petit bruit général très court.



DUPARQUET.

Écoutez-moi... Je ne m'engage pas à vous faire pouffer pendant le souper.

GAILLARDIN.

Il est pourtant bien amusant, Duparquet!

DUPARQUET.

Mais après, par exemple!...

TOURILLON.

Après?...

DUPARQUET.

Vous verrez, après, vous verrez...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?... c'est une allusion à cette fameuse farce que vous préparez?

DUPARQUET.

Peut-être bien!...

GAILLARDIN, s'échauffant.

Eh bien, vous aurez beau dire, je vous fais un pari, moi...

ADÈLE.

Un pari?

GAILLARDIN.

Oui, en présence de mon, de votre... de notre noble ami... car il est notre noble ami à tous, maintenant...

YERMONTOFF, levant son verre.

A vous, si vous permettez!...

GAILLARDIN, choquant son verre contre le verre du prince.

Mon prince... En présence du comte, de ce cher comte...

TOURILLON, vidant son verre.

A vous!

GAILLARDIN, debout.

En présence de ces dames, de madame de Sainte-Estrapade...

SAINTE-ESPLANADE, très mécontente.

Esplanade, donc!... Sainte-Esplanade!... a-t-on jamais vu?...

GAILLARDIN.

Pardon!... En présence de madame de Sainte-Esplanade, en présence d'Adèle et du capitaine... (A Duparquet.) Je vous parie que votre farce, à vous, ne sera pas aussi drôle que ma farce, à moi... celle que je vous ai faite, il y a quatre ans. Je parie un punch...

DUPARQUET.

Je tiens le pari.

LES FEMMES.

Bravo!

GAILLARDIN, se rasseyant.

Ces dames et ces messieurs... (Au domestique qui vient de lui verser à boire.) Merci, mon ami... (Reprenant.) et ces messieurs... seront juges.

YERMONTOFF.

A la bonne heure! mais, pour pouvoir juger, il faudrait la connaître, la farce que vous avez faite à ce cher Duparquet.

GAILLARDIN, à Duparquet.

Duparquet, faut-il la dire?...

DUPARQUET.

Allez, allez!...

GAILLARDIN.

Je vais la dire...

ADÈLE.

Dis-nous-la. Je t'adore...

TOUS, sauf Adèle et Gaillardin.

Ah! ah! « Je t'adore!... » c'est gentil, ça...

YERMONTOFF, aux domestiques.

Du vin, vous autres, donnez du vin.

DUPARQUET.

Oui, oui, du vin!...

TOURILLON.

C'est vrai, on ne boit pas!

Gaillardin s'est retourné et examine un peu le domestique en grande livrée qui se tient impassible derrière lui.

YERMONTOFF.

Maintenant, marquis, nous vous écoutons.

GAILLARDIN, en riant.

C'était, comme je vous l'ai dit, c'était..

DUPARQUET.

Vous riez d'avance!...

GAILLARDIN.

Ah! c'est que cette farce-là, mon prince... Je ne sais pas comment vous les faites à Saint-Pétersbourg, dans les steppes de votre Russie... mais celle-là!... C'était... (Au domestique qui lui verse à boire.) Merci, mon ami... (Reprenant.) C'était il y a quatre ans, je vous l'ai dit... Duparquet était déjà notaire; moi, je n'étais pas encore marié...

MÉTELLA, avec éclat.

Vous êtes marié!!!

GAILLARDIN.

Moi? non... c'est-à-dire... oui.

TOTO.

Pourquoi tu l'as pas dit?

GAILLARDIN. Il commence à être un peu gris.

Je l'ai pas dit... je l'ai pas dit... c'est que l'occasion ne s'est pas présentée.

SAINTE-ESPLANADE.

La marquise va bien?...

GAILLARDIN.

Quelle marquise?...

DUPARQUET, faisant des signes à Gaillardin.

Votre femme, parbleu! la marquise, votre femme...

TOUS.

Oui, la marquise, votre femme...

GAILLARDIN.

Ah! oui... la marquise... Elle va très bien, je vous remercie...

ADÈLE.

Elle est jolie?

GAILLARDIN.

Si elle est jolie? mais... (Le domestique lui versant à boire.)  
Merci, mon ami... (Reprenant.) mais elle n'est pas mal.

TOTO.

Et elle vous laisse, comme ça, aller souper en ville?

GAILLARDIN.

T'es bête, toi... je ne lui ai pas dit que j'allais...

SAINTE-ESPLANADE.

Je vois ça d'ici. Vous lui avez conté une craque.

ADÈLE.

Et t'as bien fait... Va ton train!

GAILLARDIN.

Où en étais-je?

Nouveau regard plus long et plus attentif au domestique placé  
derrière lui.

TOURILLON.

Au commencement.

DUPARQUET.

J'étais déjà notaire et vous n'étiez pas encore marié...  
Continuez, maintenant...

GAILLARDIN.

Je continue. Nous apprenons, Duparquet et moi,  
qu'il va y avoir un bal masqué à Guéret...

TOTO.

Guéret! Qu'est que c'est que ça?

GAILLARDIN.

Guéret... c'est le chef-lieu du département... à une douzaine de lieues d'ici.

TOURILLON.

Jolie ville, Guéret!... Par exemple, la prison est mal tenue; il faudrait là un homme...

GAILLARDIN, déjà très gris, se penchant vers Tourillon  
derrière Toto.

Qu'est-ce que tu dis?

TOURILLON, également très gris, se penchant vers Gaillardin  
derrière Toto.

Rien... rien...

GAILLARDIN.

Il me semblait que tu avais parlé de prison...

TOURILLON.

A quel propos aurais-je parlé?... Continue, tu me feras plaisir.

GAILLARDIN, - reprenant son récit.

Duparquet me dit : « Il faut y aller. »

ADÈLE.

Où ça?

GAILLARDIN, impatienté.

Au bal masqué... qu'on donnait à Guéret!

SAINTE-ESPLANADE.

Est-ce que vous dansez, marquis?

GAILLARDIN.

Si je danse?... je crois bien, que je...

TOTO.

Alors, tout à l'heure, tu danseras?...

GAILLARDIN.

Je crois bien, que je danserai!... (Reprenant.) Je réponds à Duparquet : « Allons-y... »

ADÈLE.

Où ça?

TOUS, se récriant.

Oh!... oh!...

GAILLARDIN, avec violence.

Au bal masqué, toujours... au bal masqué qu'on donnait à Guéret!...

ADÈLE.

Ah! bon...

TOTO, à Métella.

Il raconte bien.

MÉTELLA, se penchant vers Gaillardin.

Aussi tu vois... je me suspends à ses lèvres...

TOTO, même jeu.

Moi aussi...

TOTO, à Gaillardin.

Ça ne te gêne pas?

GAILLARDIN.

Quoi?

TOTO.

Que nous soyons comme ça suspendues?

GAILLARDIN.

Pas le moins du monde!...

ADÈLE.

Va ton train, alors...

GAILLARDIN.

Va ton train... Eh bien, nous le prenons, le train!...

Grand cri de joie et d'admiration, applaudissement général. Tourillon note le mot sur son carnet. On boit à Gaillardin, on le félicite.

GAILLARDIN, remerciant.

Oh! ça m'est venu tout naturellement, je ne l'ai pas cherché; j'en trouve quelquefois de meilleurs encore... (Reprenant.) Donc, Duparquet et moi nous prenons le train, nous arrivons à Guéret et nous allons chez un loueur de costumes. Jugeant, moi... (Le domestique lui verse à boire.) Merci, mon ami... (Reprenant.) Jugeant, à tort ou à raison, qu'il n'y avait pas de mal à mêler un peu de sérieux aux choses les plus frivoles, je choisis un costume d'Espagnol, un costume d'Espagnol du temps de Philippe-Auguste...

TOTO.

Nom d'un bonhomme!...

Elle se lève, en proie à une vive émotion.

TOURILLON.

Qu'est-ce qu'il y a?

TOTO, se rasseyant.

Nom d'un bonhomme! comme ça devait vous aller!...

GAILLARDIN.

Ça ne m'allait pas mal, mais vous m'avez fait une peur!...

ADÈLE.

Où est la farce, dans tout ça?... je ne vois pas la farce.

DUPARQUET.

Elle va venir la farce.

ADÈLE.

Ah! bien...

GAILLARDIN.

Duparquet, lui... c'est là qu'elle commence la farce... Duparquet, lui, se déguise en oiseau bleu.

MÉTELLA.

En oiseau bleu!... Oiseau bleu, couleur du temps...  
 Métella, Sainte-Esplanade, Adèle et Toto, désignant Duparquet, se mettent à chanter en même temps : « Ah! le bel oiseau, maman!... »  
 Tourillon, lui, se lève et, très gravement, chante l'air de ballet de *Guillaume Tell* : « Toi que l'oiseau ne suivrait pas... » — Gaillardin, à demi renversé sur sa chaise, examine des pieds à la tête le domestique placé derrière lui et qui se tient là, sérieux et digne, ne bronchant pas pendant tout ce tapage. — Quand les femmes ont fini de chanter, Tourillon continue encore : « Toi que l'oiseau ne suivrait pas... »

TOTO, à Tourillon.

Veux-tu te taire!

Tourillon se rassied.

YERMONTOFF, le silence étant rétabli.

En oiseau bleu!... comment était-il donc, dites-moi, cet oiseau?

GAILLARDIN.

Eh bien, mais... il avait un bec...

TOURILLON, toujours parlant derrière la chaise de Toto.  
 Bleu?...

GAILLARDIN, même jeu.

Non, le bec n'était pas bleu; il était jaune, le bec...

TOURILLON.

Alors, pourquoi dis-tu...?

GAILLARDIN.

Parce que, excepté le bec, tout était bleu... la tête, les bras, les jambes, le corps, tout était couvert de plumes bleues... de jolies petites plumes bleues... et c'est justement... (Rires. — Conversations particulières. — On n'écoute plus Gaillardin. — Avec découragement.) Ah bien! si vous ne m'écoutez pas...

TOUS.

Si! si! si!

GAILLARDIN, tout à fait gris.

Voyons, qu'est-ce que je disais?... où en étais-je?...



DUPARQUET.

Au commencement. J'étais déjà notaire, et vous n'étiez pas encore marié.

GAILLARDIN.

Nous apprenons qu'on va donner un bal masqué à Guéret... mais non, je l'ai déjà dit... (Rire général.) Après le bal... voilà où j'en étais!... j'offris à Duparquet de lui payer à souper... il accepta, je le grisai... comme je vous griserais tous, si je voulais... mais je ne veux pas... Quand il fut gris, mais gris à ne plus savoir ce qu'il faisait, je le conduisis au chemin de fer... il était toujours en oiseau bleu!... Je l'installai dans le coin d'un wagon... et je recommandai au chef de train de le réveiller dès qu'il serait arrivé, et de le faire descendre... Le chef de train fit comme je lui avais dit... et voilà comment, pour rentrer chez lui, maître Duparquet fut obligé de traverser la moitié de la ville en oiseau bleu!... avec un bec jaune!... un notaire!... Ça ne lui a pas fait de tort, parce que dans le pays on aime à rire... mais ça ne fait rien, on en a parlé... Voilà ma farce... et, quelle que soit celle que vous préparez, je soutiens encore une fois qu'elle ne vaudra pas la mienne. (Il se laisse aller lourdement sur sa chaise, manque de tomber, il est retenu par le domestique placé derrière lui. Repoussant le domestique avec colère.) Ah! dites donc, vous... Ne vous mêlez pas de ça... Je suis bon enfant, mais chacun à sa place!

TOUS.

Voyons, marquis, voyons!

GAILLARDIN, se rasseyant.

Oui, chacun à sa place!... (Le même domestique lui verse à boire. Lui, sans se retourner :) Merci, mon ami... (A Duparquet.) Non, votre farce ne vaudra pas la mienne!...

DUPARQUET.

Nous verrons, mon Dieu, nous verrons!...

GAILLARDIN.

Quand ça, verrons-nous, quand ça?...

DUPARQUET.

Mais bientôt... le moment approche...

TOURILLON, tout à fait gris.

Le moment?... quel moment?...

YERMONTOFF, à un des maitres d'hôtel.

Donnez-nous le café et des liqueurs, n'est-ce pas?  
beaucoup de liqueurs.

ADÈLE.

Et la farce! où est la farce?

TOUS, se récriant.

Oh!... oh!...

On se lève dans un grand bréhaha, en disant : « Elle ne voit pas la  
farce! — Elle n'a rien compris!... »

GAILLARDIN, à Tourillon.

Elle n'a pas compris... C'est une actrice du Petit-  
Lazari!...

YERMONTOFF, à un domestique.

Ivan!... et monsieur Alfred? vous n'avez toujours  
pas de nouvelles?...

On enlève la table et on apporte le café sur un guéridon.

IVAN.

Non, mon prince...

GAILLARDIN.

N'ayez donc pas peur, il est chez quelque femme, je  
vous dis... je suis sûr qu'il est chez quelque femme...

TOURILLON, regardant sa montre.

Il faut commencer à faire attention...

GAILLARDIN, même jeu.

Ne pas oublier qu'il faut... qu'il faut que j'aille à la  
prison... (Fredonnant.) zon zaine zon zon... à la prison...

TOURILLON.

Tu as dit?...

GAILLARDIN.

Moi? rien...

TOURILLON.

Il me semblait que tu avais parlé de prison...

GAILLARDIN.

Moi? par exemple!... sous quel prétexte veux-tu que je me mette à parler de prison?...

TOURILLON.

C'est ce que je me disais... sous quel prétexte le marquis de Valangoujar se mettrait-il à parler?...

Les femmes vont et viennent, servant le café et les liqueurs.

DUPARQUET, à Yermontoff, en lui montrant Gaillardin et Tourillon.

Tout à l'heure, vous comprenez, quand ils se retrouveront l'un en face de l'autre, à la prison...

GAILLARDIN, à madame de Sainte-Esplanade qui lui offre un verre.

Non, je vous remercie, madame de Sainte-Esbrouffade...

SAINTE-ESPLANADE.

Esplanade, on vous dit!...

GAILLARDIN.

Escapade, Estocade, comme vous voudrez... eh bien, non, je vous remercie... Je suis bien maintenant, je suis très bien... mais, là, vrai... si je buvais un verre de plus... (A Métella, qui lui offre un verre de l'autre côté.) Tu le veux?...

MÉTELLA, après avoir porté le verre à ses lèvres.

Je t'en prie.

GAILLARDIN.

Oh! alors... (Il boit.) Juste ce que je craignais!... voilà que je commence à être trop bien...

Il trébuche légèrement et se trouve à côté de Tourillon, qui vient, lui, d'accepter un verre offert par Toto.

TOURILLON, lui tendant la main.

Amis, n'est-ce pas? et pour toute la vie...

GAILLARDIN.

C'est juré!... (A Yermontoff.) Toi aussi, je t'aime, mais ta maman a bien tort de te laisser sortir comme ça tout seul...

YERMONTOFF, parfaitement calme.

Vous ne savez donc pas boire, dites-moi?...

TOURILLON.

Comment! nous ne savons pas?...

YERMONTOFF.

Puisque vous êtes déjà gris tous les deux...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce qu'il dit?...

MÉTELLA, riant.

Il dit que vous êtes gris...

GAILLARDIN, furieux.

Il ose dire!...

TOURILLON, l'arrêtant.

C'est un enfant!...

GAILLARDIN, avec violence.

Gris, nous!!... (Avec abandon.) Eh bien, oui, nous le sommes... mais ce n'est pas le vin qui nous a grisés, non, ce n'est pas le vin...

YERMONTOFF.

Qu'est-ce donc, alors, si ce n'est pas?...

GAILLARDIN.

Ce que c'est?...

SAINTE-ESPLANADE, se rapprochant de Gaillardin.

Dis-le-nous, marquis...

## LE RÉVEILLON.

ADÈLE, même jeu.

Oh! oui, dis-le-nous...

MÉTELLA.

Nous t'en prions toutes...

Gaillardin et Tourillon sont au milieu de la scène, s'appuyant l'un sur l'autre; les quatre femmes les entourent, les câlinant, les suppliant.

GAILLARDIN.

Eh! mesdames... c'est vous...

LES FEMMES.

Oh!

GAILLARDIN.

Oui, vous!... (Frappant sur son cœur.) Vous croyez donc que c'est du marbre, ça!... Oui, c'est vous qui nous avez grisés... ce sont vos regards, vos petites mains, vos petits pieds et vos grandes jupes... et vos sourires... (Avec éclat.) On n'a pas idée de ça, aussi!... (Les femmes effrayées reculent.) On prend un malheureux provincial...

TOURILLON.

Deux malheureux provinciaux... j'en suis, moi!...

GAILLARDIN.

On évoque devant lui...

TOURILLON.

Devant eux... je te dis que j'en suis!...

GAILLARDIN.

On évoque devant eux toutes les corruptions... non, je veux dire : toutes les élégances... non, je disais bien : toutes les... (A Toto, qui lui offre un verre.) Je vous remercie, madame Toto : un verre de plus, je ne pourrais pas... Des yeux de femmes, des yeux, des yeux!... il me semble que j'en vois partout... (L'orchestre commence à jouer piano un air de danse.) De la musique, maintenant... C'est pour m'achever... cette musique... Qu'est-ce que c'est que cette musique?

YERMONTOFF.

C'est pour la danse... vous avez dit que vous danseriez...

GAILLARDIN.

Moi, j'ai dit?...

MÉTELLA.

Oui, tu l'as dit... Et tu danseras, marquis, tu danseras!

TOTO, à Tourillon.

Et toi aussi, pardieu!

MÉTELLA.

Allez-y, messieurs de l'orchestre!...

L'orchestre joue un quadrille. — Métella s'est emparée de Gaillardin, et Toto de Tourillon. Tous les quatre ne dansent qu'une figure du quadrille, la pastourelle. Gaillardin et Tourillon exécutent, chacun, à son tour, un très brillant cavalier seul, mais en dansant à l'ancienne mode, avec des pirouettes et des entrechats.

GAILLARDIN, avec enthousiasme, à Métella, pendant la danse.

La veux-tu, la montre, dis, la veux-tu maintenant? la montre avec la chaîne?...

TOURILLON, à Toto, pendant la danse.

T'ai-je pas dit que ma fortune était immense?

TOTO.

Non... pourquoi tu l'as pas dit?

Après la pastourelle, applaudissements, cris : « Bravo, Valangoujar!  
Bravo, Villebouzin! »

TOTO.

Le galop, maintenant... le galop!

MÉTELLA.

Et plus fort, l'orchestre!... on voit bien que ce n'est pas Alfred qui conduit...

L'orchestre joue le galop. Métella entraîne Gaillardin, Toto entraîne Tourillon; mais celui-ci, tout en dansant, se met à regarder sa montre.

TOURILLON, abandonnant Toto, à part.

Cinq heures du matin! ah! fichtre!... (Haut.) Mon chapeau! mon chapeau!

GAILLARDIN, même jeu, abandonnant Métella, à part.

Cinq heures du matin... Et ma prison! (Haut.) Mon chapeau! mon chapeau!

Ils s'élancent dans la chambre, bousculant tout le monde, cherchant leurs chapeaux. On leur apporte deux chapeaux, ils les mettent précipitamment : Tourillon met le chapeau de Gaillardin ; Gaillardin, le chapeau de Tourillon. Ils redescendent, se cherchent, se rencontrent, font l'échange des chapeaux et partent comme des flèches, Tourillon par la gauche et Gaillardin par le fond. — L'orchestre a continué de jouer le galop du quadrille pendant toute cette scène. Au moment où Tourillon et Gaillardin sortent, le prince, Duparquet et les femmes, avec de grands éclats de rire, se laissent tomber sur des fauteuils.

## ACTE TROISIÈME

### Le cabinet du directeur de la prison.

Portes au fond et à droite. — En pan coupé, à gauche et au fond, la fenêtre ; elle est ouverte : on aperçoit un mur de prison, des barreaux, des grilles. — A droite, le bureau de Tourillon ; sur ce bureau, au milieu des papiers, tout ce qu'il faut pour faire du thé : bouilloire à esprit-de-vin, boîte à thé, etc., etc. — A gauche, une table et deux chaises. — Également à gauche, la cheminée, et, sur la cheminée, une carafe et un verre. — Au fond, sur une table à écrire debout, le livre d'écrou. — Cartonnier. — Règlement de la prison accroché au mur dans un cadre.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LÉOPOLD, seul.

Au lever du rideau, la scène est vide ; la porte du fond est ouverte ; on entend au dehors le « **Qui vive !** » d'un factionnaire.

LÉOPOLD, du dehors.

Eh ! c'est moi, factionnaire !... Léopold, le nouveau geôlier... (Il entre, sa lanterne à la main. — Il est complètement gris.) Scélérat de cognac !... Le prisonnier d'hier au soir, le numéro 12, voulait absolument avoir un avocat... Je lui ai dit : « Donnez-moi trois francs, et demain, de bon matin, j'irai vous en chercher un... » J'avais mon idée... mon idée, c'était de savoir si le cognac était bon... il est excellent... J'ai bu les trois francs... ça m'a fait mon petit réveillon, à moi. Il me semble que j'entends de la musique ! (On entend la même fantaisie sur *la Favorite* qui a été jouée au commencement du premier acte.) C'est l'effet du cognac... Eh ! non, que je suis bête !... ce n'est pas l'effet... c'est



le prisonnier... c'est le 12. J'te vas faire taire, toi, là-bas, j'te vas faire taire!... Scélérat de cognac!...

Il reprend sa lanterne et sort en trébuchant.

## SCÈNE II

TOURILLON, seul.

A peine Léopold est-il sorti que la porte de droite s'entr'ouvre : paraît Tourillon. — L'orchestre, pendant toute la scène qui suit, joue piano de la musique de scène, qui doit ramener deux ou trois fois l'air de danse du second acte. — Tourillon a son chapeau sur les yeux et son paletot boutonné de travers. Il descend d'un pas qui veut être ferme et qui est très chancelant. Il regarde autour de lui : il cherche à se retrouver. Il veut ôter son paletot et, de sa main droite, commence à tirer la manche gauche. L'orchestre, à ce moment, joue le motif du quadrille, et Tourillon, tout en cherchant à tirer la manche qui résiste, se met à valser légèrement. Il réussit enfin à se débarrasser de son paletot. Il a encore un petit reste de joie et de bonne humeur ; on l'entend murmurer : « Ah! le capitaine Toto!... le capitaine Toto!... » Il a des frémissements dans les jambes et exécute de légers entrechats. Il aperçoit la bouilloire, la théière : c'est ce qui lui faut... il va se faire du thé. Il allume la lampe à esprit-de-vin, il met du thé dans la théière. Cependant il s'agit de redevenir grave, de ne pas compromettre la dignité du fonctionnaire : Tourillon se révolte, se secoue, se redresse ; il s'affermi sur ses jambes, il souffle, il s'évente avec un journal. Il parle enfin, mais les mots ne viennent d'abord que difficilement, un à un.

TOURILLON.

Allons donc!... allons donc!... Ah! c'est bien la première fois que... quand je dis la première fois, non... mais enfin... pas souvent... (Avec plus d'énergie.) Allons donc! allons donc! L'air grave, maintenant... Il faut que j'appelle Léopold. (Il prend une sonnette et se met à carillonner.) Il faut que Léopold me fasse son rapport et qu'il ne s'aperçoive pas... (Avec plus de force encore.) Mais allons donc! allons donc!... Je vais me mettre dans mon fauteuil ; ça vaudra mieux...

Il va tomber tout de travers et lourdement dans son fauteuil. Il recommence à sonner : paraît Léopold. — Fin de la musique de scène.

SCÈNE III

TOURILLON, LÉOPOLD.

TOURILLON.

Eh bien, Léopold?...

LÉOPOLD.

Patron?...

TOURILLON, pour se donner une contenance, fait mine de lire un journal et le tient à l'envers.

Rien de nouveau, n'est-ce pas?

LÉOPOLD.

Rien de nouveau, patron... Il y a seulement le numéro 12 qui demande un avocat.

TOURILLON.

C'est son droit.

LÉOPOLD.

On m'en a indiqué un dans le pays, maître Bidard... il va venir. (Trébuchant, à part.) Scélérat de cognac!

Il s'éloigne un peu.

TOURILLON, à part.

Diab!e de champagne!... (Haut.) Qu'est-ce que vous faites là-bas? avancez donc!

LÉOPOLD.

Que j'avance?...

TOURILLON.

Eh! oui...

LÉOPOLD, à part.

Hum! les jambes... (Se décidant.) Je veux bien, monsieur...

Il avance en décrivant des zigzags.

TOURILLON.

Pourquoi tournez-vous comme ça?

LÉOPOLD, continuant à tourner.

Je ne tourne pas, monsieur...

TOURILLON, à part.

Sapristi! ce sont mes yeux, alors... il paraît que je n'y vois pas très bien...

LÉOPOLD, s'appuyant sur un fauteuil.

Monsieur, je ne tourne pas.

TOURILLON.

Je le sais bien, que vous ne tournez pas!... qui est-ce qui vous dit que vous tournez? .

LÉOPOLD.

Personne, monsieur, personne!... (A part.) Je croyais avoir entendu...

TOURILLON.

Qu'est-ce que vous dites de cette prison?

LÉOPOLD, venant s'appuyer des deux mains sur le bureau de Tourillon.

Je dis, monsieur, que ça m'a l'air d'une prison gaie, voilà mon opinion. C'est une prison gaie!

On frappe.

TOURILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça? on frappe à la porte...

LÉOPOLD.

Oui, monsieur, il me semble.

On frappe.

TOURILLON.

Comment, il vous semble!... Regardez par la fenêtre... voyez ce que c'est.

LÉOPOLD, avec terreur.

Jusqu'à la fenêtre... je ne pourrai jamais.

On frappe.

TOURILLON.

Mais allez donc!... (Se levant difficilement.) Eh bien?...

LÉOPOLD, qui a réussi à gagner la fenêtre.

C'est un homme, monsieur!

TOURILLON.

Quel homme? (Il va à la fenêtre. Après avoir regardé, à part.)  
Le marquis de Valangoujar, ici!... Il va me reconnaître!

On frappe.

LÉOPOLD.

Il frappe toujours, monsieur...

TOURILLON.

J'entends bien...

LÉOPOLD.

Faut-il aller lui ouvrir?

TOURILLON.

Non, certainement. (On frappe.) Allons, bon!... encore!  
(A part.) Il va amener le pays et tout le monde saura...  
Descendez, Léopold, et ouvrez la porte à monsieur le marquis.

LÉOPOLD.

Monsieur le marquis!... (A part.) Il me semble, du moins, qu'il a dit... Scélérat de cognac!... je suis bien tapé... (Haut, en sortant.) On y va, monsieur le marquis, on y va!... Cette prison est gaie!

TOURILLON, seul.

Vingt sous que c'est encore une plaisanterie de Duparquet!... seulement, elle est mauvaise. Rien de dangereux comme un farceur, surtout quand il est surexcité par le champagne!

Entrent Léopold et Gaillardin.

## SCÈNE IV

TOURILLON, LÉOPOLD, GAILLARDIN.

LÉOPOLD, du fond.

Voilà le marquis.

GAILLARDIN, trébuchant sur le seuil de la porte. — Avec éclat.  
Villebouzin, ici!

TOURILLON, effrayé.

Chut!

LÉOPOLD.

Qu'est-ce qu'il a dit? Villebouzin!...

TOURILLON.

Léopold!

LÉOPOLD.

Monsieur?...

TOURILLON.

Laissez-nous.

LÉOPOLD, à part, regardant Gaillardin qui descend  
en décrivant des arabesques.

Il va de travers, le marquis!...

TOURILLON.

Laissez-nous!

LÉOPOLD, à part.

Il va de travers, positivement!... Cette prison est gaie!  
Léopold sort en marchant lui-même de travers.

## SCÈNE V

TOURILLON, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, très gai, mais très gris.

Vous ici, cher comte?... Ah! je comprends! Vous  
aurez fait du bruit dans la rue...

TOURILLON.

Moi? par exemple!...

GAILLARDIN, riant aux éclats.

Et on vous aura arrêté... pour tapage nocturne.

TOURILLON.

Il n'aurait plus manqué que ça!

GAILLARDIN.

Ne craignez rien : le directeur de la prison est un homme aimable...

TOURILLON.

Vous le connaissez?

GAILLARDIN.

Pas du tout. C'est Duparquet qui me l'a dit.

TOURILLON.

Écoutez-moi... Duparquet a eu tort.

GAILLARDIN.

De me dire ça?

TOURILLON.

Eh! non... (Cherchant à se remettre.) Diable de champagne!

GAILLARDIN.

Oui... le champagne...

TOURILLON.

Ça ne m'étonne pas... vous alliez bien... moi aussi, d'ailleurs!... J'ai fait des folies!... le petit capitaine Toto, je lui ai promis un tas de choses... Mais, comme je ne le reverrai jamais, c'est moins grave que ça n'en a l'air... Voulez-vous une tasse de thé?

GAILLARDIN.

Avec plaisir!

Ils vont s'asseoir, chacun d'un côté du bureau, et prennent du thé.

TOURILLON.

Je vois ce que c'est... vous aurez pris Duparquet dans un coin... et vous lui aurez dit : « Je serais heureux de revoir Tourillon... »

GAILLARDIN, ne comprenant pas.

Tourillon!

TOURILLON, rassemblant péniblement ses idées.

Non, pas Tourillon... le comte de Villebouzin.

GAILLARDIN.

Pas bien nette, votre idée... Encore une tasse, je vous prie.

TOURILLON.

Il n'y a plus de thé, mais, en remettant de l'eau... (Il remet de l'eau sur le thé.) Duparquet vous aura répondu : « Si vous tenez à le voir... allez à la prison. »

GAILLARDIN.

Il savait donc que vous seriez arrêté?

TOURILLON.

Encore une fois, je ne suis pas arrêté...

GAILLARDIN.

Alors, qu'est-ce que vous faites ici?

TOURILLON.

Nous n'en finirons pas. J'aime mieux me confier à vous... vous êtes gentilhomme, vous ne me trahirez pas... je suis...

GAILLARDIN.

Vous êtes?...

TOURILLON.

Je ne suis pas le comte de Villebouzin, je suis Tourillon, le directeur de la prison de Pincornet-les-Bœufs.

GAILLARDIN, riant aux éclats.

Allons donc ! (Se levant.) Ah ! elle est bonne, celle-là!...

Il se figure qu'il est le directeur de la prison! Est-il gris, mon Dieu! est-il gris!

Il se lève.

TOURILLON.

Vous doutez?

GAILLARDIN, riant plus fort.

Mettez-vous à ma place...

TOURILLON, sonnant.

Dans un instant, vous ne douterez plus.

Entre Léopold.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant du fond.

Monsieur?...

TOURILLON, de son fauteuil.

Empoignez monsieur le marquis.

LÉOPOLD.

On y va! (Il saisit Gaillardin.) Faut-il boucler?

GAILLARDIN, tenu au collet par Léopold.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?...

TOURILLON.

Lâchez-le maintenant... c'était pour rire.

LÉOPOLD, lâchant Gaillardin.

C'était pour rire?

TOURILLON.

Oui, Léopold. Allez-vous-en. Je n'ai plus besoin de vous.

LÉOPOLD.

C'était pour rire!... Cette prison est gaie!

Il sort.



## SCÈNE VII

TOURILLON, GAILLARDIN.

TOURILLON, se levant et venant à Gaillardin.  
Êtes-vous convaincu?

GAILLARDIN.

Parfaitement convaincu.

TOURILLON.

Pardonnez-moi d'avoir employé un moyen...

GAILLARDIN.

Je vous pardonne d'autant plus volontiers que vous m'avez fait empoigner pour rire, et que vous auriez eu le droit de me faire empoigner pour tout de bon.

TOURILLON.

Je ne vous comprends pas, cher marquis.

GAILLARDIN.

Laissez-moi donc tranquille!... je ne suis pas marquis...

TOURILLON.

Par exemple!...

GAILLARDIN.

Je ne suis pas plus Valangoujar que vous n'êtes Villebouzin... Je suis Gaillardin, voilà tout.

TOURILLON.

Vous dites?...

GAILLARDIN.

Je suis Gaillardin.

TOURILLON.

Le mari de madame Gaillardin?

GAILLARDIN.

Parbleu!... Je viens faire mes huit jours de prison...

Rappelez votre homme et faites-moi boucler de-rechef.

TOURILLON, à son tour, riant aux éclats.

Ah bien ! celle-là, elle est encore meilleure !

GAILLARDIN.

Comment, meilleure ?

TOURILLON.

Je vous dis : « Je suis Tourillon. » Vous me répondez : « Je suis Gaillardin ; je viens faire mes huit jours... » Malheureusement...

GAILLARDIN.

Malheureusement ?...

TOURILLON.

Je vous ai prouvé que j'étais Tourillon ; je puis vous prouver aussi que vous n'êtes pas Gaillardin... Je l'ai arrêté hier soir, Gaillardin !

GAILLARDIN, riant.

Vous l'avez arrêté ?

TOURILLON.

Moi-même.

GAILLARDIN, gouailleur.

Où çà l'avez-vous arrêté ?

TOURILLON.

Chez lui, rue des Trois-Boutons, numéro 7.

GAILLARDIN, un peu plus sérieux.

A quelle heure ?

TOURILLON.

A dix heures du soir.

GAILLARDIN, ne riant plus du tout.

A dix heures du soir !... Voyons, voyons... ne nous grisons pas.

TOURILLON.

Ça, entre nous, c'est déjà fait...

GAILLARDIN, très sérieux.

Vous l'avez arrêté?

TOURILLON.

Je l'ai arrêté dans un salon rouge... Il y avait sur la cheminée une pendule représentant le chevalier Bayard.

GAILLARDIN.

Le chevalier Bayard!... Et quand vous l'avez arrêté, il était seul?

TOURILLON.

Non pas, il était avec sa femme.

GAILLARDIN.

Avec sa femme?...

TOURILLON.

Une jolie femme.. blonde... avec une robe de soie... une robe bleue... Pauvre petite femme!... en voilà une qui aime son mari!... Au moment de le quitter, elle l'embrassait!... elle l'embrassait!...

GAILLARDIN, avec éclat.

Ah bien! non, dites donc! pas de bêtises!... j'aime les plaisanteries, mais celle-là!...

TOURILLON, redevenant grave.

Plaisanter au sein de mes fonctions? jamais!... Il me semble que c'est vous, au contraire...

GAILLARDIN.

Il est ici, ce Gaillardin?

TOURILLON.

Sans doute... il est ici... cabanon numéro 12.

GAILLARDIN.

Je voudrais le voir.

TOURILLON.

Impossible... il vous faudrait une permission.

GAILLARDIN.

Une permission?

TOURILLON.

Et puis, vous n'êtes pas dans un état... si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre encore une tasse de thé.

GAILLARDIN.

Il n'y en a plus.

TOURILLON.

C'est vrai, mais, en remettant de l'eau...

Entre Léopold. — Gaillardin, pendant la petite scène qui suit, va à la cheminée, prend la carafe, boit un grand verre d'eau, puis verse de l'eau sur son mouchoir et se mouille les tempes.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant.

Cette prison devient de plus en plus gaie!... (A Tourillon.) Il y a là une dame qui désire vous parler en particulier.

TOURILLON, à part.

Encore une farce de Duparquet!... il aura donné mon adresse au capitaine Toto. (A Gaillardin.) Vous permettez?... je reviens... (A Léopold.) Et comment est-elle, cette dame?

LÉOPOLD.

Je n'ai pas vu sa figure : elle a un voile... sa taille m'a paru bien.

Ils sortent tous les deux.

## SCÈNE IX

GAILLARDIN, seul et tout à fait dégrisé.

Qu'est-ce qu'il m'a dit? Un autre que moi arrêté à ma place... hier soir, chez moi!... auprès de ma femme!... Voyons... voyons... Cette nuit... j'étais gris; tout à l'heure même, je l'étais encore un peu... mais la nouvelle de mon arrestation m'a complètement dégrisé... Il y a là un autre Gaillardin, un moi qui n'est pas moi, si ce n'est pour ma femme!... Je suis ici et je suis en même temps dans le cabanon numéro 12, et, quand je demande à me voir, on me répond qu'il me faudrait une permission.

Entre Bidard, amené par Léopold. — Bidard toujours en avocat, toque, robe, serviette de maroquin noir sous le bras.

## SCÈNE X

GAILLARDIN, BIDARD, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Entrez, l'avocat... je vas vous chercher monsieur Gaillardin.

Il sort.

BIDARD, apercevant Gaillardin.

Qu'est-ce qu'il dit, cet imbécile?... il va vous chercher, et vous êtes là.

GAILLARDIN.

Ça vous étonne? Moi, ça ne m'étonne pas... Qu'est-ce que vous venez faire ici?

BIDARD.

Comment, ce que je viens faire!... je viens m'entendre avec vous...

GAILLARDIN.

Avec moi?...

BIDARD.

Puisque vous m'avez fait demander...

GAILLARDIN.

Je vous ai fait?... Je comprends! je comprends tout... Monsieur Gaillardin vous a fait demander; ce garçon, qui vous a amené, est allé chercher monsieur Gaillardin, et monsieur Gaillardin va venir!

BIDARD, à part.

Seigneur! il est devenu fou!!

GAILLARDIN.

Il va venir!... Écoutez-moi, Bidard, vous êtes un ver de terre, vous n'êtes et n'avez jamais été qu'un pauvre diable d'avocat sans causes, vous avez si peu de talent que vous n'avez pu arriver à rien, même en politique! C'est moi qui vous ai soutenu, j'ai tout mis à votre disposition, ma table, ma bourse, mon influence; c'est moi qui vous ai recommandé à Moulinot! Eh bien, Bidard, maître Bidard, vous pouvez maintenant, d'un seul coup, vous acquitter envers moi. Donnez-moi votre robe.

BIDARD.

Ma robe!...

GAILLARDIN, avec violence.

Donnez-la-moi... ou je vous étrangle! Je m'y suis pris d'abord avec ménagement, mais...

BIDARD, à part, ôtant vivement sa robe.

Eh! là... j'ai peur des fous, moi.

GAILLARDIN.

Allons... bien... bien... passez-moi les manches... vite, vite...

BIDARD.

Voilà... voilà...

GAILLARDIN.

La toque, maintenant, la toque!

BIDARD.

Voilà... voilà...

Bidard veut reprendre sa serviette, qu'il avait déposée sur la table.

GAILLARDIN.

Et ce que vous aviez sous le bras, en entrant... cette serviette, pour que j'aie bien l'air...

BIDARD, résistant.

Mes dossiers, mon ami, mes dossiers... des secrets de famille... je ne peux...

GAILLARDIN, lui arrachant la serviette.

Donnez... donnez... Et maintenant, partez, ou je vous étrangle!

BIDARD.

Je m'en vais... je m'en vais!...

Il se sauve.

GAILLARDIN, avec la robe, la toque et la serviette sous le bras, se promenant de long en large sur le théâtre.

Comme ça, je n'aurai pas besoin de permission pour me voir!... On vient : c'est moi!... c'est lui, veux-je dire...

Léopold ouvre la porte et introduit Alfred. — Alfred a son violon sous le bras. — Il est vêtu de la robe de chambre et coiffé du bonnet de Gaillardin.

LÉOPOLD, du fond.

Monsieur l'avocat, voilà le 12 que vous avez demandé. (A part, regardant Gaillardin qui tourne le dos.) Tiens! on dirait que ce n'est plus le même... C'est l'effet du cognac... Cette prison est gaie! (Haut.) Entrez, le 12.

Il sort.

SCÈNE XI

GAILLARDIN, ALFRED.

GAILLARDIN, à part, examinant Alfred.

Je le tiens, je vais tout savoir... du calme... du calme...

ALFRED, après avoir posé son violon sur une chaise.

Mon avocat, mon bon avocat...

GAILLARDIN, se contenant.

Asseyez-vous là. (Il examine encore Alfred de près. — A part.)  
Il a ma robe de chambre!

ALFRED.

Je vous attendais avec impatience...

GAILLARDIN, très froidement.

Asseyez-vous là, je vous dis. (A part.) Il a aussi ma  
calotte de velours!

ALFRED, s'asseyant.

Je vais vous conter mon affaire... elle est bonne,  
allez, mon affaire... et elle vous fera honneur.

GAILLARDIN, assis de l'autre côté de la table.

A qui est-ce que je parle, d'abord? Vous n'espérez  
pas me faire croire, à moi, que vous êtes Gaillardin.

ALFRED.

Non, je ne suis pas... (En riant.) C'est eux qui ont  
voulu à toute force... et je comprends leur erreur...  
car, au moment où l'on m'a arrêté, j'étais près de  
madame Gaillardin; on en a conclu...

GAILLARDIN, se levant brusquement.

Malheureux!...

ALFRED, se levant aussi.

Eh! là...



GAILLARDIN, se rasseyant, à part.

Du calme!... je vais tout savoir. (Haut.) Allons... venez...  
asseyez-vous... (On se rassied.) Et dites-moi... Qui êtes-  
vous?

ALFRED.

Je suis Alfred.

GAILLARDIN.

Alfred qui? Alfred quoi?

ALFRED.

Alfred, artiste...

GAILLARDIN.

Artiste en quoi?

ALFRED, montrant son violon.

En ça!

GAILLARDIN, se levant, à part.

C'est le chef d'orchestre!... Pendant que tout le monde  
se demandait où il pouvait être, il était chez... du  
calme!... (Haut.) Vous êtes le chef d'orchestre du prince  
Yermontoff?

ALFRED.

Oui.

GAILLARDIN.

Vous aimez les femmes?...

ALFRED.

A mort!... Il ne faudra pas oublier ça dans ma  
défense... ça me rendra intéressant...

GAILLARDIN.

Revenons à notre affaire. (Ils vont se rasseoir.) Hier soir,  
donc, on vous a trouvé dans la maison d'un honnête  
homme.

ALFRED.

Qui ça, un honnête homme?... le mari?...

GAILLARDIN.

Sans doute!...

ALFRED.

Pourquoi dites-vous que le mari est un honnête homme?

GAILLARDIN.

Comment, pourquoi je dis?...

ALFRED.

Vous ne devez pas dire que le mari est un honnête homme, puisque vous êtes mon avocat. Vous devez taper dessus, au contraire.

GAILLARDIN, à part.

Du calme!... du calme!...

ALFRED, à part, se levant.

Je ne sais pas, moi, cet avocat-là, il ne m'inspire pas confiance... (Haut.) Si vous ne deviez pas taper, il faudrait me le dire... je ferais venir un avocat de Paris. Il y en a, à Paris, qui ne plaident que les affaires dans le genre de la mienne... je ferais venir un de ceux-là, si vous ne deviez pas taper... je prendrais un aigle du barreau.

GAILLARDIN.

N'ayez pas peur... je taperai.

ALFRED.

Bien sûr?... Faites voir un peu comment vous taperez...

GAILLARDIN, levant les mains sur Alfred, puis prenant la table, la soulevant et la laissant retomber par terre.

Tu veux!...

ALFRED, se sauvant à l'autre bout du théâtre.

Eh! là...

GAILLARDIN, se contenant et se rasseyant.

Vous verrez ça plus tard.

ALFRED.

Ah ça! dites donc, il n'y a pas d'erreur?... c'est bien pour me défendre que vous êtes venu?

GAILLARDIN, souriant avec effort.

Oui, c'est pour vous défendre... revenons à votre affaire... Vous dites donc que, lorsqu'on vous a arrêté, vous étiez près de la misérable!...

ALFRED.

Qui appelez-vous misérable?...

GAILLARDIN, avec force.

Ma... la femme, pardieu!... la femme qui vous... la femme que vous...

ALFRED.

Ah bien! non, ah bien! non!... Je ne veux pas que vous tapiez sur la femme... au contraire, il faudra la ménager, la femme... ça me rendra intéressant... il faudra dire que le mari est une canaille, mais que la femme est un ange...

GAILLARDIN.

Un ange!!...

ALFRED.

Oui, un ange...

GAILLARDIN, se levant et marchant avec agitation.

Une malheureuse, qui, en dépit des serments qu'elle avait faits... car elle en avait fait, des serments!...

ALFRED.

Ça, c'est vrai qu'elle en avait fait.

GAILLARDIN.

Et... (A part.) Mon Dieu!... c'est là le point intéressant!... (Haut.) Et... elle y a manqué!

ALFRED.

Oh! quant à ça... complètement!



GAILLARDIN, bondissant et sautant sur Alfred.

Complètement!... Vous avez dit complètement!!!

ALFRED, après s'être dégagé.

Sans doute... puisqu'elle s'est mariée... il me semble qu'elle ne pouvait pas manquer d'une façon plus complète.

GAILLARDIN.

Puisqu'elle s'est?... Ah ça, mais, de quels serments parlez-vous?

ALFRED.

Eh bien, mais... je parle des serments qu'elle m'avait faits avant de se marier...

GAILLARDIN.

Ah!... (S'essuyant le front.) Je parlais, moi, de ceux qu'elle avait faits en se mariant.

Il marche avec une extrême agitation.

ALFRED.

Dites donc, il n'y a pas d'erreur?... c'est bien pour me défendre que vous êtes venu?

GAILLARDIN.

Pas pour autre chose.

ALFRED.

C'est que vous avez une façon...

GAILLARDIN.

Eh bien, quoi! je m'anime, je m'exalte... Je suis toujours comme ça, quand je dois plaider une affaire... (Se radoucissant.) Allons, venez... asseyez-vous. (Tous deux vont se rasseoir.) Vous dites donc qu'avant de se marier, elle vous avait fait des serments?

ALFRED.

Et des fameux!... chez son père...

GAILLARDIN.

Chez son...

ALFRED.

Dans le temps où je lui donnais des leçons d'harmonie...

GAILLARDIN.

A son père?

ALFRED.

Non, à elle.

GAILLARDIN.

Vous lui avez donné des leçons?

ALFRED.

D'harmonie... pendant six mois. Vous devriez prendre des notes; sans cela, vous oublierez... Il faudra parler de ma jeunesse... Vous nous montrerez tous les deux, moi et Fanny...

GAILLARDIN.

Fanny!

ALFRED.

C'est son nom!...

GAILLARDIN, à part.

Du calme!... du calme!...

ALFRED.

Vous nous montrerez tous les deux, jeunes, beaux, penchés l'un vers l'autre... mais prenez donc des notes!...

GAILLARDIN.

C'est inutile, je me rappellerai.

ALFRED.

Puis, après avoir charmé votre auditoire avec ce tableau gracieux, vous passerez au mari, vous l'appellerez canaille... mais pas un mot sur Fanny... Elle me revaudra ça plus tard...

GAILLARDIN, se levant.

Brigand!

ALFRED, se levant.

Vous dites?...

GAILLARDIN, se calmant.

Brigand, je dis... heureux brigand!... (Doux et insinuant.)  
Et, depuis son mariage, vous l'avez revue souvent, sans doute?

ALFRED.

Non... je l'ai revue hier pour la première fois.

GAILLARDIN.

Occupons-nous d'abord de ce qui s'est passé hier...  
Vous êtes allé chez elle, à quelle heure?

ALFRED.

A neuf heures.

GAILLARDIN.

Vous l'avez trouvée seule?

ALFRED.

Absolument seule.

GAILLARDIN.

Et alors?...

ALFRED.

Je lui ai reproché de m'avoir trahi.

GAILLARDIN.

De vous avoir?... enfin!... Et après?

ALFRED.

Après, elle m'a donné ses raisons.

GAILLARDIN.

Ah! elle vous a donné... Et après?

ALFRED.

Après... j'étais sur le point de lui pardonner, quand on m'a arrêté.

GAILLARDIN.

Voilà tout?

ALFRED.

Voilà tout.

GAILLARDIN.

Allons donc!...

ALFRED.

Vrai de vrai.

GAILLARDIN, goguenard.

Vous n'oubliez pas quelque chose?

ALFRED.

Que voulez-vous dire? (Comprenant.) Ah!... (En riant.)  
Ah! ça, par exemple, ça serait, que je ne vous le dirais pas.

GAILLARDIN.

Pourquoi donc?

ALFRED.

Mais ça n'est pas.

GAILLARDIN.

Ça n'est pas?

ALFRED.

Puisque je vous le dis!...

Gaillardin, depuis quelques instants, regarde la robe de chambre; de la main il en touche les parements, il en caresse les plis, etc... etc.

GAILLARDIN, sautant sur Alfred, le saisissant au collet  
et ne le lâchant plus.

Il y a une chose qui m'intrigue depuis le commencement de notre conversation... c'est... c'est cette robe de chambre!

ALFRED.

Cette robe de chambre!...

GAILLARDIN.

Elle vous brûle, n'est-ce pas?

ALFRED.

Elle ne me brûle pas, mais elle me tient bien chaud.

GAILLARDIN, continuant à secouer Alfred.

Vous me ferez difficilement croire que, lorsque vous êtes sorti pour aller à votre rendez-vous, vous étiez vêtu de cette robe de chambre et coiffé de ce bonnet.

ALFRED, cherchant à se dégager.

Assurément non, je n'étais pas... c'est au mari, tout ça...

GAILLARDIN.

Mais vous... comment étiez-vous vêtu, vous?

ALFRED.

J'avais ma redingote... avec des brandebourgs.

GAILLARDIN.

Et où est-elle, cette redingote, où est-elle?

ALFRED, riant.

Elle est chez le mari...

GAILLARDIN.

Chez moi!

ALFRED, éperdu.

Comment, chez vous!

GAILLARDIN.

Tu as ôté ta redingote chez moi!...

Il lui saute à la gorge.

ALFRED, à moitié étranglé.

Dites donc, il n'y a pas d'erreur?... c'est bien pour me défendre que vous êtes...

Musique à l'orchestre. Voix de femmes et éclats de rire au dehors.

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Entre Léopold.



**SCÈNE XII**  
**TOUT LE MONDE.**

LÉOPOLD.

Des femmes maintenant, un tas de femmes!... cette prison est gaie!

Entrent le prince, Duparquet, Métella, Toto, Adèle et madame de Sainte-Esplanade; sort Léopold.

LES QUATRE FEMMES, très gaiement, entourant Gaillardin.  
Bonsoir, marquis, bonsoir, bonsoir!...

GAILLARDIN.

Eh bien? eh bien?... qu'est-ce que ça veut dire?...

DUPARQUET.

Qu'en dites-vous, Gaillardin, trouvez-vous que ma farce vaille la vôtre?...

GAILLARDIN.

Votre farce!

LE PRINCE.

Eh! oui... tout ce qu'on vous a fait croire... cet homme arrêté chez vous... c'était une farce!...

MÉTELLA.

Vous ne vous en êtes pas aperçu?

GAILLARDIN.

Une farce!

DUPARQUET.

Eh! oui, c'est ma revanche... la revanche de l'oiseau bleu!...

Moment de silence. — Gaillardin ne comprend pas. — Il regarde tout le monde, et tout le monde le regarde en riant.

GAILLARDIN, avec un grand cri.

Ah!...

Il trébuche.



DUPARQUET, retenant Gaillardin.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez?

GAILLARDIN.

Ne faites pas attention, c'est la joie!... Vous venez de m'ôter de dessus la poitrine un poids... Je comprends, je comprends tout. La revanche de l'oiseau bleu!... Et mon prince en était... mon prince a daigné... Il aura dit à son chef d'orchestre de venir prendre ma place... on aura envoyé chez moi chercher ma robe de chambre... Et ma femme l'aura donnée... avec ma calotte de velours... ma femme, ma chère petite femme!... je l'ai soupçonnée, pourtant... C'est que j'avais la tête perdue!... Est-ce que, si je n'avais pas eu la tête perdue (Montrant Alfred.), j'aurais jamais pu admettre qu'un pareil...? ne faites pas attention, je suis si heureux!... Oui, je comprends tout! (A Adèle.) Vous n'avez pas l'air de comprendre, vous?...

ADÈLE.

Non...

GAILLARDIN.

Elle ne comprend rien!... Comment! vous ne comprenez pas qu'on m'a fait une farce... et une bonne, je le reconnais, et qui vaut bien l'oiseau bleu!...

DUPARQUET.

Oh! non...

GAILLARDIN.

Si!... si!... Je m'y connais, elle vaut l'oiseau bleu... j'ai perdu mon pari, je paierai un punch, j'en paierai deux... j'en paierai dix, j'en paierai cent... jamais je n'en paierai assez pour le plaisir que ça me fait.

LÉOPOLD, entrant.

Monsieur Gaillardin?... où est-il monsieur Gaillardin?

GAILLARDIN.

C'est moi!

LÉOPOLD.

Bien sûr?

GAILLARDIN.

Eh! oui.

LÉOPOLD.

Madame Gaillardin est là... elle vous attend...

GAILLARDIN.

Ma femme!...

DUPARQUET.

N'ayez pas peur... elle croit que vous êtes ici depuis hier soir...

GAILLARDIN.

A la bonne heure!... Et sur ce qui s'est passé, cette nuit, vous me promettez le secret, n'est-ce pas?... vous, mon prince...

YERMONTOFF.

N'ayez pas peur...

GAILLARDIN.

Tous, n'est-ce pas, vous me promettez tous le secret?... Oui, c'est entendu!... au revoir, alors... mon prince, madame de Sainte-Esplanade, capitaine... Alfred, vous ne m'en voulez pas de vous avoir un peu?...

ALFRED.

Pas le moins du monde.

GAILLARDIN.

Mon cher comte... adieu.

Il fait quelques pas vers la porte.

TOURILLON, le retenant.

Oh! nous deux, nous n'avons pas à nous dire au revoir... nous avons huit grands jours à passer ensemble...

GAILLARDIN.

Huit grands jours !...

TOURILLON.

Eh ! oui, vos huit jours de prison.

GAILLARDIN.

Ah ! sapristi, c'est vrai... j'avais oublié.

TOURILLON.

Moi, je n'oublie pas.

GAILLARDIN.

Dites donc, Villebouzin ?

TOURILLON.

Mon ami?...

GAILLARDIN.

Toute réflexion faite, j'aimerais tout autant ne pas les faire, ces huit jours de prison.

TOURILLON.

Impossible, cela, tout à fait impossible !

GAILLARDIN.

Voyons, comte...

TOURILLON.

Non, marquis, je vous assure...

GAILLARDIN.

Faites ça pour moi !... Au nom de notre vieille amitié !... Voyons, quand on a fait la fête ensemble...

TOURILLON.

Pas moyen... je vous dis que je n'ai pas, moi, le droit de faire grâce... Adressez-vous...

GAILLARDIN.

A qui voulez-vous que je m'adresse ? Je ne connais personne à Paris.

TOURILLON.

Il n'y a pas besoin d'aller si loin.

GAILLARDIN.

Ah! je comprends... (Regardant Adèle.) Je suis sûr qu'elle ne comprend pas, celle-là!

ADÈLE.

Non!

GAILLARDIN.

Comment! vous ne comprenez pas que c'est le public qui a le droit de faire grâce et que c'est à lui qu'il faut s'adresser... Eh bien, puisque j'ai une robe d'avocat, pourquoi ne plaiderais-je pas?... C'est entendu, je plaide. (Au public.) Messieurs de la cour et mesdames du jury... Ce que je demande, ce ne sont pas des circonstances atténuantes, non, mesdames... non, messieurs... je demande un acquittement.

---

LES  
BREBIS DE PANURGE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
le 24 novembre 1862;  
Reprise, au THÉÂTRE-FRANÇAIS,  
le 30 septembre 1888.

## PERSONNAGES

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.      THÉÂTRE-FRANÇAIS.

|                    |                            |                          |
|--------------------|----------------------------|--------------------------|
| JACQUES DURAND.... | MM. FRÉDÉRIC FEBVRE.       | MM. FRÉDÉRIC FEBVRE.     |
| ANTOINE.....       | RICQUIER.                  | ROGER.                   |
| MARTHE NERVIL....  | M <sup>mes</sup> FARGUEIL. | M <sup>mes</sup> BARTET. |
| GABRIELLE DARCEY.  | BLANCHE PIERSON.           | LUDWIG.                  |

A dix lieues de Paris, de nos jours, chez madame Nervil.

---

LES

BREBIS DE PANURGE

---

Un salon richement meublé. — Portes au fond, à gauche et à droite. — Au premier plan, à gauche, une petite porte. — Une table, canapé, fauteuils. — Au fond, une cheminée; au-dessus, une glace sans tain, par laquelle on aperçoit le jardin. — A droite, sur le devant de la scène, un métier à tapisserie.

---

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, GABRIELLE.

GABRIELLE, assise à droite, devant le métier, et travaillant.

Dites-vous ce que vous pensez, Marthe, ou parlez-vous ainsi seulement pour vous moquer de moi?

MARTHE, assise à gauche, sur le canapé, et coupant les feuilles d'une brochure.

Je parle très sérieusement et je ne dis rien que je ne pense. Je soutiens qu'il n'est pas nécessaire pour être un bon mari d'avoir passé par les trois mille aventures de don Juan.

GABRIELLE.

Eh! laissons don Juan!...

MARTHE.

Le jour où je me suis mariée avec M. Nervil, aucune victime ne s'est jetée, les cheveux épars, entre



lui et moi... je n'ai pas entendu de sanglots étouffés derrière les piliers de l'église... J'ai cependant épousé M. Nervil avec beaucoup de plaisir, et je suis maintenant fort heureuse d'être sa femme.

GABRIELLE.

D'abord, je suis bien sûre qu'avant son mariage. M. Nervil avait fait parler de lui.

MARTHE.

Mais non, cela n'est pas!

GABRIELLE.

Il est impossible qu'un homme comme lui n'ait pas eu une jeunesse...

MARTHE.

Mais du tout! du tout!...

GABRIELLE.

Vous ne me persuaderez pas.

MARTHE.

M. Nervil!... a-t-on jamais vu?... je vous défends de dire des choses pareilles... M. Nervil a eu une jeunesse très ordinaire... très prosaïque... sans cela, je ne l'aurais pas épousé.

GABRIELLE.

Comment! si vous aviez su qu'il avait été aimé, adoré, qu'une femme était morte pour lui...

MARTHE.

Je ne me serais pas sentie de force à lutter contre de tels souvenirs, et j'aurais craint que cette femme ne s'avisât tout d'un coup de renaître pour m'enlever mon mari. On n'est jamais sûre de rien avec les femmes que la passion a tuées.

GABRIELLE.

Que cela m'étonne que vous vous obstiniez!...

MARTHE se lève et va près de Gabrielle.

Il y a un petit grain de folie dans cette tête-là, mignonne, je m'en suis toujours doutée...

GABRIELLE.

Écoutez-moi encore un peu... Car enfin, ce que je dis, moi, me paraît si évident que je ne comprends pas...

MARTHE.

Je vous écoute.

GABRIELLE.

Un homme, quand il se marie, a généralement de vingt-cinq à trente ans... est-ce vrai?

MARTHE.

Je vous accorde cela.

GABRIELLE.

Et vous osez soutenir que, s'il mérite de fixer l'attention, il a pu arriver jusqu'à vingt-cinq, jusqu'à trente ans, sans être remarqué?... Vous admettez donc que toutes les femmes qui ont été à même d'avoir une opinion sur cet homme ont été sottes ou aveugles?

MARTHE.

J'admets qu'elles ne sont pas infailibles et que cet homme a peut-être bien dédaigné de leur laisser voir, à elles, les qualités qu'il me montre, à moi. Il ne me suffit pas que d'autres femmes aient remarqué un homme pour que je le trouve remarquable. Il ne me suffit pas non plus qu'elles aient passé près de lui, sans l'apercevoir, pour qu'il me paraisse indigne d'attention. J'ai l'orgueil de compter pour quelque chose mon jugement particulier.

GABRIELLE.

C'est un orgueil qui me manque, je l'avoue... Là où les autres n'ont rien vu, je n'ai pas la prétention de

distinguer quelque chose, et, pour juger du mérite des hommes, je pense que le mieux est d'imiter les médecins de Molière, et de nous en rapporter, les yeux fermés, à l'avis de nos... anciennes.

MARTHE.

Ce sont vos anciennes, apparemment, qui vous avaient renseignée sur le mérite du mari que vous avez perdu?

GABRIELLE.

D'abord, M. Darcey avait eu des aventures très...

MARTHE.

Sous le premier Empire, mignonne, sous le premier Empire!

GABRIELLE.

Et puis, qu'est-ce que cela prouve? Je ne me suis pas mariée, on m'a mariée avec M. Darcey. Maintenant je suis libre, ma main est à moi, j'ai le droit de choisir, et je choisirai selon mon goût.

MARTHE.

Ah! voilà une phrase qui me fâche plus que toutes les autres... je vous crois, malheureusement, fort capable de faire ce que vous dites... de choisir très mal... Vous ne manquerez pas de tourner le dos à un honnête homme qui vous aimera... pour aller vous jeter...

GABRIELLE.

N'ayez aucune inquiétude à ce sujet!

Entre Antoine.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINE.

MARTHE.

Qu'est-ce que c'est, Antoine?...

ANTOINE, lui présentant une carte.

Il y a là un monsieur qui désire parler à madame.

MARTHE, lisant.

Jacques Durand...

GABRIELLE, se levant et rangeant son métier à droite.

M. Durand... vous connaissez?...

MARTHE.

Qu'est-ce qui ne connaît pas... un ou plusieurs Durand?... Pourtant, je ne me rappelle pas bien... Comment est-il, ce M. Durand?

ANTOINE.

Dame! il est comme tout le monde, madame.

MARTHE.

Ah!

ANTOINE.

Il vient de Paris pour parler à madame.

GABRIELLE.

Vous allez le recevoir, Marthe?

MARTHE.

On ne peut vraiment pas fermer sa porte à quelqu'un qui a fait dix lieues...

GABRIELLE.

Je vous laisse... alors...

MARTHE.

Pourquoi?

GABRIELLE.

Si ce monsieur a fait dix lieues, c'est pour vous parler de choses importantes, sans doute!

MARTHE.

Eh! il sera bien temps de vous retirer quand il m'aura dit...

GABRIELLE.

Non; je ne veux pas être là!...

MARTHE.

Mais, Gabrielle!...

GABRIELLE.

Je vous en prie.

Elle sort par la droite.

MARTHE.

Faites entrer cette personne, Antoine. (Antoine sort.)  
Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que je l'aurais fâchée? Elle avait, en me parlant, un air impatienté.  
Durand entre vivement; son premier regard se porte avec émotion sur le fauteuil laissé vide par Gabrielle.

### SCÈNE III

MARTHE, DURAND.

DURAND, saluant.

Madame...

MARTHE.

Monsieur...

DURAND.

Je vous remercie, madame...

MARTHE, s'asseyant sur le canapé et invitant Durand à s'asseoir.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur.

DURAND, s'asseyant.

On vous a remis ma carte, madame?

MARTHE.

Monsieur Durand?

DURAND.

Oui, madame, Jacques Durand!

MARTHE.

Jacques Durand... C'est bien cela...

DURAND.

Vous me connaissez?

MARTHE.

Oui, je me souviens... mon mari m'a parlé de vous...

DURAND.

Souvent, madame?...

MARTHE.

Une fois ou deux, je crois.

DURAND.

Une ou deux fois?

MARTHE.

En termes très flatteurs, du reste...

DURAND.

Une fois ou deux seulement?...

MARTHE.

Du moins, je ne me rappelle pas...

DURAND.

J'ai le plaisir de connaître très particulièrement  
M. Nervil...

MARTHE.

Ah!... et c'est pour le voir?...

DURAND.

Justement, madame!

MARTHE.

Il est au Mexique, monsieur.

DURAND.

Au Mexique!

MARTHE.

Vous savez qu'il est capitaine de frégate...

DURAND.

Belle position, madame, bien due à son mérite... Et il est au Mexique... c'est fâcheux... très fâcheux, mais il reviendra...

MARTHE.

Dans trois mois, monsieur...

DURAND.

Dans trois mois!...

MARTHE.

Ou dans six.

DURAND.

Ou dans neuf... Je ne puis vraiment pas attendre... il y aurait de l'indiscrétion, peut-être...

MARTHE.

Vous dites, monsieur?...

DURAND.

Mais vous aussi, madame, je vous connais.

MARTHE.

Moi!

DURAND.

J'ai eu l'honneur de danser avec vous.

MARTHE.

Quand cela?

DURAND.

Il y a deux ans!

MARTHE.

Vous avez une excellente mémoire.

DURAND.

Excellente, madame... Vous aviez une robe bleue.

MARTHE.

Vous en êtes sûr?

DURAND.

Bleue ou verte... je ne sais pas, car, le soir, on ne distingue pas...

MARTHE.

Vous arrivez de Paris, monsieur?

DURAND.

Oui, madame.

MARTHE.

Mon Dieu! je ne pense pas que vous ayez fait dix lieues pour le seul plaisir de me rappeler... Si ce que vous aviez à dire à mon mari est important... vous ferez bien...

DURAND.

Important... pas précisément... Il y a six mois, j'ai eu avec M. Nervil une conversation... très intéressante... sur l'art d'engraisser les bestiaux... Votre mari eut la bonté de me dire qu'il avait ici des moutons superbes; il m'invita à les venir voir, un jour... si je n'avais rien de mieux à faire... et aujourd'hui...

MARTHE.

Comme vous n'aviez rien de mieux...

DURAND.

Comme je n'avais... c'est-à-dire, non... (Marthe remonte et va à la cheminée pendant que Durand parle et la suit des yeux.) Enfin, j'ai pris le chemin de fer pour venir voir les moutons de monsieur votre mari. (Marthe sonne.) Eh! que faites vous, madame?

MARTHE.

Je sonne un domestique pour qu'il vous conduise...



Mon mari est au Mexique... mais les moutons sont ici...

DURAND.

Madame, je vous en prie...

MARTHE.

Comment?...

DURAND.

Vous me prenez pour un fou, et vous n'avez pas tout à fait tort. Mais ne craignez rien... ma folie n'est pas dangereuse. (Antoine paraît à droite.) Renvoyez ce domestique, madame, je vous en prie... je vous en supplie...

MARTHE, après un moment d'hésitation.

Rien, Antoine... Laissez-nous!

Antoine se retire.

DURAND.

Ayez pitié de moi, madame... je vous jure que, pour expliquer ma visite, j'avais mille prétextes... très ingénieux... et voilà qu'en entrant dans ce salon... je n'en ai plus trouvé un seul.

MARTHE.

Pourquoi?

DURAND.

Ah! c'est qu'en entrant dans ce salon... j'ai vu...

MARTHE.

Vous avez vu?...

DURAND.

Ou, plutôt, je n'ai pas vu... enfin, pardonnez-moi, madame, ce fauteuil vide me met dans un état inexprimable...

MARTHE.

Ce fauteuil vide!...

DURAND.

Oui, madame... et cette tapisserie...

MARTHE.

Le fauteuil de madame Darcey.

DURAND.

Elle était ici... on a dit mon nom devant elle...

MARTHE.

Oui!

DURAND.

Et elle est partie... partie aussitôt... n'est-ce pas?...  
partie en laissant voir son impatience.

MARTHE.

Oh! mais cela devient beaucoup plus intéressant  
que je ne croyais... asseyez-vous donc, monsieur,  
asseyez-vous!...

DURAND, s'asseyant sur le canapé; Marthe s'assied sur la chaise.

Ah! madame!... je vous dis cela... croyez bien...  
c'est que... si vous ne me connaissez pas... je vous con-  
nais, moi, et je sais que vous êtes une femme d'esprit.

MARTHE.

Bien, monsieur... bien!...

DURAND.

Une femme de cœur!...

MARTHE.

Bien, vous dis-je!...

DURAND.

Et puis, vraiment, je suis dans une situation telle  
que ce secret m'étouffe et qu'il faut que je le crie à  
n'importe qui!

MARTHE.

Il fallait commencer par cette raison-là... elle suffi-  
sait sans les autres.

DURAND.

Les autres ont aussi leur valeur.

MARTHE.

Parlez, maintenant, monsieur...

DURAND.

Madame... je vous prie de me regarder avec soin...  
Voyez-vous en moi quelque chose de particulier?

MARTHE.

Rien du tout, monsieur!

DURAND, se levant.

Regardez bien, madame, regardez bien!

MARTHE.

J'ai beau regarder...

DURAND, se rasant et d'un air découragé.

Vous ne voyez rien, n'est-ce pas, madame, rien du tout? je ressemble à tout le monde... vous n'osez pas dire non. Voilà mon malheur, madame, je suis banal, déplorablement banal... ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni beau ni laid, ni riche ni pauvre, ni bête ni spirituel... banal! Et je m'appelle Durand... tout ce qu'il y a au monde de plus banal... Dans la comédie de la vie, j'étais né pour remplir le rôle d'un de ceux qui, au quatrième acte de la pièce, jouent au whist... dans le fond, en attendant la grande scène... et qui, lorsque cette scène est arrivée, viennent se ranger respectueusement en rond... autour des personnages principaux... J'étais comparse, un caprice de la destinée a fait de moi un premier sujet.

MARTHE.

Je vous plains, monsieur!

DURAND.

Et vous avez raison, madame. Bon gré mal gré, il m'a fallu jouer un rôle pour lequel je n'étais pas fait... je l'ai joué, j'ai été mauvais... madame Darcey m'a sifflé!

MARTHE.

Amoureux... de madame Darcey?...

DURAND.

Comme un fou ! depuis deux ans : je l'ai vue, pour la première fois, à ce bal où j'ai eu le plaisir de danser avec vous... Et, après l'avoir vue... je rentrai chez moi éperdu... bouleversé... Depuis, j'ai mis à la poursuivre autant de soin qu'elle en a mis à m'éviter... Ne pouvant me lasser de la voir, cependant, je la cherchais toujours et l'irritais de plus en plus... Il y a deux jours, j'appris qu'elle avait quitté Paris. Ah ! madame, pendant ces deux jours-là !... J'ai su qu'elle était ici, chez vous : je suis parti, me disant que je faisais une chose énorme, absurde... mais je voulais la voir... pardonnez-moi... J'arrive... j'entends sa voix... J'entre... je trouve ce fauteuil vide... et, dit en phrases plaisantes ou autrement, cela est vrai, je suis malheureux, madame, excessivement malheureux !

MARTHE, se levant.

Je vous crois, monsieur !

DURAND, se levant.

Et vous faites bien, madame !... D'abord, j'espérais que cela se passerait... mais pas du tout... au contraire !...

MARTHE.

Je me rappelle maintenant les paroles de mon mari. Il m'a dit qu'il était difficile de trouver un plus honnête homme que vous. Cela n'est pas tellement banal...

DURAND.

Ah ! s'il suffisait d'être honnête homme !...

MARTHE.

Je puis, pour vous consoler un peu... vous affirmer que madame Darcey n'aime personne... j'ajouterai que je voudrais qu'elle vous aimât !

DURAND, tristement.

Vous êtes bien bonne, madame, mais je ne vois pas trop... quel moyen?...

MARTHE.

Ne désespérez pas... il y en a un, peut-être...

DURAND.

Pour me faire aimer?

MARTHE.

Pour vous faire adorer!

DURAND.

Quel moyen, madame?

MARTHE.

Si je vous le dis, vous voudrez y mettre du vôtre, et, comme vous êtes amoureux, vous ne manquerez pas de commettre quelque grosse maladresse.

DURAND.

Le fait est que je suis très maladroit!

MARTHE.

Vous en convenez... laissez-moi agir. Ayez seulement soin de ne pas vous étonner... si étonnantes que puissent vous paraître les choses que vous verrez et que vous entendrez... Maintenant, vous allez partir.

DURAND.

Pour Paris?

MARTHE.

Non. Vous êtes venu pour voir les moutons de mon mari : allez les voir... et revenez ici... Il est quatre heures à la pendule... et à votre montre?...

DURAND.

Quatre heures dix.

MARTHE.

Revenez ici dans vingt minutes... exactement. Ne

soyez ni en avance ni en retard d'une seconde... c'est important...

DURAND.

Important! une seconde?

MARTHE.

Je vous ai dit de ne pas vous étonner...

DURAND.

Je vous demande pardon, madame; ce qui prouve que j'aime, c'est que je crois, malheureusement, que vous ne réussirez pas!...

MARTHE.

Grand merci!...

DURAND.

Et que, cependant, ça me fait grand plaisir que vous essayiez!

MARTHE.

Cette phrase vaut mieux!... Partez, et soyez ici dans dix-neuf minutes.

DURAND.

Oui, madame... Ah! ce fauteuil vide... ce fauteuil vide!...

MARTHE.

Il sera occupé quand vous reviendrez...

Durand sort.

## SCÈNE IV

MARTHE, puis GABRIELLE.

MARTHE, seule.

Le pauvre garçon!... Je peux dire à Gabrielle ce que je viens de voir et d'entendre; je peux lui affirmer qu'elle est aimée par un honnête homme... aimée sincèrement... A ces sages paroles, Gabrielle hochera dédaigneusement la tête... et la cause de mon pro-

tégé sera tout à fait perdue... Ce moyen ne vaudrait rien... Celui auquel j'ai songé est scabreux, sans doute; mais il présente au moins quelque chance de succès... L'important est de jouer mon personnage avec le sérieux nécessaire et de ne pas me mettre à rire au milieu de la comédie... (Allant à la glace et se regardant.) Voyons un peu : l'air ému!... embarrassé!... et le regard... c'est cela; je suis assez contente du regard.

Entre Gabrielle. -

GABRIELLE.

Enfin, ce monsieur est parti?...

MARTHE, allant à elle, avec agitation.

Gabrielle!...

GABRIELLE.

Eh! mon Dieu!...

MARTHE, amenant Gabrielle vers le canapé et la faisant asseoir.

Venez près de moi, Gabrielle.

GABRIELLE.

Qu'y a-t-il?

MARTHE.

Et laissez-moi vous regarder dans les yeux!

GABRIELLE.

Quel air vous avez!

MARTHE.

Quand on m'a remis la carte de M. Durand... pourquoi êtes-vous sortie?

GABRIELLE.

Mais, je vous l'ai dit, parce que j'ai supposé que M. Durand avait à vous parler de choses importantes...

MARTHE.

N'est-ce que cela?

GABRIELLE.

Sans doute!...

MARTHE.

Je vous en prie, ne me cachez rien !

GABRIELLE.

Mon Dieu ! il y a bien aussi un autre motif.

MARTHE.

Ah !...

GABRIELLE.

Je le connais un peu, ce M. Durand, il ne m'est pas fort agréable... et je ne tenais pas beaucoup à rester ici pendant qu'il y était.

MARTHE.

Béni soit Dieu, si ce que vous dites est vrai !... Est-ce vrai ?

GABRIELLE.

Mais qu'avez-vous donc pensé ?

MARTHE.

En vous voyant sortir, j'avais supposé, moi...

GABRIELLE.

Vous aviez supposé ?...

MARTHE.

Que, malgré mes efforts, en lisant son nom, je n'avais pas été maîtresse de mon trouble...

GABRIELLE.

De votre trouble ?...

MARTHE.

Que vous vous en étiez aperçue et qu'alors, avec cette délicatesse qui vous caractérise, vous vous étiez retirée.

GABRIELLE.

Troublée, vous ! à cause de M. Durand ?...

MARTHE.

Vous ne l'aviez pas vu ?...



GABRIELLE.

Non!

MARTHE.

Ah! ça ne fait rien... je ne regrette pas d'avoir parlé!  
j'ai confiance en vous!

GABRIELLE.

Vous avez raison!... Mais je ne comprends pas un  
mot à ce que vous me dites...

MARTHE.

Ah! Gabrielle! Gabrielle!

GABRIELLE.

Eh bien, Marthe?

MARTHE.

Comme vous aviez raison tout à l'heure, quand vous  
parliez de l'attrait qu'aura toujours pour nous un  
homme remarqué par d'autres femmes! J'essayais  
vainement de vous contredire... on parle mal quand  
on parle contre sa pensée...

GABRIELLE.

Comment! ce que vous me disiez?...

MARTHE.

Au moment même où je vous le disais, je me rappe-  
lais que si j'ai fait attention à lui...

GABRIELLE.

A lui... qui?

MARTHE.

A M. Durand!

GABRIELLE.

Vous avez fait attention à M. Durand, vous?

MARTHE.

Moi.

GABRIELLE.

Par exemple!...

MARTHE.

Certes, M. Nervil est l'homme le plus loyal...

GABRIELLE.

Marthe!...

MARTHE.

Voyons, Gabrielle, voyons!... nous sommes seules, et, puisqu'il n'y a pas d'hommes ici... non, il n'y en a pas... nous pouvons bien un peu nous dire de ces choses qu'on se dit entre femmes...

GABRIELLE.

Je veux bien... mais vous me renversez!...

MARTHE.

Je vous parle ainsi parce que je vous connais. Je sais que vous êtes une femme d'esprit...

GABRIELLE.

Voyons, Marthe!...

MARTHE.

Une femme de cœur...

GABRIELLE.

Voyons!... voyons!...

MARTHE.

Et puis, ce secret m'étouffe... et il faut absolument que je le crie à n'importe qui... (A part, en se levant.) C'est comme cela que parle la passion.

GABRIELLE, se levant.

M. Durand!... Je n'en reviens pas!...

MARTHE.

Je sais bien que je ne devrais pas songer à un autre homme que M. Nervil, qui est bien le plus loyal...

GABRIELLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire... il arrive que malgré soi... l'on songe... il n'y a pas grand mal à ça...

je veux dire que M. Durand n'est pas un homme à inspirer...

MARTHE.

Pas homme à inspirer, M. Durand?...

GABRIELLE.

Dame! il me semble!...

MARTHE.

Il y a nombre de femmes qui n'ont pas été de votre avis.

GABRIELLE.

Comment?...

MARTHE.

Je ne parlerai pas des femmes de notre monde : il ne me le pardonnerait pas. Il est d'une discrétion!...

GABRIELLE.

Ah!

MARTHE.

Et vous-même, vous ne seriez pas bien aise que l'on vous nommât, s'il vous arrivait de...

GABRIELLE.

Qu'est-ce que vous dites donc?...

MARTHE.

Bon! il n'y a pas d'hommes ici!...

GABRIELLE.

A la bonne heure!... mais ce n'est pas une raison...

MARTHE.

Sans nommer les femmes que nous connaissons... je puis au moins rappeler certaines aventures qui ont occupé tout Paris. Vous avez entendu parler de cette cantatrice italienne qui s'est évanouie en scène et qu'on a été obligé d'emporter...

GABRIELLE.

La Brambilla...

MARTHE.

Savez-vous pourquoi elle s'est évanouie ?

GABRIELLE.

Parce qu'elle chantait faux et qu'elle a eu peur !

MARTHE.

Pas du tout... Elle s'est évanouie en voyant M. Durand entrer dans la salle... Depuis, elle n'a cessé de le poursuivre... Il ne peut faire un pas sans l'avoir sur les talons...

GABRIELLE.

Que me dites-vous là ?

MARTHE.

Ce que tout le monde vous dira comme moi.

GABRIELLE.

M. Durand... je ne pourrai jamais croire, vous aurez beau dire... D'abord, un homme qui s'appelle Durand...

MARTHE, avec sentiment.

Jacques Durand!... c'est joli, Jacques!

GABRIELLE.

C'est joli, si l'on veut!... (Dédaigneusement.) Jacques... Jacques...

MARTHE.

Il ne faut pas dire Jacques... Il faut dire (Avec exaltation.) Jacques!

GABRIELLE.

Enfin! il n'est pas beau!

MARTHE.

J'en conviens... Les gens à qui il a été donné d'inspirer ces passions extraordinaires ne sont généralement ni plus beaux, ni plus spirituels, ni mieux tournés que les autres... seulement, ils ont...

GABRIELLE.

Ils ont... ?

MARTHE.

Un certain je ne sais quoi...

GABRIELLE.

Et M. Durand...?

MARTHE, avec intention.

Jacques Durand.

GABRIELLE.

M. Jacques Durand a ce je ne sais quoi?...

MARTHE.

Évidemment.

GABRIELLE.

Je ne m'en étais pas aperçue...

MARTHE.

Cela m'étonne!

Un temps. — Marthe observe Gabrielle qui, préoccupée, se dirige vers son métier.

GABRIELLE.

Est-ce qu'il est parti, M. Jacques Durand?

MARTHE.

Non! il est allé faire un tour dans le parc, il dînera probablement avec nous, hélas!...

GABRIELLE.

Pourquoi « hélas »?

MARTHE.

J'espérais, jusqu'à présent, avoir passé inaperçue à ses yeux; mais aujourd'hui, puisqu'il vient...

GABRIELLE.

Puisqu'il vient?...

MARTHE.

Il m'aime!

GABRIELLE.

Oh!

MARTHE.

Pour justifier sa visite il m'a donné je ne sais quel prétexte... mais je n'ai pas été sa dupe... l'amour éclatait dans ses regards... dans ses paroles... il m'aime!...

GABRIELLE.

Croyez-vous?...

MARTHE.

- Vous n'avez pas l'air d'en être persuadée...

GABRIELLE.

Si fait, si fait!... qu'il vous aimât... cela n'aurait rien d'extraordinaire... Ce que je m'obstine à ne pas admettre, par exemple... c'est que vous...

MARTHE, regardant la pendule, à part.

Quatre heures vingt. (Haut.) Je puis vous donner une preuve.

GABRIELLE.

Laquelle?

MARTHE, avec émotion.

Tenez... je ne me retourne pas... eh bien, il n'est pas loin de nous... il doit être dans l'allée qui mène à la porte de cette maison... c'est mon cœur qui me le dit. Regardez!

GABRIELLE, regardant.

Mais non, il n'y est pas!

MARTHE, à part.

Le niais! Je lui avais dit d'être exact... (Haut.) Il n'y est pas?

GABRIELLE.

Non!

MARTHE.

Regardez bien...

GABRIELLE.

Ah! si fait! le voici!...

MARTHE, à part.

Allons donc!

GABRIELLE.

Il court!

MARTHE, à part.

C'est pour arriver à temps!

GABRIELLE.

Ah! mais il court très fort!

MARTHE, à part.

A la bonne heure!... une minute de plus, et il était prouvé que mon cœur ne sait ce qu'il dit!

Entre Durand.

## SCÈNE V

MARTHE, GABRIELLE, DURAND.

DURAND, à part.

Ouf!

MARTHE, bas, à Gabrielle.

Ne me quittez pas!

GABRIELLE, de même.

Soyez tranquille!

MARTHE, bas, à Durand.

Eh bien! elle est là, vous voyez...

DURAND, bas.

Je vous remercie.

MARTHE, avec trouble.

Gabrielle, je vous présente monsieur Jacques Durand... un des meilleurs amis de mon mari...

GABRIELLE, bas.

Faites attention, Marthe!

MARTHE, bas, à Gabrielle.

Je serai forte!

GABRIELLE.

J'ai le plaisir de connaître un peu monsieur.

MARTHE.

Ah!

DURAND, saluant Gabrielle.

Madame...

GABRIELLE.

Monsieur...

MARTHE, bas, à Gabrielle.

Vous le gênez, mais ne vous en allez pas!

GABRIELLE, bas.

Comment! je le gêne!...

MARTHE, bas.

Évidemment! vous le gênez beaucoup!

GABRIELLE, bas.

Par exemple!...

MARTHE, bas.

Ça ne fait rien... restez!

Gabrielle se remet à travailler à son métier.

GABRIELLE, à part.

Je reste...

Elle s'assied : Marthe fait remarquer à Durand que le fauteuil de Gabrielle n'est plus vide ; Durand la remercie du regard et s'assied sur le canapé. — Marthe est sur une chaise, au milieu.

MARTHE, d'une voix émue.

Vous vous êtes promené dans le parc... monsieur...

DURAND, d'une voix tremblante.

Oui, madame, jusqu'à l'heure à laquelle vous m'aviez recommandé...

MARTHE, vivement, à part.

Hum! hum!... (Haut.) Êtes-vous content des travaux que mon mari a fait exécuter?



DURAND, regardant Gabrielle.

Si je suis content, madame?... je suis ravi, transporté!...

MARTHE.

L'agriculture est une belle chose!

Gabrielle, tout en travaillant, jette à la dérobée des regards étonnés sur Durand.

DURAND.

Une chose adorable!

MARTHE.

Quant aux moutons...

DURAND.

Les moutons aussi...

MARTHE.

M. Nervil a quelquefois des congés qui durent assez longtemps... il pense qu'il n'y a pas, pour un marin, de meilleure manière d'employer ses loisirs...

DURAND, très troublé.

Il a raison! Moi aussi, madame... si j'avais l'honneur d'être marin... j'élèverais des moutons... à mes moments perdus!...

MARTHE, bas, à Gabrielle, rapidement.

Il perd la tête!...

GABRIELLE, de même.

Je m'en aperçois...

MARTHE.

C'est l'amour!

GABRIELLE.

Cela est possible!

MARTHE.

J'ai peut-être eu tort de l'inviter à dîner... c'est une imprudence...

GABRIELLE.

Ah! il n'a pas l'air bien dangereux!

MARTHE.

Il n'en est que plus à craindre... Enfin, puisque je l'ai invité...

GABRIELLE.

On ne peut pas le renvoyer.

MARTHE.

C'est évident! Alors, je vais donner des ordres...  
Elle se lève.

DURAND, à part.

Qu'est-ce qu'elles disent?...

Il se lève; Marthe lui fait signe de rester.

GABRIELLE, bas, à Marthe.

Comment! vous me laissez!...

MARTHE, de même.

Oui, je vous laisse avec lui!

GABRIELLE.

Moi!...

MARTHE.

Ne voyez-vous pas que, si je reste... mon trouble...

GABRIELLE.

Mais...

MARTHE, à Durand, avec agitation.

Monsieur...

DURAND.

Madame?...

MARTHE.

Rien, monsieur, rien!...

Elle se dirige très vite vers la porte et sort à gauche. Gabrielle regarde Durand avec stupeur.

## SCÈNE VI

GABRIELLE, DURAND.

Durand fait un ou deux pas vers Gabrielle; celle-ci le considère attentivement.

GABRIELLE, à part.

Qu'est-ce que ça peut bien être que ce certain... je ne sais quoi?... (Elle travaille tout en regardant Durand, qui ne peut parler. — Haut.) Vous connaissez madame Nervil... à ce qu'il paraît...

DURAND.

Oui, madame... J'ai eu le plaisir de danser avec elle... le jour où...

GABRIELLE.

Vous ne me l'aviez pas dit!...

DURAND.

Je vous l'aurais dit, sans doute, si vous m'aviez permis plus souvent...

Il s'arrête en rencontrant le regard de Gabrielle.

GABRIELLE, à part.

J'ai beau regarder... je ne vois rien... (Nouveau moment de silence. — Durand, très troublé, ne trouve rien à dire. — Elle reprend :) C'est pour madame Nervil que vous êtes venu?

Elle le regarde de nouveau.

DURAND.

Ah! madame!... pouvez-vous penser?... (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc à me dévisager comme ça?

GABRIELLE, à part.

Je ne vois rien... Décidément, je ne vois rien.

Entrent Marthe et Antoine.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MARTHE, ANTOINE, une lettre  
à la main.

MARTHE.

Parlez, Antoine! qu'est-ce que cela veut dire?...

ANTOINE.

C'est un paysan qui m'a donné cette lettre. Il m'a dit de la remettre tout de suite à M. Durand, que cela était fort pressé...

DURAND.

Une lettre pour moi, ici!

MARTHE.

Donnez donc cette lettre à M. Durand, puisqu'elle est pour lui et que c'est très pressé!...

ANTOINE.

Voici, monsieur!

Il donne la lettre.

DURAND, lisant l'adresse.

« *Al signor Giacomo Durand.* » Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne m'appelle pas Giacomo...

MARTHE.

Vous ne lisez pas, monsieur?

DURAND.

Madame... je ne me permettrai pas...

MARTHE.

Oh! lisez, lisez, je vous en prie...

GABRIELLE, bas.

Contenez-vous!

MARTHE, de même.

Si vous croyez que c'est facile!... cette lettre...

GABRIELLE.

Songez donc... ce domestique...

MARTHE.

Vous avez raison... C'est bien, Antoine, laissez-nous.

Antoine sort.

## SCÈNE VIII

GABRIELLE, MARTHE, DURAND.

MARTHE.

Ah! maintenant!...

GABRIELLE, bas.

Marthe!...

MARTHE.

Lisez cette lettre, monsieur, lisez-la!

DURAND.

Puisque vous le permettez. (Il lit.) « *All' idolo del mio cuore.* »

MARTHE.

A l'idole de mon cœur!...

DURAND.

Ce n'est pas du français, cela!...

MARTHE.

Cette lettre n'est pas écrite en français?...

DURAND.

Non, madame... et c'est signé : « Brambilla. »

MARTHE, avec éclat.

Brambilla!... C'est signé : « Brambilla? »

DURAND.

Oui... Brambilla!...

MARTHE.

Mais, puisque c'est signé Brambilla... vous savez bien que c'est de l'italien...

DURAND, ne comprenant pas et très embarrassé.

Ah! puisque c'est signé... c'est...

MARTHE.

Vous devez savoir l'italien...

DURAND.

Non, madame.

MARTHE.

En vérité?

DURAND.

En vérité!... Mais ça ne fait rien... avec le latin, il est très facile...

MARTHE.

Ah!...

DURAND.

Malheureusement, je n'en ai jamais su beaucoup, de latin... et le peu que j'ai su, je l'ai oublié!

MARTHE.

Et vous, Gabrielle, savez-vous l'italien?

GABRIELLE.

Moi, pas du tout!

MARTHE.

Ni le latin?

GABRIELLE.

Ni le latin!

MARTHE, prenant la lettre.

Mais je le sais, l'italien, moi!

DURAND.

Madame... vous attachez vraiment trop d'importance... ce ne peut être qu'une plaisanterie. Je ne connais pas ce monsieur Brambilla...

MARTHE.

Vous ne connaissez pas cette demoiselle?

DURAND.

C'est une demoiselle?...!

MARTHE.

Vous ne la connaissez pas?

DURAND.

Mais non! (Se reprenant sur un regard de Marthe.) C'est-à-dire...

MARTHE.

Ah! vous vous troublez!... il se trouble!...

DURAND.

Mon Dieu! madame...

MARTHE.

Puisque cette lettre n'est qu'une plaisanterie, vous ne vous opposez pas à ce que je la traduise avec vous...

DURAND.

Moi... du tout... du tout... au contraire... (A part.) C'est pour me faire aimer; singulier moyen!

MARTHE, lisant.

« *Io sono una donna innamorata...* » Je suis une femme amoureuse!

GABRIELLE, à Durand, avec un regard irrité.

On vous écrit de ces choses-là, monsieur?

DURAND.

Madame... (A part.) Ce regard... le moyen est mauvais!

MARTHE, lisant.

« *Appassionata... infiammata...* (Avec explosion.) *bruciata!...* »

DURAND et GABRIELLE.

« *Bruciata!...* »

MARTHE, continuant.

« *Io t'aspetto... all' osteria del Lion d'Argent...* » Je t'attends à l'hôtel du Lion d'Argent... Vous ferez bien d'y aller, monsieur!

GABRIELLE.

Je vous fais mon compliment, monsieur.

DURAND, à part.

Elle me perd, décidément!

MARTHE.

« *Se tu non vieni... io muoio. — Brambilla...* » Si tu ne viens pas, je meurs. (Elle donne la lettre à Gabrielle. — A Durand.) Il serait fâcheux de terminer une plaisanterie d'une manière aussi tragique... Allez trouver cette dame et priez-la de ne pas mourir.

DURAND, bas.

Mais vous savez bien qu'il n'y a pas de Brambilla!...

MARTHE, de même.

Certes, je le sais!...

DURAND.

Alors, où voulez-vous que j'aille?

MARTHE.

Allez revoir les moutons... et revenez...

DURAND.

A quelle heure?

MARTHE.

Allez donc! je vous ai dit de ne vous étonner de rien!

GABRIELLE, après avoir lu la lettre, et la rendant à Durand.

Allez consoler cette femme, monsieur!

DURAND, regardant tour à tour les deux femmes.

Ah! vous aussi... vous voulez... j'y vais, madame!

Il sort.



## SCÈNE IX

MARTHE, GABRIELLE.

MARTHE.

*Innamorata!*

GABRIELLE.

*Appassionnata!*

MARTHE.

*Infiammata!*

GABRIELLE.

*Bruciata!*

MARTHE.

Ces Italiennes sont bien heureuses d'avoir à leur service de pareilles expressions... *Bruciata!*... Nous, une fois que nous avons dit à un homme : « Je suis folle de vous... »

GABRIELLE.

Une fois que nous avons dit?...

MARTHE.

Pardonnez-moi! J'ai la tête perdue!

GABRIELLE.

Avez-vous remarqué?... lorsque nous avons parlé à M. Durand de cette Brambilla... il n'a pas paru comprendre.

MARTHE.

Discrétion! admirable discrétion!

GABRIELLE.

Mais non! mais non! Il n'avait pas du tout l'air d'un homme qui se tait par discrétion, il avait l'air d'un homme fort surpris, et qui, très sincèrement, ne sait pas de quoi on veut lui parler.

MARTHE.

Jacques n'est pas discret à la façon des gens qui, en disant non, trouvent moyen de faire entendre un peu plus que oui!... Quand il dit d'une femme qu'il ne la connaît pas... lui!... on jurerait qu'il est de la meilleure foi du monde et qu'en effet il n'a jamais entendu parler d'elle... Il faut être au courant des choses aussi bien que nous le sommes toutes les deux...

GABRIELLE.

Aussi bien que vous l'êtes, voulez-vous dire... car, pour moi..

MARTHE.

C'est vrai! vous, vous ne le connaissez pas!...

GABRIELLE, avec une certaine satisfaction.

Eh bien! vous vous trompez, ma chère... je connais M. Durand... un peu plus que vous ne pensez!...

MARTHE, avec force.

Vous connaissez Jacques?

GABRIELLE.

Oui! je connais Jacques.

MARTHE.

Est-ce qu'il se serait occupé de vous?...

GABRIELLE, riant.

Mon Dieu! ne me dévorez pas... il ne s'est pas occupé de moi... mais je l'ai rencontré... plusieurs fois...

MARTHE.

Alors, vous l'aimez!

GABRIELLE.

Pas du tout!

MARTHE.

Vous l'aimez peut-être sans le savoir... mais vous l'aimez.

GABRIELLE.

Je vous jure que non... Je vous avouerai même...

MARTHE.

Quoi donc?

GABRIELLE.

Je ne sais trop comment vous dire... je vous avouerai même que M. Durand ne me plaisait pas beaucoup!

MARTHE.

Justement!... l'amour!... C'est comme cela qu'il commence!

GABRIELLE.

Je le trouvais très ordinaire.

MARTHE.

L'amour!...

GABRIELLE.

Pas désagréable...

MARTHE.

L'amour!...

GABRIELLE.

Mais tout à fait insignifiant!

MARTHE.

L'amour! l'amour!...

GABRIELLE.

Je vous avouerai encore que, tout à l'heure, quand vous m'avez laissée seule avec lui, j'ai fait ce que j'ai pu pour découvrir ce certain... je ne sais quoi... dont vous veniez de me parler...

MARTHE.

Et vous avez vu?

GABRIELLE.

Je n'ai rien vu!

MARTHE.

Rien?

GABRIELLE.

Rien absolument!

MARTHE.

Embrassez-moi, Gabrielle. Nous pouvons nous comprendre... nous l'aimons toutes les deux!

GABRIELLE.

Mais quelle obstination!

MARTHE.

Il n'y a pas là d'obstination!

GABRIELLE.

Le voici qui revient!

MARTHE.

C'est votre cœur qui vous l'a dit?...

GABRIELLE.

Eh! non... je l'aperçois... là-bas, au bout de l'avenue.

MARTHE, très agitée.

Il revient!

GABRIELLE.

Vous ne le voyez pas?

MARTHE.

Décidément, j'ai eu tort de l'inviter à dîner... ce jeu est trop dangereux... je vais lui dire qu'il faut qu'il parte!

GABRIELLE.

Quelle raison lui donnerez-vous?

MARTHE.

Ah! vous voyez bien que vous l'aimez... puisque vous ne voulez pas que je le renvoie!...

GABRIELLE.

Qui vous dit cela?... Vous avez une façon d'interpréter les choses!...

MARTHE.

Allez-vous-en! je vous en prie!...

GABRIELLE.

Comment? que je m'en aille!...

MARTHE.

Oui, je veux être seule avec lui...

GABRIELLE.

Seule!

MARTHE.

Si vous ne l'aimez pas... qu'est-ce que cela vous fait de me laisser?...

GABRIELLE.

Vous le renverrez mieux, si je suis là; vous serez plus forte!

MARTHE.

Je vais lui parler pour la dernière fois, Gabrielle!

GABRIELLE.

Eh bien?

MARTHE.

Eh bien... quand on parle pour la dernière fois à un homme que l'on... il me semble que l'on a bien le droit... M. Nervil, qui est l'homme le plus loyal...

GABRIELLE.

Marthe!...

MARTHE.

M. Nervil lui-même n'aurait pas le courage de me refuser cela!...

Entre Durand.

## SCÈNE X

LES MÊMES, DURAND.

Durand s'arrête au fond. Marthe pousse Gabrielle vers la porte ;  
celle-ci, tout en reculant, résiste.

MARTHE.

Allez, Gabrielle, allez donc !

GABRIELLE.

C'est que je voudrais bien avoir des nouvelles du  
Lion d'Argent...

MARTHE.

Je vous en donnerai... tout à l'heure...

Gabrielle se décide à sortir en jetant un dernier regard sur Durand.

## SCÈNE XI

MARTHE, DURAND.

MARTHE.

Eh bien ! vous devez être content ?

DURAND.

Content, madame?...

MARTHE.

Eh ! n'avez-vous pas vu quelle peine j'ai eue à la  
faire sortir?... Vos affaires vont à merveille.

DURAND.

Vraiment ?

MARTHE.

Un dernier effort, et c'est partie gagnée !

DURAND.

Ah ! madame, que j'ai d'excuses à vous faire!... moi

qui m'étais permis de juger le moyen que vous avez employé, et de le trouver mauvais!...

MARTHE.

Mauvais!... vous n'êtes donc pas allé voir les moutons?

DURAND.

Si fait! j'y suis allé deux fois...

MARTHE.

Et vous n'avez pas remarqué?...

DURAND.

J'ai remarqué qu'ils étaient énormes...

MARTHE.

Ce n'est pas de cela que je parle... mais de l'habitude qu'ils ont... et qui est fort connue...

DURAND.

Quelle habitude, madame?

MARTHE.

Eh! celle de sauter tous... là où l'un d'eux a sauté.

DURAND.

Oh! les moutons de monsieur votre mari sont tellement gras que je les défierais bien... Mais ça ne fait rien... je connais cette particularité... j'ai lu dans Rabelais...

MARTHE.

Vous avez lu Rabelais?...

DURAND.

Comme tous ceux qui en parlent... je l'ai lu... très peu... Enfin, je connais l'épisode des moutons de Panurge.

MARTHE.

Eh bien, monsieur, ce qui est vrai pour les moutons est bien plus vrai encore pour les brebis... Là où une

d'elles a sauté, toutes les autres sauteront. Vous rappelez-vous ce major dans une petite comédie du Théâtre-Français?... Il avait trois décorations... on lui avait donné la troisième parce qu'il en avait déjà deux... la seconde, parce qu'il en avait déjà une, et la première...

DURAND.

Parce qu'il n'en avait pas.

MARTHE.

Parce qu'il n'en avait pas... Avec une légère variante, la phrase est vraie pour les bonnes fortunes. Vous aurez la troisième, si vous avez eu la seconde... la seconde, si vous avez eu la première... et la première, si vous avez le talent de faire croire que vous en avez déjà eu beaucoup d'autres... En amour, il n'y a pas, pour faire sauter les brebis, de mérite qui vaille deux ou trois aventures plus ou moins prouvées, mais retentissantes! Ces aventures vous manquaient... je les ai inventées... Me comprenez-vous? Pour décider Gabrielle à sauter... j'ai fait sauter la Brambilla d'abord, et...

DURAND.

Et?...

MARTHE.

J'ai sauté moi-même!...

DURAND.

Vous dites?...

MARTHE.

Oui, j'ai proclamé que je vous adorais... je me suis compromise de la façon la plus complète.

DURAND.

Ah! madame!... que de reconnaissance!...

MARTHE.

Vous êtes trop bon!... Maintenant Gabrielle est sur



le bord, la tête tendue, et, pour qu'elle saute... il suffira que vous la poussiez un peu...

DURAND.

Je la pousserai, madame... je la pousserai! Mais d'abord laissez-moi vous remercier.

Il lui prend la main.

MARTHE.

Eh! monsieur...

DURAND.

C'est la joie, madame, c'est la joie!...

Marthe lève la tête et s'arrête.

MARTHE.

Hein?

DURAND.

Quoi?

MARTHE.

Je croyais avoir entendu... Venez ici; nous serons mieux pour finir l'explication... (Elle entr'ouvre la porte de gauche et place Durand derrière cette porte, de manière à n'avoir qu'à la pousser pour le faire disparaître.) Mettez-vous là!

DURAND.

Vous trouvez que nous serons mieux?

MARTHE.

Oui... Vous allez tout à l'heure vous trouver seul avec Gabrielle. Ce sera l'instant décisif... Vous serez tout d'abord tenté de tomber à ses pieds, d'avouer la supercherie et de vouloir triompher par votre seul amour... Au théâtre, cette scène serait fort jolie peut-être; ici, elle serait absurde... Si vous ne résistez pas à la tentation de la jouer... vous êtes perdu!...

DURAND.

Je résisterai, madame. (Il sort, puis rentre aussitôt.) Mais pourquoi m'avez-vous placé derrière cette porte?

MARTHE.

Vous verrez tout à l'heure... Vous êtes adoré par la Brambilla... adoré par moi, adoré par bien d'autres... voilà ce dont il ne faut pas sortir. Vous nous sacrifierez... cela va sans dire. De quelle façon? je n'en sais rien! ce sera votre affaire... Tout ce que je vous demande, c'est que le sacrifice soit accompli avant l'heure du dîner, et nous dînons à sept heures.

DURAND.

Précises?

MARTHE.

Précises! Vous dînez avec nous... vous l'ai-je dit?

DURAND.

Non, madame!

MARTHE.

Je vous le dis... Vous avez bien compris...

DURAND.

Oui, madame... (Il disparaît, puis rentre.) C'est-à-dire... je n'ai pas compris du tout pourquoi vous m'avez mis derrière cette porte!...

MARTHE.

Vous allez comprendre... Prenez garde à vous!

DURAND.

Hein?

MARTHE.

Prenez garde!...

La porte de droite s'ouvre doucement, Marthe ferme violemment la porte de gauche de manière à être bien vue par Gabrielle qui entre au même instant.

## SCÈNE XII

MARTHE, GABRIELLE.

MARTHE, résolument.

Il est parti!...

GABRIELLE, stupéfaite.

Oh!

MARTHE.

Il est parti, je l'ai renvoyé!...

GABRIELLE, sèchement.

C'est fort bien!...

MARTHE.

Qu'avez-vous, Gabrielle?...

GABRIELLE.

Moi, rien!... (Moment de silence. — Gabrielle, à chaque instant, regarde la porte de gauche.) Eh bien! M. Durand est-il allé au Lion d'Argent?

MARTHE.

Oui.

GABRIELLE.

Et il a trouvé?...

MARTHE.

Elle l'attendait dans une chambre... une chambre d'auberge, vous savez... c'est toujours la même chose... une table, quatre chaises, une pendule d'albâtre...

GABRIELLE.

Eh! ce n'est pas cela que je vous demande... Que lui a-t-il dit?

MARTHE.

Mais ce qu'on dit en pareille circonstance!...

GABRIELLE.

En pareille circonstance!... Ne dirait-on pas que cela lui arrive tous les jours?...

MARTHE.

Pourquoi regardez-vous cette porte, Gabrielle?

GABRIELLE.

Moi?... vous vous trompez. Ainsi M. Durand est parti... il est retourné à Paris...

MARTHE.

Sans doute!

GABRIELLE.

Avec cette femme, peut-être...

MARTHE.

Oh! pour cela, non, je vous jure! ..

GABRIELLE, ironiquement.

Ne jurez pas, je vous crois... il ne vous a rien dit pour moi... en partant?...

MARTHE.

Pour vous... non, rien!

GABRIELLE.

Cela est étonnant! bien étonnant!...

MARTHE.

Gabrielle, pourquoi regardez-vous cette porte?

GABRIELLE, avec compassion.

Oh! Marthe! Marthe!...

MARTHE, avec éclat.

Eh bien! oui, c'est vrai! il n'est pas parti... il est là!...

GABRIELLE.

Vous deviez le renvoyer!...

MARTHE.

Je n'en ai pas eu la force!...

GABRIELLE.

Mais cependant... il ne peut pas!...

MARTHE.

C'est vrai!... c'est vrai!... il ne peut pas rester... Ce que je n'ai pu faire... il faut que vous le fassiez, vous... vous lui ordonnerez de partir...

GABRIELLE.

Moi!

MARTHE.

Vous refusez...

GABRIELLE, vivement.

Non! non! je veux bien essayer...

MARTHE.

C'est un grand sacrifice que je vous demande là, ma pauvre Gabrielle, car enfin, puisque vous l'aimez...

GABRIELLE.

Mais quand je vous dis!...

MARTHE.

Bien, bien!... c'est comme vous voudrez... Mais si vous l'aimez... vous voyez, je ne fais qu'une supposition... si vous l'aimez, que cet amour ne vous empêche pas de lui ordonner d'aller loin, très loin!... Dussiez-vous ne plus le revoir vous-même, faites que je ne le revoie plus.

GABRIELLE.

Je vais lui parler...

MARTHE.

Dites-lui de venir... il est là!...

GABRIELLE.

Mais...

MARTHE.

Qu'attendez-vous?

GABRIELLE.

Je ne puis pas lui parler... devant vous!

MARTHE.

Ah! il faut que je?...

GABRIELLE.

Sans doute!...

MARTHE.

Cela est nécessaire?

GABRIELLE.

Tout à fait nécessaire!...

MARTHE, avec douleur.

Ah!

GABRIELLE.

Allez, Marthe... voyons, allez!...

Elle pousse Marthe par la droite; celle-ci recule lentement, tout en regardant la porte de gauche.

MARTHE, à part, au moment de sortir.

Elle sautera!

## SCÈNE XIII

GABRIELLE, puis DURAND.

Gabrielle traverse vivement la scène et va ouvrir la porte.

GABRIELLE.

Venez, monsieur, venez!

DURAND.

Vous, madame!...

GABRIELLE.

Ce n'est pas moi que vous vous attendiez à voir...

DURAND, d'un ton dégagé.

Non, madame, ce n'est pas vous!

GABRIELLE.

Et vous êtes fâché, sans doute...

DURAND, avec émotion.

Fâché, moi?... (Légalement.) Pourquoi dites-vous une chose que vous savez ne pas être?

GABRIELLE, après un moment de surprise causé par ce brusque changement dans le ton et dans les manières de Durand.

Je tiendrais aujourd'hui à ne pas douter de ce pouvoir... que vous prétendez que j'exerce sur vous...

DURAND.

N'en doutez pas, madame... ce pouvoir est absolu.

GABRIELLE.

Si je vous donnais un ordre... si je vous adressais une prière...

DURAND.

Ordre ou prière, j'obéirais.

GABRIELLE.

Je suis tranquille, alors... les choses vont aller le mieux du monde...

DURAND.

Je l'espère, madame.

GABRIELLE.

Vous n'ignorez pas que madame Nervil vous... Son embarras, son trouble l'ont trahie, sans doute...

DURAND, sans aucun embarras.

Vous me faites là une question à laquelle il est difficile de répondre sans avoir l'air quelque peu niais... Enfin, je n'ignore rien!

GABRIELLE, avec un nouveau mouvement de surprise.

Il est nécessaire pour le repos, pour le bonheur de mon amie, qu'elle cesse de vous voir...

DURAND.

Ah! je comprends... cet ordre, cette prière...

GABRIELLE.

Il faut vous éloigner, monsieur!

DURAND.

C'est une affaire entendue, madame.

GABRIELLE.

Vous consentez?

DURAND.

Parfaitement.

GABRIELLE.

Ah! peut-être n'avez-vous pas bien compris le sens du mot « éloigner »... Il ne s'agit pas seulement de partir d'ici...

DURAND.

Où faut-il donc aller?

GABRIELLE.

Il faut aller... loin!

DURAND.

Loin?

GABRIELLE.

Très loin!

DURAND.

Aussi loin qu'il vous plaira.

GABRIELLE.

Vous consentez encore?

DURAND.

Toujours, madame, toujours!... J'irai où vous voudrez, vous n'avez qu'à me montrer le chemin...

GABRIELLE.

Comment?...



DURAND.

Sans doute!... Je dis que vous n'avez qu'à partir, je vous suivrai...

GABRIELLE.

Mais ce n'est pas comme cela que je l'entends!...

DURAND.

Moi, je ne saurais l'entendre autrement : vous êtes l'amie de madame Nervil, vous trouvez que ma présence est un danger pour elle... Si vous tenez à la soustraire à ce danger, le moyen est très simple... Emmenez-moi... aussi loin que vous le jugerez convenable ; partez, je pars à l'instant...

GABRIELLE.

Vous moquez-vous?... Je ne pars pas, moi!

DURAND.

Alors, je reste.

GABRIELLE.

Ah!

DURAND, très nettement.

Vous voyez! c'est très simple!

GABRIELLE, regardant Durand, à part.

Il y a quelque chose de décidé dans toute sa personne!...

DURAND.

Très simple! comme vous voyez!... très simple!

GABRIELLE.

Restez, monsieur, restez! Après tout, le danger n'est pas si grand!...

DURAND, avec suffisance.

Je vous demande pardon, madame... le danger est très grand... Vous savez aussi bien que moi que, si je reste, madame Nervil est perdue...

GABRIELLE.

Vous dites?...

DURAND.

Je dis qu'elle est perdue!... Eh! mon Dieu! ne faites pas attention à ce que peut avoir de légèrement ridicule un homme qui parle des passions qu'il a inspirées... nous examinons une situation : il faut bien la prendre telle qu'elle est. Je présume que l'amour est chez les autres ce qu'il est chez moi. (Avec émotion.) Eh bien! l'amour, chez moi, ne s'arrête devant rien... (Changeant de ton sur un regard de Gabrielle.) « Que m'importent les couronnes? » me disait tout à l'heure la Brambilla.

GABRIELLE.

La Brambilla!...

DURAND, avec exaltation.

Oui... à l'*osteria* du Lion d'Argent!... « Que m'importent les couronnes jetées sur la scène, et les applaudissements d'un public en délire?... » Et je l'ai comprise... (Avec tendresse.) parce que je sais bien, moi, que je donnerais, pour un regard de vous, toutes les couronnes et tous les applaudissements... (Nouveau regard de Gabrielle, nouveau changement de ton.) « Que m'importent mes devoirs? » dira madame Nervil.

GABRIELLE.

Monsieur!

DURAND.

Elle le dira... et je la comprendrai... parce que je sais bien qu'il n'y a pas de devoirs que je ne sacrifierais pour avoir le bonheur d'être aimé de vous... Elle verra son avenir brisé, son existence perdue, son mari, un brave marin, promenant sur les mers un incurable désespoir... Et elle viendra cependant... tout comme moi j'irais à vous, pour vous dire que je vous adore... lors même que l'on me montrerait mon avenir brisé... mon existence perdue... et mon mari, un brave marin... Qu'est-ce que je dis, moi, qu'est-ce que je dis?

GABRIELLE, à part.

Il ne parle pas comme tout le monde!...

DURAND.

Voilà ce qui arrivera, madame. Vous avez donc raison quand vous demandez que je m'éloigne!...

GABRIELLE.

Eh bien?...

DURAND.

Je vous ai dit à quelles conditions...

GABRIELLE.

Mais, monsieur... je ne puis pourtant pas...

DURAND.

Je n'ai rien à ajouter. (Entre Marthe.) Voici madame Nervil. Vous vous déciderez devant elle! Son sort est dans vos mains!...

## SCÈNE XIV

GABRIELLE, DURAND, MARTHE.

MARTHE, bas, à Gabrielle.

Eh bien! vous n'avez donc pas pu le renvoyer, vous non plus?

GABRIELLE, de même.

Si fait! Il consent à partir...

MARTHE.

Ah!

GABRIELLE.

Mais à une condition...

MARTHE.

Laquelle?...

GABRIELLE, bas, à Durand.

Vous le voulez, monsieur?...

DURAND, de même.

Oui.

GABRIELLE.

Vous êtes cruel... Je vais, alors, lui avouer que c'est pour moi... je vais lui dire...

DURAND, d'une voix émue.

Ne la tuez pas!

GABRIELLE, allant à Marthe, bas.

Marthe!...

MARTHE.

Gabrielle!...

GABRIELLE.

Vous avez cru que M. Jacques Durand était venu ici...

MARTHE.

Pour voir les moutons de mon mari...

GABRIELLE.

Vous vous êtes trompée... il est venu pour moi...

MARTHE.

Pour vous?...

GABRIELLE.

Pour moi... qu'il aime depuis longtemps... qu'il veut épouser...

MARTHE.

Ah!

Elle tombe sur une chaise.

GABRIELLE.

Marthe!

DURAND.

Madame!

MARTHE, à Gabrielle.

Il vous aime!... (Signe de Gabrielle.) Et vous?...

GABRIELLE.

Moi?

v.

MARTHE .

Vous l'aimez aussi?...

GABRIELLE .

Je consens à m'éloigner avec lui...

MARTHE .

Vous l'aimez?...

GABRIELLE, bas.

Je vous sauve...

MARTHE, de même.

Eh! ne me trompez donc pas et ne cherchez pas à vous tromper vous-même... Je vous dis que vous l'aimez... je ne vous en veux pas... on ne peut pas ne pas l'aimer!

GABRIELLE .

Le fait est qu'il a quelque chose...

MARTHE .

Le certain... je ne sais quoi... dont je vous ai parlé.

GABRIELLE .

Oui, c'est vrai!...

Entre Antoine.

ANTOINE .

Madame est servie.

GABRIELLE, bas, à Marthe.

Comment! nous allons dîner ensemble!... Est-ce que vous ne craignez pas?...

MARTHE, de même.

J'aurai du courage!... (Haut.) Donnez le bras à votre femme, monsieur... (Bas, à Durand, qui passe près d'elle pour aller à Gabrielle.) Eh bien, elle a sauté!

# TOTO CHEZ TATA

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
le 25 août 1873.

## PERSONNAGES

TOTO. . . . . M<sup>me</sup> CÉLINE CHAUMONT.  
LE GARDIEN DES ARRÊTS. . . . . M. BARON.

A Paris. — De nos jours.

---

# TOTO CHEZ TATA

---

Au collège. — Les arrêts. — Quatre murs absolument nus. — Au fond, vers la gauche, faisant face au public, la porte du cachot; un petit guichet est pratiqué dans cette porte. — A droite, en pan coupé, fenêtre mansardée. — Pour tout mobilier, une table et un petit banc; cette table et ce petit banc sont placés à droite.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE GARDIEN, puis TOTO.

Bruit de verrous; la porte s'ouvre :  
on aperçoit le Gardien se débattant avec un personnage qui refuse  
d'entrer.

LE GARDIEN.

Entrerez-vous, à la fin?...

TOTO.

Non, je n'entrerai pas!...

LE GARDIEN.

Vous n'entrerez pas?...

TOTO.

Non!

LE GARDIEN.

Nous allons voir ça!...

Bataille. Le Gardien finit par être le plus fort. Entre Toto, en uniforme de lycéen; il est ébouriffé, débraillé, furieux; son gilet est déboutonné, sa cravate défaite; sa montre, sortie de la poche du gilet, pend au bout de la chaîne, etc.



TOTO.

Ne me frappez pas!... il vous est défendu de me frapper...

LE GARDIEN.

Je ne vous ai pas frappé.

TOTO.

Si fait, vous m'avez frappé!... Je me plaindrai au procureur.

LE GARDIEN.

Je vous ai poussé, je vous ai traîné... mais je ne vous ai pas frappé...

TOTO.

Tu n'oserais pas me frapper... Essaie donc un peu, pour voir!... (Allant vers lui.) Hein? essaie donc un peu...

LE GARDIEN, allant à la table.

Voici des feuilles de papier, des plumes, de l'encre et un Virgile... Vous avez quinze cents vers à faire...

TOTO.

Je ne les ferai pas.

LE GARDIEN.

Vous ne les ferez pas?

TOTO.

Non, je ne les ferai pas... Tiens, ton papier! tiens, tes plumes! tiens, ton Virgile!...

Il fait tout sauter en l'air.

LE GARDIEN.

Je reviendrai dans dix minutes... et, si je ne vous trouve pas à la besogne, j'avertirai monsieur le censeur... petit mutin!

TOTO.

Grand capon!

LE GARDIEN.

Dans dix minutes... (A part, en s'en allant.) Je les adore, moi, ces galopins-là!...

Il sort.

## SCÈNE II

Au moment où le Gardien sort, Toto se précipite sur la porte. On entend un grand bruit de verrous. La porte est fermée : Toto redescend.

TOTO, seul.

Aux arrêts! ils m'ont fourré aux arrêts... parce qu'hier, dimanche, je suis allé chez une cocotte!... Eh bien, oui, j'y suis allé, j'en conviens, je m'en vante; mais pourquoi y suis-je allé?... on ne le sait pas; si on le savait, au lieu de me mettre aux arrêts, on m'aurait décerné un prix... un prix spécial... le prix mérité par l'élève qui a séché les larmes de sa correspondante... Voilà pourquoi j'y suis allé, chez cette cocotte, c'est pour sécher les larmes de... et pas du tout pour... Ah! Dieu! (En faisant la moue.) D'abord, moi, ces femmes-là, je ne les aime pas, je ne les aime pas du tout... Je ne sais pas si je changerai d'avis plus tard... mais, pour le moment... (Toto, tout en parlant, va et vient dans le cachot, refait le nœud de sa cravate, reboutonne son gilet.) Ah! quand on a, comme moi, été élevé sur les genoux des femmes du monde; quand, surtout, on a le bonheur d'avoir pour correspondante la marquise de Château-Lansac... (Avec orgueil.) C'est elle!... C'est à elle et à son mari que papa m'a confié quand il a été nommé préfet... Il a été nommé préfet, papa,... il n'y a pas longtemps... il y a quelques mois... Le jour où il a été obligé de partir pour sa préfecture, il a demandé au marquis et à la marquise de vouloir bien se charger de moi... Le marquis m'a donné une petite tape sur la joue, la marquise m'a attiré vers elle et m'a embrassé. Ah! qu'elle sentait bon!... (Changeant de ton.) Et il a été convenu que ce serait chez eux que je sortirais tous les dimanches!

Comme j'étais content! C'était moi qui avais la correspondante la plus gentille, la plus à la mode, la plus lancée... Il y avait des émeutes au parloir, les jours où elle venait, et, quand elle traversait la première cour pour aller parler au proviseur, toutes les parties de balle s'arrêtaient... Les grands remettaient vite leur tunique... ils accouraient, formaient la haie et la regardaient passer... Elle aussi, les regardait, et alors ils piquaient des soleils, oh! mais là, des soleils!... Ils devenaient rouges jusqu'aux oreilles... C'était elle qui racontait ça, et elle riait... Elle était si gaie, si bon garçon!...

Tout d'un coup, il y a six semaines environ, sa gaieté disparut. Un dimanche, au lieu de passer la journée à s'occuper de moi, comme elle en avait l'habitude, ce fut à peine si elle m'adressa quelques paroles. (Il tire son mouchoir de sa poche, et, machinalement, tout en parlant, il fait quatre nœuds aux quatre coins de son mouchoir.) Le marquis s'était montré, un instant, à déjeuner, et s'en était allé tout de suite après... Le dimanche suivant, ce fut encore plus grave : le marquis ne se montra pas du tout, et je m'aperçus que ma correspondante avait pleuré. Je lui demandai ce qu'elle avait. Elle ne répondit rien; je le lui demandai une seconde fois... Alors, elle m'a dit que c'étaient là des choses que les enfants ne pouvaient pas comprendre... et elle me donna une carte verte pour aller, à l'Arc de Triomphe, voir l'entrée du shah de Perse.

Sur ces derniers mots, Toto se coiffe de son mouchoir, noué aux quatre coins. Le petit guichet de la porte s'ouvre, et paraît la tête du Gardien.

## SCÈNE III

## LE GARDIEN, TOTO.

LE GARDIEN, avec un rugissement.

Eh ben?...

TOTO, enlevant prestement sa coiffure.

Eh ben, quoi?

LE GARDIEN, par le guichet.

Ces quinze cents vers?...

TOTO.

Comment voulez-vous que je les fasse?... je n'ai ni plumes ni papier...

LE GARDIEN.

Qu'est-ce que vous dites? (Il ouvre la porte et se précipite sur la scène comme un furieux.) Eh! qu'est-ce que vous osez dire?...

TOTO.

Je dis que je n'ai ni papier ni plumes... (Montrant la table.) Voyez plutôt...

LE GARDIEN, se calmant tout à coup.

Je les adore, ces galopins-là!... (Il ramasse le papier, les plumes, le Virgile, et remet le tout sur la table.) Là, maintenant, vous avez des plumes, vous avez du papier... (Toto s'assied.) Soyez gentil, ne faites plus le petit mutin, et prenez à partir de là :

*At regina, gravi jamdudum saucia cura...*

Quel homme que ce Virgile!... Dans une demi-heure, je reviendrai et je vous apporterai votre déjeuner. (Il prend les plumes de Toto et les taille.) Et, vous savez, pas de bêtises!... ne faites pas comme quelques-uns de vos camarades, qui attachent trois plumes ensemble, afin

d'aller plus vite... C'est très ingénieux; malheureusement, ils ne pensent pas à tout : ils écrivent trois fois le même vers, et, alors, ils se font coller... S'ils avaient la malice d'écrire trois vers différents, on ne les collerait pas... mais c'est une idée qui ne leur vient jamais. (Il se rapproche de la table pour donner les plumes à Toto; celui-ci attache par derrière, à l'un des boutons de la redingote du Gardien, une immense queue de papier découpé.) Elle est pourtant bien simple... ça m'étonne qu'elle ne leur vienne pas... Le Gardien sort, très lentement, en traînant derrière lui sa grande queue de papier.

## SCÈNE IV

TOTO, écrivant.

*At regina, gravi jamdudum saucia cura,  
Vulnus alit venis...*

Il se lève, va sur la pointe des pieds regarder par le guichet, revient précipitamment s'asseoir et recommence à écrire.

*Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.  
Multa viri virtus animo multusque recursat  
Gentis honos...*

Il se lève une seconde fois, va de nouveau regarder par le guichet et redescend sur le devant de la scène.

Quatre jours plus tard, c'était un jeudi, nous étions en promenade, on nous avait menés au Jardin d'acclimatation... à l'exposition des chiens. Il y en avait de superbes, des chiens de chasse, des terre-neuve, mais il y en avait aussi de bien drôles!... un, surtout, dans la petite rotonde réservée aux chiens de luxe... (Toto a gardé une plume d'oie à la main, et, tout en parlant, s'amuse à en arracher les barbes.) Figurez-vous, dans une niche capitonnée, un petit monstre vert pomme grelottant sur un coussin de satin rouge; autour du petit monstre,

des gâteaux, des bonbons, des fruits glacés et une jolie tasse de porcelaine bleue remplie d'eau; au-dessus, le nom du chien : « Petit Amour », et le nom de la propriétaire de Petit Amour : « Madame T. Bourguignon », et l'adresse : « 217, avenue des Champs-Elysées... » Nous nous étions tous arrêtés devant le chien vert pomme, et nous nous tordions! c'étaient des rires, des cris!... « Est-il bon teint? demandait-on, est-il bon teint? — Nous allons voir ça », dit Adhémar. Et alors, il tira de sa poche une... une... vous savez bien, comme dans *Monsieur de Pourceaugnac*... plus petite, par exemple... Adhémar ne sort jamais sans... Il prit de l'eau dans la tasse en porcelaine bleue... prrr!... et, après ça, bjjj! sur le chien... et puis prrr! pour reprendre de l'eau dans la tasse, et puis bjjj! sur le chien, qui se mit à hurler et se sauva dans le fond de ses appartements. Nous, nous continuions à nous tordre. Tout à coup, une femme se jette sur nous... Une femme pas jeune, pas belle, peinte et repeinte, avec une robe jaune, une ombrelle jaune, des cheveux jaunes et deux livres de raisin noir sur la tête... une femme dans le genre du chien. Elle se jette sur nous, nous écarte, et envoie deux calottes à Adhémar en s'écriant : « Qu'est-ce qui m'a fichu des crapauds comme ça!... » Puis, avec une clef qu'elle avait, elle ouvre la porte de la niche, s'empare de Petit Amour, et se met à le couvrir de baisers... Fallait voir ça! Le chien déteignait sur la femme, la femme déteignait sur le chien!... c'était horrible! Alors, nous nous mettons à faire bousin... « Hou, hou, pour la femme jaune! Hou, hou, pour le chien vert!... » Le chien vert montre les dents, la femme jaune brandit son ombrelle jaune... Le maître d'étude arrive... il essaye de présenter des excuses, et veut faire l'aimable. (En riant.) Tout ce qu'il y a gagné, ç'a été un bon coup d'om-

brelle! Alors, il n'a plus rien dit, il nous a fait mettre sur deux rangs, et il nous a emmenés.

D'un bond, Toto va tomber assis sur la table. Il s'y installe et coupe une plume en deux.

Si, le soir, à l'étude, il y a eu de la fermentation, je vous le demande!... On nous avait appelés crapauds... (Il tire un canif de sa poche et taille une petite sarbacane dans sa plume d'oie.). Et crapauds, chacun sait qu'il n'y a rien de plus dur à avaler... A l'unanimité, nous décidâmes que nous nous vengerions de « crapauds »; mais comment nous venger? Nous ne savions même pas qui était la femme qui nous avait insultés... C'était là, avant tout, ce qu'il fallait savoir... (Toto, tout en parlant, trempe un bout de papier dans son encrier, puis se lève et s'en va tracer sur le mur, à gauche, une petite cible ronde.) L'externe riche la connaissait peut-être : il fut convenu que, le lendemain, on ferait passer un billet à l'externe riche. (Il mâche une boulette de papier.) On l'appelle l'externe riche, parce qu'il est toujours très bien mis... Il a des gants à deux boutons, et le bruit court qu'il connaît toutes les jolies femmes de Paris... Le lendemain donc... (Toto va s'appuyer contre la table, envoie avec sa petite sarbacane une boulette de papier dans la cible : le coup porte. Toto met la petite sarbacane dans sa poche, se rassied en sautant sur la table, et reprend.) Le lendemain donc, à la classe du matin, Adhémar écrivit le billet et le remit à Rabourdin, en disant de faire passer. Tout alla bien d'abord : Rabourdin fit passer à Dufour, qui fit passer à Magimel, qui fit passer à Écorcheville, etc., etc. Le professeur, pendant ce temps-là, lisait à pleine voix une page de Quinte-Curce et ne s'apercevait de rien. De main en main, de gradin en gradin, le billet traversa la classe et finit par arriver à destination. L'externe riche prit son lorgnon, lut ce qu'on lui demandait, écrivit quelques mots... et fit passer à Villefroy, qui fit passer à Leroux, qui fit passer à Caperonnier, qui fit passer à Turlot. Tout à coup, le pro-

fesseur s'interrompt. (Imitant la voix cassée du professeur.)  
« Monsieur Turlot, dit-il, apportez-moi le papier que l'on vient de vous donner... (Imitant la petite voix de Turlot.)  
— Moi, m'sieu? répondit Turlot, on ne m'a rien donné, m'sieu. » (Il descend de la table.) Mais le professeur descendit de la chaire, empoigna Turlot, lui ouvrit la main de force et pinça le billet. A ce moment-là, nous eûmes une fière peur... Si le professeur avait lu tout bas, nous étions flambés. Heureusement, emporté par l'habitude, il lut à pleine voix, comme si ç'avait été du Quinte-Curce, d'abord la demande d'Adhémar : « Qu'est-ce que c'est qu'une madame T. Bourguignon qui a un petit chien vert pomme? » et puis la réponse de l'externe riche : « T. veut dire Tata; c'est une grande cocotte, tout ce qu'il y a de plus chic comme grande cocotte. » Là-dessus, le professeur mit toute la classe en retenue; mais ça nous était bien égal : nous savions ce que nous voulions savoir...

Le jour même, à la majorité de dix-sept voix contre douze, il fut décidé que nous nous vengerions par le mépris. « Mais comment », demanda Mical, un petit qui n'est pas bête, « mais comment lui ferons-nous savoir que nous la méprisons? — Nous le lui enverrons dire », lui répondit-on; « un de nous ira chez elle dimanche prochain, se fera annoncer et lui dira : « Madame, vous nous avez appelés crapauds; mais » les crapauds savent qui vous êtes, et ils vous méprisent, les crapauds! » — Celui que vous enverrez ne sera pas reçu », riposta Mical. « Est-ce que vous vous figurez qu'on entre comme ça chez ces femmes-là? Il faut de l'or, pour être reçu! il faut de l'or! » Et il nous raconta que lui, Mical, avait un cousin, un grand cousin, que ce grand cousin connaissait une cocotte, que cette cocotte recevait le grand cousin quand il avait de l'or, mais qu'elle le mettait impitoyablement



à la porte quand il n'avait pas le sou. « Eh bien! » dit Adhémar... (Il était enragé, Adhémar, à cause des deux calottes!) « Eh bien! s'il faut de l'or, nous en aurons!... » Et il proposa de faire une poule : on mettrait les billets à cinquante centimes, pour ne décourager personne; tous ceux qui voudraient coopérer à la vengeance générale en prendraient, on tirerait au sort, et celui qui gagnerait prendrait l'argent de la poule, s'en irait chez Tata Bourguignon, et porterait la parole au nom de toute l'étude.

Cette proposition fut adoptée; la poule produisit vingt-sept francs cinquante centimes, et ce fut moi que le sort désigna pour porter la parole... J'aurais tout autant aimé que le sort en eût désigné un autre; parole d'honneur, ça ne m'amusait pas du tout, oh! mais là, pas du tout!... Je pris les vingt-sept francs cinquante, je promis que j'irais... Je le promis parce que j'avais peur qu'on se moquât de moi... Au fond, j'étais bien décidé à ne pas y aller. Mais, le lendemain dimanche, il se passa quelque chose...

Bruit de verrous : Toto se précipite à la table et se met à écrire avec fureur. Entre le Gardien, avec un grand panier et une cruche.

## SCÈNE V

### TOTO, LE GARDIEN.

Le gardien s'arrête, un instant, sur le seuil de la porte, et regarde Toto qui écrit avec fureur; puis il descend en scène et va poser par terre, à gauche, sa cruche et son panier.

TOTO, écrivant.

*Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent?*

*Quis novus hic nostris...*

Toto a pris dans sa poche sa petite sarbacane et envoie une boulette de papier au Gardien : celui-ci reçoit la boulette et, avec beaucoup de calme, sans aucunement soupçonner Toto, il se met à se gratter le coin de l'œil.

TOTO, écrivant.

*successit sedibus hospes ?*

*Quem sese ore ferens ...*

Nouvelle boulette lancée au Gardien : celui-ci fait mine de chasser une mouche. Il s'approche de la table. Toto, silencieusement, continue à écrire avec rage. Le Gardien a tiré du panier et dépose sur la table un immense morceau de pain. Il prend un verre d'eau, le remplit à moitié, s'en va, revient, et, trouvant qu'il n'a pas mis assez d'eau dans le verre, en ajoute un peu. Tout cela, en regardant avec beaucoup de bienveillance Toto qui ne cesse d'écrire. Le Gardien a repris son panier, sa cruche et se dispose à sortir.

TOTO, déclamant.

*O tandem, tandem, postremo, denique, tandem!...*

LE GARDIEN, qui a écouté avec admiration.

Quel homme que ce Virgile!... Mais il a eu de la chance, tout de même, de ne pas tomber sur un ministre qui ait supprimé les vers latins!... A quoi tient la réputation!...

Il sort.

## SCÈNE VI

TOTO, seul.

J'arrivai chez ma correspondante, le lendemain dimanche, et je la trouvai plus triste que jamais. Le chagrin l'avait pâlie, avait creusé ses joues, avait cerné ses yeux... Je me jetai dans ses bras, je la suppliai encore une fois de me dire ce qu'elle avait, je l'assurai qu'elle avait tort de ne voir en moi qu'un enfant, que j'étais un homme et que, si je connaissais la cause de son chagrin, je trouverais bien moyen de le faire cesser... Mais, elle refusa encore de me répondre. Elle m'embrassa deux ou trois fois, et fondit en larmes... Puis elle essuya ses yeux, essaya de sourire et me dit

de faire seller le poney et d'aller faire un tour au Bois avec Jean.

Une heure après, j'étais au Bois... Le poney dansait entre mes jambes, et j'étais content, moi, fallait voir!... Je trottais, je galopais... (Toto s'est mis à cheval sur le petit banc, et, à ce moment, il descend un peu en scène en faisant trotter et galoper le petit banc.) Et Jean, à côté de moi, me disait : « Doucement, monsieur Victor, doucement! ne forcez pas le train... rendez, reprenez... la main plus haute et plus légère... » Tout à coup, à travers les arbres, dans une petite allée, j'aperçois une grande calèche à huit ressorts; dans cette calèche, une femme que je reconnais tout de suite : Tata Bourguignon... et, accoudé sur la portière de la calèche, causant de tout près avec cette femme, mon correspondant! C'était bien lui!... Je fais un « ah! » je veux m'élancer, mais Jean prend la bride de mon cheval et m'emmène. « C'est mon correspondant! » lui disais-je, « je suis bien sûr que c'est mon correspondant! — En effet », me répondit Jean, « c'est monsieur le marquis... Mais, si vous ne voulez pas faire de la peine à madame la marquise, vous ne parlerez pas de cette rencontre. »

Il se lève.

Alors, je compris tout. C'est étonnant comme il y a des moments où l'on comprend vite!... Le chagrin de ma correspondante, les absences de mon correspondant, tout me fut expliqué en un instant... Et c'était cette femme, cette méchante femme!... Comment! non contente de nous avoir appelés crapauds, elle faisait pleurer ma correspondante... Ah bien! elle allait voir!... J'étais sorti, le matin, avec l'intention bien arrêtée de ne pas aller chez elle, mais ce que je venais de voir m'avait fait changer d'avis... Ventre à terre, je retourne à la maison... Jean galopait derrière moi et me criait : « Pas si vite, monsieur Victor, pas si vite!

vous allez claquer le poney!... » Mais je ne l'écoute pas, je vole, j'arrive, je saute à bas de mon cheval, je monte comme un fou dans ma chambre, je prends les vingt-sept francs cinquante... ils étaient dans un petit sac, un petit sac dans lequel autrefois on avait mis des billes... Je redescends... me voilà dans la rue. Il me semble que derrière moi l'on m'appelle... je ne réponds pas, je cours, bousculant les passants, filant à travers les voitures, manquant vingt fois d'être écrasé, je cours, et, rouge, essoufflé, tenant à la main le petit sac, j'arrive enfin au numéro 217 de l'avenue des Champs-Élysées, devant la porte de madame Tata Bourguignon!

Toute l'étude m'attendait sur le trottoir. Il y avait là trente ou quarante collégiens, en uniforme, qui se promenaient... Ils étaient venus pour avoir des nouvelles!... Dès que je parus, ils se précipitèrent sur moi : « Dépêche-toi », me dirent-ils, « dépêche-toi, elle vient de rentrer. » Ils me poussèrent vers la porte, sonnèrent à tour de bras, la porte s'ouvrit, j'entrai seul, et la porte se referma. Je regardai autour de moi : j'étais dans un hôtel; elle a un hôtel, la malheureuse!... Le concierge, un homme superbe, me demande ce que je désire. « Madame Tata Bourguignon, s'il vous plaît? Allez lui dire que je veux lui parler et que j'ai de l'argent. » Et je montrai mon petit sac. Le concierge sembla surpris. Deux coups de timbre : bing! bing! Au bruit du timbre, une gentille petite femme de chambre paraît sur le seuil du vestibule. Le concierge me fait signe d'aller à elle, et j'y vais. « Allez dire à votre maîtresse que je veux lui parler et que j'ai de l'argent... » Et je montrai, toujours... La femme de chambre me regarde, part d'un grand éclat de rire : « Veuillez attendre un instant, monsieur, je vais prévenir madame. » Et, riant toujours, elle me pousse dans un petit salon... (Il se promène.) et j'attends. Il était

magnifique, ce petit salon, tendu en satin bleu avec un divan tout autour, des fauteuils énormes, des jardinières remplies de plantes rares ; sur la cheminée, une coupe, et, dans cette coupe, deux ou trois cents cartes de visite. Pour passer le temps, je m'amusai à les lire... Il y avait là des noms que je connaissais pour les avoir appris par cœur dans mon histoire de France... Il y en avait d'autres aussi, des noms d'étrangers... et, sur les cartes, un tas de choses écrites au crayon : « Ce soir, au Café Anglais... Ce soir, chez Bignon... Ce soir, chez Brébant... Ce soir, à la Cascade... » Elles ne font que manger, ces femmes-là ! (Il remonte et va vers la fenêtre.) J'écartai les rideaux et je regardai par la fenêtre : je vis la calèche que l'on était en train de nettoyer, les chevaux que l'on faisait rentrer à l'écurie, et je me mis à calculer, à part moi, combien tout cela, hôtel, chevaux, calèche, pouvait représenter de vingt-sept francs cinquante. Au milieu de ce calcul, la petite femme de chambre ouvrit la porte, me fit une grande révérence et me dit : « Madame attend monsieur. »

Elle m'attendait dans son boudoir. J'y entrai, tenant toujours mon petit sac et le serrant de toutes mes forces. Cette fois, je suis obligé d'en convenir, Tata Bourguignon me parut très belle... Les rideaux étaient à moitié fermés. Elle était étendue sur une chaise longue et faisait... comme cela, danser sa pantoufle au bout de son pied. Des fleurs brodées, rouges, bleues, vertes, avaient l'air de grimper le long de son bas de soie. Elle me regardait en riant... Alors, moi, je commençai à avoir très peur... Et je perdis complètement la tête quand elle me demanda ce que j'avais à lui dire ; le petit sac s'échappa de mes mains, tomba, les vingt-sept francs cinquante s'éparpillèrent sur le tapis, et je cherchai, moi, la porte pour me sauver... Mais, dans ce mouvement, j'aperçus une canne qui était là,

sur un pouf, à côté d'une paire de gants, et cette canne, je la reconnus tout de suite : c'était celle de mon correspondant ! Alors, le courage me revint avec la colère, je me retournai vers elle, et, pleurant, trépignant, exaspéré : « Ce que j'ai à vous dire?... » lui criai-je, « j'ai à vous dire que vous avez chipé mon correspondant à ma correspondante... et je veux que vous le lui rendiez!... J'aurais bien aussi à vous parler de « crapauds », mais ça nous embrouillerait. Laissons de côté « crapauds »... ne parlons que de ma correspondante... » Et je lui dis que ma correspondante était jolie, tandis qu'elle était vilaine, elle, très vilaine, très vilaine, très vilaine. « Et vous le lui rendrez, son mari, et vous allez le lui rendre tout de suite... Car il est ici : ne me dites pas qu'il n'y est pas, voici sa canne ! » Et je la pris, cette canne, et, comme Tata Bourguignon continuait à rire et à faire danser sa pantoufle, je me mis à rager pour tout de bon, et je marchai vers elle, avec la canne. Mais, en ce moment, je sentis que l'on m'arrachait cette canne des mains, je levai les yeux et je vis mon correspondant qui était entré, je ne sais par où : « Viens », me dit-il, « allons-nous-en!... » Et il m'emmena, je devrais dire qu'il m'emporta... Et, pendant que, mon correspondant et moi, nous descendions l'escalier, j'entendais Tata Bourguignon qui, en haut, sur la porte de son boudoir, riait plus fort que jamais et me menaçait en disant : « Toi, mon petit homme, je te repincerai dans quatre ou cinq ans!... »

Mon correspondant me ramena chez lui. Il me conduisit dans la chambre de ma correspondante, et, me poussant dans ses bras : « Embrassez-le », lui dit-il, « c'est un brave enfant ! » Il raconta en peu de mots ce qui s'était passé, puis il se mit à genoux devant elle, lui demanda pardon... Et, le soir, à dîner, ma correspondante était redevenue gaie... Elle riait comme

autrefois, et c'était moi le héros de la fête... Comme j'étais content de la voir contente! (Changement de ton.) Ce qui m'a fait pincer, c'est l'épisode des quarante collégiens en uniforme, se promenant devant la porte. Les sergents de ville s'étonnèrent de voir tant de collégiens réunis sur un même point, on s'informa, on sut ce qui s'était passé; on fit un rapport au proviseur... et, ce matin, à sept heures, le gardien des arrêts ouvrait la porte de l'étude et, de sa gracieuse voix, criait (Imitant le Gardien.) : « L'élève Montflambert! » C'est moi, l'élève Montflambert, c'est moi, Toto. (Prenant son pain sec et mangeant.) Et voilà pourquoi j'y suis, aux arrêts, pourquoi j'ai quinze cents vers à faire. Eh bien, avais-je tort ou raison tout à l'heure, quand je prétendais qu'au lieu de me mettre aux arrêts, on aurait dû me décerner une couronne?

Il tombe assis sur son petit banc. Bruit de verrous.

## SCÈNE VII

### LE GARDIEN, TOTO.

Le Gardien entre d'un air mystérieux, portant un gros paquet de gâteaux.

LE GARDIEN.

Chut!

TOTO, qui mange son pain.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE GARDIEN.

Chut donc!... ne mangez pas ça... je vous apporte quelque chose de meilleur!

TOTO.

Comment?

LE GARDIEN.

Tout à l'heure, un garçon est venu me dire qu'une

dame m'attendait en bas... dans sa voiture... J'ai cru d'abord que c'était mon rêve qui se réalisait.

TOTO.

Votre rêve!... qu'est-ce que c'est que votre rêve?

LE GARDIEN.

C'est d'être enlevé par la mère d'un élève riche... mais j'ai vu tout de suite qu'il ne s'agissait pas... La dame qui m'attendait, c'était madame de Château-Lansac.

TOTO.

Ma correspondante?

Toto se lève.

LE GARDIEN.

Elle m'a donné une lettre pour vous.

Toto prend la lettre et passe à droite, le Gardien remonte vers la table.

TOTO, baisant la lettre à plusieurs reprises.

Ah!... (Lisant.) « Mon pauvre Toto, tu souffres à cause de moi, mais prends patience... tu en seras récompensé plus tard... » Ah!... (Se remettant à lire.) « Pour le moment, j'ai fait tout ce que je pouvais faire, j'ai acheté ton gardien... » (Au Gardien, qui a défait le paquet.) Ma correspondante vous a acheté?...

LE GARDIEN, agitant avec satisfaction un billet de cent francs.

Oui.

TOTO, continuant à lire.

« Il se charge de te remettre un gros paquet de bons petits gâteaux... »

LE GARDIEN.

Voilà les petits gâteaux.

TOTO, lisant.

« Et une jolie bouteille de vin de Malaga, parce que je sais que tu l'aimes bien... N'en bois pas trop... Je t'embrasse. » Ah!...



LE GARDIEN tire de sa poche une bouteille de malaga  
et un petit verre.

Voilà le malaga.

TOTO, lisant.

« *Post-Scriptum.* — Quant à tes quinze cents vers, ne  
t'en inquiète pas : ton gardien dit qu'il y a un moyen... »  
(Au Gardien.) Vous avez un moyen ?

LE GARDIEN.

Et un fameux !

TOTO.

Et c'est?...

LE GARDIEN.

De les faire moi-même, vos quinze cents vers... (S'as-  
seyant à la place de Toto.) Mettez-vous là, mangez vos  
gâteaux, buvez votre malaga, et ayez la bonté de me  
dicter... Attendez un peu... Une, deux, trois ! (Il attache  
trois plumes ensemble.) Là, maintenant...

Toto s'assied sur le coin de la table.

TOTO, offrant un plein verre de malaga au Gardien.

Tu y es ?

LE GARDIEN.

J'y suis. (Tous les deux trinquent ensemble, Toto buvant dans le  
petit verre, et le Gardien dans le grand.)

TOTO, tout en mangeant des gâteaux, dicte au Gardien, qui écrit avec  
ses trois plumes.

*Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent ?*

LE GARDIEN, qui n'a pas entendu.

Hé ?

Toto fourre un gâteau dans la bouche du Gardien, et, pendant que le  
rideau tombe, tous les deux, Toto et le Gardien, se bourrent de gâteaux  
et boivent du malaga.

---

# LA PÉRICHOLE

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
le 6 octobre 1868.

Repris sur le même théâtre, le 25 avril 1874.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

## PERSONNAGES

|                         | 1868                        | 1874                        |
|-------------------------|-----------------------------|-----------------------------|
| PIQUILLO.....           | MM. DUPUIS.                 | MM. DUPUIS.                 |
| DON ANDRÈS DE RIBEIRA.  | GRENIER.                    | GRENIER.                    |
| LE COMTE DE PANATELLAS. | CHRISTIAN.                  | BARON.                      |
| DON PEDRO.....          | LECOMTE.                    | LÉONCE.                     |
| TARAPOTE.....           | BLONDELET.                  | BLONDELET.                  |
| UN VIEUX PRISONNIER..   | —                           | DANIEL BAC.                 |
| PREMIER NOTAIRE.....    | BORDIER.                    | BORDIER.                    |
| DEUXIÈME NOTAIRE.....   | HORTON.                     | MONTI.                      |
| UN GEOLIER.....         | —                           | COSTE.                      |
| LA PÉRICHOLE.....       | M <sup>mes</sup> SCHNEIDER. | M <sup>mes</sup> SCHNEIDER. |
| GUADALENA.....          | LEGRAND.                    | GRANDVILLE.                 |
| BERGINELLA.....         | CARLIN.                     | LINA BELL.                  |
| MASTRILLA.....          | C. RENAULT.                 | SCHWESKA.                   |
| MANUELITA.....          | JULIA H.                    | MARTIN.                     |
| FRASQUINELLA.....       | A. LATOUR.                  | JULIA.                      |
| BRAMBILLA.....          | GRAVIER.                    | LAVIGNE.                    |
| NINETTA.....            | BÉNARD.                     | VALPRÉ.                     |

PÉRUVIENS, PÉRUVIENNES, INDIENS, COURTISANS, DAMES DE LA COUR,  
PAGES, DOMESTIQUES, GARDES, SALTIMBANQUES.

La scène se passe au Pérou, à Lima, en 17...

# LA PÉRICHOLE

---

## ACTE PREMIER

Une place où aboutissent plusieurs rues. — A gauche, au premier plan, le cabaret des *Trois Cousines*. — Ce cabaret a un balcon soutenu par deux piliers, et qui forme une espèce de marquise. — Devant le cabaret, des tables couvertes de pots et de gobelets, des tabourets. — A droite, en face du cabaret, la petite maison du vice-roi. — Au fond, un peu à gauche, la maison du notaire. — Un banc sur le devant, à droite.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

GUADALENA, BERGINELLA, MASTRILLA,  
PÉRUVIENS et PÉRUVIENNES, QUELQUES INDIENS.

Au lever du rideau, grande foule et grand mouvement. — Des Péruviens et Péruviennes boivent attablés ou debout; d'autres jouent. — Pendant le chœur, les trois cousines vont et viennent et versent à boire.

### CHŒUR.

Du vice-roi c'est aujourd'hui la fête,  
Célébrons-la;  
D'autant que nous sommes, à tant par tête,  
Payés pour ça.

On nous a dit : « Soyez gais,  
Criez!... Si vous criez bien,  
Tout le jour vous boirez frais,  
Sans qu'il vous en coûte rien! »

Du vice-roi c'est aujourd'hui la fête, etc.

Les trois cousines descendent sur le devant de la scène.

## LA PÉRICHOLE.

COUPLETS.

GUADALENA.

I

Promptes à servir la pratique,  
 Nous sommes trois cousines, qui  
 Avons ouvert cette boutique,  
 Pour y vendre du riquiqui...  
 Qui veut du vin? Buvez! buvez!

CHŒUR.

A nous! à nous! Versez! versez!

GUADALENA.

Il n'est pas dans tout le Pérou,  
 Ni dans les nations voisines,  
 Il n'est pas de cabaret où  
 L'on fasse plus gaïment glouglou  
 Qu'au cabaret des *Trois Cousines*.

CHŒUR.

Ah! qu'on y fait gaïment glouglou,  
 Au cabaret des *Trois Cousines*!

MASTRILLA, passant au milieu.

Adressez-vous à la deuxième,  
 Si la première n'est pas là;  
 En manque-t-il deux? — la troisième,  
 La troisième vous servira.  
 Qui veut du vin? Buvez! buvez!

CHŒUR.

A nous! à nous! Versez, versez!

BERGINELLA, venant au milieu.

III

Quand elles sont jeunes, aimables,  
 On ne sait pas, en vérité,  
 De quoi trois femmes sont capables,  
 Avec un peu d'activité!  
 Qui veut du vin? Buvez! buvez!

CHŒUR.

A nous! à nous! Versez! versez!  
 Ah! qu'on y fait gaiment glouglou,  
 Au cabaret des *Trois Cousines!*

Entre par la droite Don Pedro de Hinoyosa, gouverneur de Lima; il est  
 en costume de marchand de légumes.

SCENE II

LES MÊMES, DON PEDRO.

DON PEDRO, tenant un panier de légumes.

Un mot, les trois cousines!...

TOUTES LES TROIS.

Comment?...

DON PEDRO.

Ingrates, vous ne me reconnaissez pas?

GUADALENA.

Le seigneur Don Pedro de Hinoyosa

BERGINELLA.

Le gouverneur de Lima!

MASTRILLA.

Sous ce costume?...

Berginella prend le panier et le pose sur une table.

DON PEDRO, passant près de Berginella.

Lui-même... Mais, dites-moi, s'amuse-t-on ici? fait-on du bruit comme il faut?

GUADALENA.

Mais pas mal, pas mal...

DON PEDRO.

C'est aujourd'hui la fête du vice-roi : il faut que la ville de Lima soit gaie. Si la ville de Lima n'est pas

gaie, on pensera que la ville de Lima est mal gouvernée, et moi, qui la gouverne, la ville de Lima, je perdrai ma place.

MASTRILLA.

La ville de Lima est gaie.

DON PEDRO.

L'est-elle vraiment ?

BERGINELLA, montrant la foule.

Elle l'est... on rit.

MASTRILLA, de même.

On boit.

GUADALENA, de même.

On chante.

DON PEDRO.

J'ai fait donner à tous les jongleurs, escamoteurs et chanteurs ambulants la permission de jongler, escamoter et chanter dans tous les carrefours... En vient-il ici?...

BERGINELLA.

Toutes les cinq minutes, il en vient.

DON PEDRO.

C'est bien, alors, c'est très bien... Mais ne nous figeons pas... renouvelons, les trois cousines, renouvelons!... du vin dans tous les verres!... et chantons, afin de donner aux autres l'idée de chanter!

CHŒUR.

Ah! qu'on y fait gaiment glouglou,  
Au cabaret des *Trois Cousines!*

Pendant la reprise du chœur, les trois cousines versent du vin à tout le monde. Puis elles rentrent dans leur cabaret. — A ce moment, entre par la droite le comte de Panatellas, déguisé en marchand de pains au beurre.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins les trois cousines, LE COMTE  
DE PANATELLAS.

PANATELLAS, portant une manne.

Pains au beurre!... qui en veut?... qui veut des  
petits pains au beurre?...

DON PEDRO.

Moi, Excellence...

PANATELLAS.

Vous m'avez reconnu?

DON PEDRO, le débarrassant de sa manne.

Ne pas reconnaître le seigneur comte de Panatellas,  
premier gentilhomme de la chambre!... Je serais un  
pauvre gouverneur, si je ne savais pas mieux ce qui  
se passe.

PANATELLAS, passant à gauche.

Vous voilà bien fier, monsieur le gouverneur!... Je  
parie cependant que vous ne savez pas ce qui s'est  
passé, il y a une demi-heure, dans le palais du vice-  
roi.

DON PEDRO.

Pardonnez-moi, Excellence : il y a une demi-heure,  
un homme est sorti furtivement du palais par la petite  
porte des cuisines...

PANATELLAS.

Après?...

DON PEDRO.

Cet homme, vêtu d'un costume de docteur...

PANATELLAS.

Bien!



DON PEDRO.

N'est autre que Don Andrès de Ribeira, vice-roi du Pérou et notre gracieux maître.

PANATELLAS.

Très bien !

DON PEDRO.

Vous êtes content, Excellence ?

PANATELLAS.

Si content que je vous permets une demi-familiarité... Appelez-moi tout simplement monseigneur, et causons comme une paire d'amis... Dans quel dessein pensez-vous que Son Altesse se soit avisée de courir aujourd'hui les rues de Lima ?...

DON PEDRO, riant.

Eh ! eh ! eh !...

PANATELLAS.

Mais encore ?...

DON PEDRO.

Il est toujours gaillard, ce cher vice-roi !... (Montrant la maison de droite.) La petite maison, qui est là, lui appartient. Avant de sortir, il a eu grand soin d'en mettre la clef dans sa poche, et je pense que, ce soir, après le feu d'artifice, il ne serait pas fâché d'y conduire quelque sémillante manola...

PANATELLAS.

Bon !... mais croyez-vous que ce soit pour cela seulement ?...

DON PEDRO.

Je crois aussi que le vice-roi, se flattant de ne pas être reconnu, profitera de l'occasion pour adresser aux gens quelques petites questions... comme ça, sans avoir l'air... afin de savoir un peu, par lui-même, ce que l'on pense de son administration.

PANATELLAS.

Et cela ne vous inquiète pas?

DON PEDRO.

J'ai pris mes précautions.

Bruit de castagnettes dans le lointain, à droite.

PANATELLAS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DON PEDRO.

On m'annonce que le vice-roi est à cent pas d'ici.

PANATELLAS.

C'est renversant!

DON PEDRO.

Monseigneur est content?

PANATELLAS.

Tellement content que je te permets une familiarité complète... Appelle-moi Miguel, et tape-moi... (Don Pedro fait le geste de lui taper sur le ventre.) Hein?... dans la main...

DON PEDRO, montrant le ventre de Panatellas.

Et là... jamais?...

PANATELLAS.

Sois fidèle... et nous verrons. (Nouveau bruit de castagnettes, plus rapproché.) Et ça... qu'est-ce que?...

DON PEDRO.

C'est le vice-roi... Asseyez-vous là, et rabattez votre chapeau sur vos yeux.

Panatellas va s'asseoir à une table à gauche, devant le cabaret; Don Pedro va s'asseoir à droite sur un banc. Entre alors par le fond, à droite, Don André de Ribeira, en costume de docteur. Il traverse les groupes qui, tout en riant sous cape, affectent de ne pas faire attention à lui. Les trois cousines sont sorties de leur cabaret et observent malicieusement Don André.

## SCÈNE IV

MASTRILLA, GUADALENA, BERGINELLA,  
DON ANDRÈS DE RIBEIRA, PÉRUVIENS; puis  
PANATELLAS.

CHŒUR, à demi-voix.

C'est lui, c'est notre vice-roi!  
Ne bougeons pas, tenons-nous coi...  
Nous le reconnaissons très bien;  
Mais il faut qu'il n'en sache rien,  
Rien, rien, rien, absolument rien!

DON ANDRÈS, arrivé sur le devant de la scène.

I

Sans en souffler mot à personne,  
Par une porte du jardin,  
Laissant là-bas sceptre et couronne,  
Je me suis sauvé ce matin;  
Maintenant je vais par la ville,  
Le nez caché dans mon manteau,  
Je vais, je viens, je me faufile  
Incognito.

CHŒUR, piano.

Ah! ah! le bel incognito!

DON ANDRÈS.

Ah! qu'un monarque s'ennuirait,  
Si, pour se distraire, il n'avait  
L'incognito!

CHŒUR, piano.

Respectons son incognito!

DON ANDRÈS.

II

Je puis me le dire à moi-même,  
Aussitôt que je suis lâché,  
Ce que j'aime, là, ce que j'aime...  
Mon Dieu!... ce n'est pas un péché...

C'est de prendre la taille aux dames,  
Et, fringant comme un diabloteau,  
D'aller chez les petites femmes  
Incognito.

CHŒUR, piano.

Ah! ah! le bel incognito!

DON ANDRÈS.

Ah! qu'un monarque s'ennuirait,  
Si, pour se distraire, il n'avait  
L'incognito!

CHŒUR, piano.

Respectons son incognito!

Mastrilla rentre dans le cabaret.

DON ANDRÈS.

Un verre de chicha par là-dessus... (A Guadaleña). Hé!  
la belle enfant, allez me chercher un verre de chicha...

GUADALEÑA, en riant.

Oui, monsieur le docteur...

Elle rentre dans le cabaret.

DON ANDRÈS.

Elle est gaie... (A Berginella, qui veut s'en aller avec sa cousine.)  
Restez un peu, vous... vous n'avez pas besoin de vous  
mettre deux pour aller me chercher... restez un peu et  
causons, voulez-vous?...

BERGINELLA, en riant.

Je veux bien, monsieur le docteur...

DON ANDRÈS, étonné de la voir rire.

Elle aussi!... eh bien, dites-moi... c'est vous qui  
tenez ce cabaret?

BERGINELLA, en riant.

Ce cabaret?

DON ANDRÈS.

Eh! oui!

BERGINELLA, en riant.

Oui, c'est moi qui le tiens... avec mes deux cousines...

DON ANDRÈS.

Ah! c'est très bien... Et la consommation?

BERGINELLA, en riant.

La consommation?

DON ANDRÈS.

Oui, cela va-t-il un peu, la consommation?

BERGINELLA, en riant.

Si cela va, monsieur le docteur?...

DON ANDRÈS.

Ah çà! mais...

Mastrilla sort du cabaret, elle apporte le chicha et pose le pot sur la première table à gauche, à laquelle est déjà installé le premier buveur.

BERGINELLA, en riant et montrant Mastrilla.

Ah! ma foi, demandez cela à ma cousine Mastrilla...  
Quant à moi, je ne peux plus...

Elle rentre dans le cabaret en riant toujours.

DON ANDRÈS, regardant Mastrilla.

Tiens, c'est la troisième cousine!...

MASTRILLA, en riant.

Oui, Guadalupe n'a pas osé revenir... parce que...

Elle rit de plus belle.

DON ANDRÈS.

C'est de famille!...

Il va s'asseoir à la table

MASTRILLA, riant.

Parce qu'elle avait peur d'éclater au nez de...

DON ANDRÈS.

Au nez de?...

MASTRILLA, riant toujours.

Au nez de monsieur le docteur...

DON ANDRÈS, lui donnant une pièce de monnaie.  
Tenez, et laissez-moi tranquille toutes les trois.

MASTRILLA, qui a passé à gauche.  
Mais, monsieur le docteur...

Elle rentre dans le cabaret en riant aux éclats.

DON ANDRÈS.

Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec ces péronnelles... Mon Dieu! qu'on a de peine à savoir la vérité!... (Il commence à boire et examine ses voisins. — Ceux-ci le regardent en souriant.) Après cela, si elles sont gaies... (Murmure général de satisfaction.) si tout le monde est gai, c'est que ça va bien... (A Panatellas qui est à sa table.) N'est-ce pas, monsieur?... c'est que l'on n'a pas trop à se plaindre...

PANATELLAS, sans bouger.

Vive le vice-roi!

DON ANDRÈS.

Vraiment, monsieur?

DON PEDRO, même jeu.

Vive le vice-roi!

DON ANDRÈS, avec satisfaction.

Ah! vive le vice-roi!... c'est très bien... mais, enfin, il n'y a rien de parfait en ce monde, et l'on pourrait sans doute trouver bien des choses à redire...

PANATELLAS, se levant.

Vive le vice-roi!... je ne connais que ça, moi... (Menaçant.) Est-ce que vous ne seriez pas de mon avis?

DON ANDRÈS.

Si fait! si fait!

PANATELLAS.

C'est que, si vous n'étiez pas de mon avis...

DON ANDRÈS, effrayé.

Eh! eh!...

DON PEDRO, s'approchant de Don Andrés.

Criez alors, criez avec nous : (Criant à tue-tête.) Vive le vice-roi!

DON ANDRÈS.

Vive le vice-roi!

PANATELLAS et DON PEDRO.

A la bonne heure!...

DON ANDRÈS.

A la bonne heure!... Ça va très bien dans ce quartier-ci.

DON PEDRO.

Et dans les autres quartiers ça va encore mieux.

DON ANDRÈS.

Vous croyez?...

PANATELLAS.

Voulez-vous aller voir?

DON ANDRÈS.

Je veux bien.

PANATELLAS.

Allons-y, alors!

DON ANDRÈS.

Allons-y!

Tous les trois sortent en criant : « Vive le vice-roi! » La foule, tout en éclatant de rire, crie : « Vive le vice-roi!... » Quand Don Andrés, Don Pedro et Panatellas sont hors de vue, musique à l'orchestre. — Tous les regards de la foule se dirigent alors vers le fond à droite, par où arrivent la Périchole et Piquillo, chanteurs ambulants, pas riches du tout, portant guitares en sautoir. Ils descendent sur le devant de la scène. — Aux premiers accords de la musique, les trois cousines sont sorties de leur cabaret.

## SCÈNE V

MASTRILLA, BERGINELLA, GUADALENA,  
PIQUILLO, LA PÉRICHOLE, PÉRUVIENS, puis  
DES SALTIMBANQUES.

PIQUILLO, à Guadalena.

Vous permettez, n'est-ce pas?

GUADALENA.

Mais très volontiers, mon garçon, très volontiers!

PIQUILLO.

Merci, ma bonne demoiselle... Ma bonne demoiselle, je vous remercie bien... (Ils se préparent et mettent un petit tapis devant eux. Sur le tapis ils étalent des cahiers de chansons et placent une soucoupe pour la quête.) Espérons que nous allons faire ici plus que nous n'avons fait jusqu'à présent!

LA PÉRICHOLE.

Dis-moi, Piquillo?...

PIQUILLO.

Quoi?

LA PÉRICHOLE.

Décidément, bien décidément, tu tiens à faire la quête toi-même?

PIQUILLO.

Oui, j'y tiens.

LA PÉRICHOLE.

C'est bon, alors!...

PIQUILLO.

Et si j'y tiens, c'est que j'ai mes raisons pour y tenir... J'ai très bien remarqué que, lorsque tu passes entre les tables...

LA PÉRICHOLE.

C'est bon, je te dis!... Mais je sais ce qui nous attend.



PIQUILLO.

Je l'ai très bien remarqué, et ça ne me va pas... Tu y es?...

LA PÉRICHOLE.

J'y suis.

PIQUILLO dit le titre de la chanson à la foule qui se rapproche pour écouter.

L'Espagnol et la jeune Indienne.

Puis tous les deux chantent en s'accompagnant sur leurs guitares.

PIQUILLO.

I

Le conquérant dit à la jeune Indienne :  
 « Tu vois, Fatma, que je suis ton vainqueur  
 Mais ma vertu doit respecter la tienne,  
 Et ce respect arrête mon ardeur.  
 Va dire, enfant, à ta tribu sauvage,  
 Que l'étranger qui foule ici son sol,  
 A pour devise : *Abstinence et courage!*  
 On sait aimer, quand on est Espagnol! »

LA PÉRICHOLE et PIQUILLO.

On sait aimer quand on est Espagnol!

LA PÉRICHOLE, pendant la ritournelle, parle.

Deuxième couplet.

II

A ce discours, la jeune Indienne, émue,  
 Sur son vainqueur soulève ses beaux yeux;  
 Elle pâlit et chancelle à sa vue,  
 Car il lui plaît, ce soldat généreux.  
 Un an plus tard, gage de leur tendresse,  
 Un jeune enfant dort sous un parasol...  
 Et ses parents chantent avec ivresse :  
 « Il grandira, car il est Espagnol! »

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

Il grandira, car il est Espagnol!

Après ce couplet, Piquillo fait le tour de la foule, en commençant par la gauche et en présentant, comme plateau, le dos de sa guitare.

PIQUILLO.

Messieurs, mesdames, je vous en prie, donnez pour les chanteurs... pour la jolie chanteuse... (Personne ne donne. — Piquillo, furieux, redescend près de la Périchole.) Panés, va!

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que je t'avais dit?... (Prenant la soucoupe.) A mon tour... je t'en prie!...

PIQUILLO.

Eh bien! va... mais je ne te perds pas de vue...

LA PÉRICHOLE, passant à droite.

Tu devrais... je t'assure...

PIQUILLO.

Ça ne me serait pas possible.

LA PÉRICHOLE, bas.

Allons, soit!... mais tâche au moins d'être raisonnable et de ne pas tout casser, si tu t'aperçois que l'on me dit des bêtises.

Piquillo commence à gratter sa guitare et la Périchole fait la quête, en commençant par la droite. — Quand un de ceux à qui elle s'adresse fait mine de s'émanciper, Piquillo joue avec fureur; s'agite et prend des airs menaçants.

LA PÉRICHOLE.

Allons, messieurs, un peu de courage à la poche... mes bons messieurs!...

UN GROS BUVEUR, à droite.

Dis-moi, la belle...

PIQUILLO, sans s'interrompre.

Attends un peu, toi, le gros là-bas!...

LA PÉRICHOLE, continuant sa quête.

Encouragez les petits chanteurs, allons, messieurs!

UN BUVEUR MAIGRE, à gauche.

Mais je ne demande pas mieux, quant à moi...

PIQUILLO, de même que ci-dessus.

Eh! le petit grêlé... qui as la barbe en pointe... attends un peu!...

LA PÉRICHOLE.

Ah! si c'est comme cela!...

Elle revient à Piquillo.

PIQUILLO.

Eh bien!... tu vois...

LA PÉRICHOLE, jetant la soucoupe sur le tapis.

Ça ne peut pas compter, mon ami... je t'en prie, chantons quelque chose encore, quelque chose de vif... après, laisse-moi faire la quête encore une fois... mais laisse-moi la faire comme je l'entends...

PIQUILLO.

Hum!...

LA PÉRICHOLE.

Et tu verras...

Au moment où, pour la seconde fois, ils vont chanter, des saltimbanques venant de la droite, passent au fond, accompagnés par une musique de foire. Ils traînent un chariot dans lequel sont des chiens savants.

LES SALTIMBANQUES.

Levez-vous et prenez vos rangs,  
Pour venir voir les chiens savants!

LA FOULE.

Levons-nous et prenons nos rangs,  
Pour aller voir les chiens savants!

Et la foule sort, courant après les saltimbanques qui s'en vont par le fond à gauche. — Il ne reste en scène que Piquillo et la Périchole.

SCÈNE VI

LA PÉRICHOLE, PIQUILLO.

PIQUILLO.

Les voilà bien!...

LA PÉRICHOLE.

Nous quitter pour courir après des chiens savants!...  
pour aller écouter une musique de saltimbanques!...

Elle prend les quatre coins du tapis et le met sous son bras avec tout  
ce qu'il contient.

PIQUILLO.

Tandis que nous... qui représentons l'art...

LA PÉRICHOLE.

L'art sérieux...

PIQUILLO.

On nous laisse là... seuls tous les trois...

LA PÉRICHOLE.

Comment, tous les trois?...

PIQUILLO, comptant sur ses doigts.

Eh bien, oui... toi, moi, et l'art.

LA PÉRICHOLE.

Ah!...

PIQUILLO.

Pauvre art!... après ça, tu sais... de nous trois... c'est  
encore lui le moins à plaindre... car enfin... l'art... il  
est immortel... Et alors, n'est-ce pas?... étant immortel,  
il n'a besoin ni de déjeuner, ni de souper... tandis que  
nous... qui en avons besoin, nous n'avons pas déjeuné,  
nous...

LA PÉRICHOLE.

Et quant à souper, nous nous en passerons...

PIQUILLO.

C'est probable.

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que tu as, toi?

PIQUILLO, cherchant dans sa poche.

Moi, je n'ai rien.

LA PÉRICHOLE.

Ce n'est pas assez.

PIQUILLO.

Et toi, qu'est-ce que tu as ?

LA PÉRICHOLE.

Moi, j'ai... je commence à avoir un peu d'appétit...

PIQUILLO.

C'est trop.

LA PÉRICHOLE.

Je le sais bien que c'est trop, mais ce n'est pas ma faute...

PIQUILLO.

O mon amante!

LA PÉRICHOLE, se jetant dans ses bras.

O mon amant!

PIQUILLO.

Tu m'aimes, au moins?...

LA PÉRICHOLE.

Oui, je t'aime!...

PIQUILLO.

Puisqu'il ne nous reste plus l'un à l'autre que toi à moi, et moi à toi... dis-le-moi encore une fois, que tu m'aimes...

LA PÉRICHOLE.

Eh! oui... je t'aime!...

PIQUILLO.

Parce que, vois-tu... tout ça, au fond, ça me serait encore bien égal, si je n'avais pas là une idée qui me tracasse...

LA PÉRICHOLE.

Quelle idée? voyons...

PIQUILLO, avec conviction.

J'ai peur que ça ne t'ennuie de ne jamais rien avoir à manger...

LA PÉRICHOLE.

Moi!... par exemple!...

PIQUILLO.

Oui... j'ai peur qu'à la longue...

LA PÉRICHOLE.

Il n'y a pas de danger...

PIQUILLO.

Vrai?... ça ne t'ennuie pas?

LA PÉRICHOLE.

Au contraire, mon ami, au contraire...

PIQUILLO.

A la bonne heure!... et cette parole me donne du courage!... En avant, la Périchole, en avant!

Il remonte.

LA PÉRICHOLE.

Et où?...

PIQUILLO.

Eh bien, mais... nous sommes chanteurs... alors... allons chanter autre part, puisque ici on ne nous a rien donné.

LA PÉRICHOLE.

Va chanter, si tu veux... quant à moi, je n'ai plus la force de bouger.

PIQUILLO, redescendant.

Que vas-tu faire, alors?

LA PÉRICHOLE, passant à droite.

Voici le soir qui vient... je vais m'étendre là... et tâcher de dormir un peu... Qui dort dîne... on le dit, du moins...

Elle étale son tapis à terre, le long du banc.

PIQUILLO.

Et tu vas essayer de cette cuisine-là?

LA PÉRICHOLE.

Il est évident que j'en aimerais mieux une autre... mais, puisque...

Elle pose sa guitare sur le banc.

PIQUILLO.

O mon amante!

LA PÉRICHOLE, courant à lui.

O mon amant!

PIQUILLO.

Ma Périchole adorée!

LA PÉRICHOLE.

Mon cher Piquillo!

PIQUILLO.

Si encore nous étions mariés!...

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que ça y ferait?

PIQUILLO, l'embrassant.

J'aurais le droit de te prendre un baiser... au moins... et ça nous ferait prendre patience.

Il l'embrasse encore.

LA PÉRICHOLE.

Oui, ça nous ferait prendre patience.

PIQUILLO.

Mais va te promener!... Nous ne le sommes pas, mariés.

LA PÉRICHOLE, avec un soupir.

C'est vrai, que nous ne le sommes pas.

PIQUILLO.

Ça coûte quatre piastres pour se marier... quatre piastres!... l'administration n'a pas honte d'exiger... Chien de pays!

LA PÉRICHOLE.

Fichue journée!

PIQUILLO.

Tu m'aimes, au moins?...

LA PÉRICHOLE.

Je te l'ai déjà dit.

PIQUILLO.

C'est vrai... mais, tu sais... c'est cette diable d'idée qui me tracasse.

LA PÉRICHOLE.

Puisque je t'assure...

PIQUILLO.

Ça ne fait rien... dis-le-moi encore une fois, que tu m'aimes.

LA PÉRICHOLE.

Je t'adore!

PIQUILLO.

Ah!... Je vais chanter, alors, et tâcher de récolter quelques maravédis...

LA PÉRICHOLE, s'étendant sur le tapis.

C'est cela, va chanter... moi, je vais dormir.

Elle pose sa tête sur le banc. Elle s'endort; Piquillo s'éloigne en fredonnant.



PIQUILLO.

Il a perdu son alène,  
 Le pauvre cordonnier;  
 Il est bien dans la peine,  
 Il n'pourra plus fair' de souliers!

Piquillo chante cela à demi-voix. — Il croit qu'une fenêtre s'ouvre, qu'on va lui jeter quelque chose : alors sa voix devient plus forte. — Il revient sur ses pas et tend son chapeau ; on ne jette rien : alors sa voix redevient traînante, il s'éloigne et s'en va définitivement par la gauche. — Au même instant, Don Andrès rentre par la droite.

## SCÈNE VII

DON ANDRÈS, LA PÉRICHOLE.

DON ANDRÈS.

Ces deux messieurs avec qui je suis sorti tout à l'heure, ces deux messieurs qui criaient : « Vive le vice-roi ! » j'ai fini par les reconnaître. L'un était le premier gentilhomme de ma chambre, et l'autre, le gouverneur de la ville... Ah ! la vérité ! la vérité ! qui est-ce qui me la dira, la vérité ?

LA PÉRICHOLE, rêvant.

Fichue journée !

DON ANDRÈS.

Qu'entends-je ?

LA PÉRICHOLE, de même.

Chien de pays !

DON ANDRÈS, se levant.

Je ne me trompe pas !... Serait-ce elle, enfin ?... (Don Andrès s'approche de la Périchole et la contemple pendant quelques instants, puis :) C'est une femme !... elle est jeune... elle est belle !... Elle paraît être dans une position de fortune voisine de l'indigence.

LA PÉRICHOLE, se réveillant.

Décidément, on a beau dire... dormir et dîner, ce n'est pas la même chose... j'aimerais mieux dîner.

DON ANDRÈS, trébuchant, comme s'il recevait un coup très violent.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qui m'arrive donc, à moi?

LA PÉRICHOLE, se mettant précipitamment sur son séant.  
Eh bien?... eh bien?...

DON ANDRÈS.

Ce n'est rien! c'est ce que les poètes appellent le coup de foudre! Ah!... me voilà amoureux!...

LA PÉRICHOLE, se levant et courant à lui.

Vous ne vous êtes pas fait mal?

DON ANDRÈS, avec transport.

Non, je vous remercie. (Plus calme.) Ça y est, je suis pris!... c'est une passion!... (Avec tendresse.) Votre nom?

LA PÉRICHOLE.

La Périchole.

DON ANDRÈS.

Tout à l'heure, je vous écoutais... j'ai cru d'abord que vous étiez la Vérité.

LA PÉRICHOLE.

La Vérité?

DON ANDRÈS.

C'était une erreur, sans doute... Et cependant tout me porte à croire que, si vous daigniez en prendre le costume...

LA PÉRICHOLE, fièrement.

Des libertés!...

DON ANDRÈS.

Pardon, je plaisantais...

LA PÉRICHOLE.

Ah! je suis bien en humeur!...

DON ANDRÈS.

En effet, vous seule, au milieu de cette ville en fête, semblez triste... Confiez-les-moi...

LA PÉRICHOLE.

Quoi donc?

DON ANDRÈS.

Vos chagrins.

LA PÉRICHOLE.

A quoi bon?

Elle remonte vers la gauche.

DON ANDRÈS.

Qui peut savoir?...

LA PÉRICHOLE, à part.

Et Piquillo, Piquillo, qui ne revient pas!... il paraît que, cette fois encore, la recette...

DON ANDRÈS.

Hein? quoi? Je n'ai pas entendu. Encore quelque méchanceté... Vous n'étiez pas gentille tout à l'heure.

LA PÉRICHOLE, redescendant.

Comment?...

DON ANDRÈS.

Ce pauvre gouvernement, vous tapiez dessus.

LA PÉRICHOLE.

Oh! vous savez... je suis ennuyée... alors, je trouve que tout va mal... Mais, si je n'étais pas ennuyée, je trouverais que tout va bien.

DON ANDRÈS.

Vraiment, vous n'avez pas d'autres griefs?

LA PÉRICHOLE.

Eh! non!

DON ANDRÈS.

Mais alors...

LA PÉRICHOLE.

Quoi donc?

DON ANDRÈS.

Rien... Continuez, donnez-moi des détails, parlez-moi de vous... Votre famille?

LA PÉRICHOLE.

Obscure.

DON ANDRÈS.

Votre état?

LA PÉRICHOLE.

Chanteuse.

DON ANDRÈS.

Mariée?...

LA PÉRICHOLE.

Non.

DON ANDRÈS.

Et... (A lui-même.) Mon Dieu! c'est cela qui est important... je fais la demande et, en attendant la réponse, je tremble. (Haut.) Et pas... d'amoureux?...

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que cela peut vous faire?

Elle remonte.

DON ANDRÈS.

Ce que cela peut me faire!... Eh bien?...

LA PÉRICHOLE, après avoir regardé à gauche si Piquillo revient et avoir vu qu'il ne revient pas.

Non, pas d'amoureux!

DON ANDRÈS.

Ah!... Réjouissez-vous alors, tous vos maux vont finir... je vous emmène...

LA PÉRICHOLE.

Où cela?

DON ANDRÈS.

A la cour, dans le palais du vice-roi.

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DON ANDRÈS.

Vous serez demoiselle...

LA PÉRICHOLE, indignée.

De compagnie?

DON ANDRÈS.

Non, d'honneur!... demoiselle d'honneur de la vice-reine.

LA PÉRICHOLE, avec étonnement.

De la vice-reine?

DON ANDRÈS.

Je comprends votre étonnement... Le vice-roi a eu, en effet, la douleur de perdre... mais il a tenu à garder quelque chose qui lui rappelât celle qu'il avait tant aimée!... Et, alors, il a gardé... j'ai gardé le service des demoiselles d'honneur...

LA PÉRICHOLE.

Vous avez dit : « J'ai gardé... » Vous seriez donc?...

DON ANDRÈS.

C'est vrai... je me suis trahi.

LA PÉRICHOLE.

Ah!...

DON ANDRÈS.

Je me suis trahi... mais je ne le regrette pas... pourvu que, toi, tu me promettes de ne jamais me trahir.

LA PÉRICHOLE.

Pas si vite!... Il ne manque pas de gens sur le pavé de Lima qui, pour se moquer d'une pauvre jeune fille,

s'amusent à lui dire : « Je suis le vice-roi... » Et puis, après, ils se mettent à rire et ils disent : « Je suis tout bonnement Velasquez, ou Perez, ou... »

DON ANDRÈS.

Vous doutez?

LA PÉRICHOLE.

Un brin.

DON ANDRÈS.

Vous voudriez des preuves?

LA PÉRICHOLE.

Ça ne pourrait pas faire de mal.

DON ANDRÈS, tirant une piastre de sa pioche.

Eh bien! regardez.

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DON ANDRÈS.

Vous ne savez pas?

LA PÉRICHOLE.

J'ai bien comme une idée vague, mais...

DON ANDRÈS.

C'est une piastre.

LA PÉRICHOLE, prenant vivement la piastre.

Une piastre!... voilà donc ce que c'est qu'une piastre!

Elle la regarde avec avidité.

DON ANDRÈS, montrant la face de la piastre.

Et là... vous voyez... ce profil...

LA PÉRICHOLE.

Eh bien?...

DON ANDRÈS.

Eh bien!... (Se posant.) Vous ne reconnaissez pas?...

LA PÉRICHOLE, le regardant et comparant.

C'est vrai, ma foi...vous êtes très flatté, mais c'est vous.

## LA PÉRICHOLE.

DON ANDRÈS.

Comment! je suis flatté?...

LA PÉRICHOLE.

Oh! oui! et ferme!...

DON ANDRÈS, à lui-même.

Ah! la vérité!... la vérité!... (Haut.) Doutez-vous, maintenant?

LA PÉRICHOLE, à part.

Mon Dieu!... Piquillo!... Pour lui-même ne vaudrait-il pas mieux?... D'un autre côté, l'abandonner... Ah! quelle situation! (Regardant vers la gauche.) S'il revenait, au moins, s'il revenait!...

DON ANDRÈS.

Vous avez la manie de vous parler à vous-même... Eh bien! doutez-vous?...

LA PÉRICHOLE.

Mais... pourquoi ne douterais-je pas?... Un homme peut avoir des piastres dans sa poche, un homme peut ressembler au vice-roi, sans être pour cela...

DON ANDRÈS.

Eh bien!... une preuve encore... Viens et crie avec moi...

Il remonte.

LA PÉRICHOLE.

Que je crie?...

DON ANDRÈS.

Oui, crie avec moi : « A bas le vice-roi!... »

LA PÉRICHOLE, remontant aussi.

Je veux bien, moi...

LA PÉRICHOLE et DON ANDRÈS, ensemble.

A bas le vice-roi!... A bas le vice-roi!

A ces cris, Panatellas accourt de la gauche et don Pedro de la droite. Tous deux se précipitent sur le vice-roi, qu'ils saisissent.

SCÈNE VIII

LA PÉRICHOLE, PANATELLAS,  
DON ANDRÈS, DON PEDRO.

PANATELLAS, en homme du peuple.

Eh bien! eh bien!... quel est l'insolent qui se permet?...

DON ANDRÈS, riant.

C'est moi!

PANATELLAS, le lâchant.

Vous, Altesse!

DON PEDRO, de même.

Il n'y avait que vous à qui l'idée pût venir de faire une pareille farce, Altesse.

LA PÉRICHOLE.

Altesse!...

DON ANDRÈS, avec bonté et allant à elle.

Êtes-vous convaincue, mon enfant?

LA PÉRICHOLE.

Oui, maintenant.

DON ANDRÈS.

Et vous me suivrez?

LA PÉRICHOLE.

Que voulez-vous? puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... Oui, mais, d'abord... vous avez des tablettes sur vous?...

DON ANDRÈS, les tirant de sa poche.

Les voici.

LA PÉRICHOLE, les prenant.

Donnez-les-moi... une lettre à écrire, avant de vous suivre... une lettre à écrire... à quelqu'un.



DON ANDRÈS, inquiet.

A qui donc?

LA PÉRICHOLE, avec dignité.

A une vieille parente!

DON ANDRÈS.

Ah! comme tu m'as fait peur!... Tu ne sauras jamais  
comme tu m'as fait peur!

La Périchole s'éloigne et va écrire sa lettre sur une table à gauche.

PANATELLAS.

Ah! mais, dites donc, Altesse, ah! mais, dites donc!...

DON ANDRÈS, passant entre Panatellas et don Pedro.

Qu'y a-t-il, messieurs?

DON PEDRO.

Cette femme...

DON ANDRÈS.

Eh bien, messieurs?...

PANATELLAS.

Nous nous proposons donc de l'installer dans notre  
petite maison?... hé?...

DON ANDRÈS.

Mieux que cela, messieurs... je l'emmène au palais.

DON PEDRO.

Ah!... En titre, alors?

DON ANDRÈS.

En titre... Elle occupera le petit appartement du  
troisième.

PANATELLAS.

Celui qu'occupait autrefois la jeune duchesse d'Aca-  
pulco?

DON ANDRÈS.

Cela vous gêne, monsieur mon premier gentil-  
homme?

PANATELLAS.

Oui, cela me gêne un peu... parce que, cet appartement étant vacant, n'est-ce pas?... j'avais pris l'habitude d'y fourrer un tas de choses... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

DON PEDRO, appuyant.

Il s'agit du règlement.

DON ANDRÈS.

Le règlement?... mais il ne me défend pas, je suppose...

PANATELLAS, tirant de sa poche un petit livre richement relié.

Certainement, non... il ne vous défend pas... mais enfin... il met certaines restrictions...

DON PEDRO.

Votre Altesse étant veuf...

PANATELLAS, le reprenant.

Veuve...

DON PEDRO.

J'aime mieux veuf.

PANATELLAS.

Une Altesse... il faut dire veuve.

DON PEDRO, indiquant le vice-roi.

Mais lui, puisqu'il est, lui, du genre masculin!...

PANATELLAS.

Qu'est-ce que ça fait?

DON PEDRO.

Je croyais que ça faisait quelque chose...

PANATELLAS.

Allez donc apprendre l'espagnol. (A Don Andrés.) Votre Altesse étant veuve...

DON ANDRÈS.

Oui, je suis veuve...

PANATELLAS, continuant.

Et se trouvant dans l'âge où il est plus aisé de faire une sottise que de frapper le taureau entre les deux épaules, il a été décidé par le règlement que votre Altesse ne pourrait... sous-louer le petit appartement du troisième qu'à une femme mariée.

Il lui montre un passage du petit livre.

DON PEDRO, à Don Andrés.

Est-elle mariée?

DON ANDRÈS.

Non, elle ne l'est pas.

DON PEDRO.

Eh bien, alors?...

LA PÉRICHOLE.

Eh! là-bas... eh! le vice-roi!...

Elle se lève.

PANATELLAS, à Don Andrés.

A vous! on vous appelle...

DON ANDRÈS, courant à la Périchole.

Mon amour?... Eh bien, cette lettre?...

LA PÉRICHOLE.

Je l'écris... J'aurai bientôt fini... Mais je ne serais pas fâchée de faire parvenir en même temps... Vous n'auriez pas sur vous, par hasard, un sac... un petit sac tout plein de ces jolis portraits que vous me montriez tout à l'heure?...

DON ANDRÈS, inquiet.

Pour qui?

LA PÉRICHOLE, avec dignité.

Pour ma vieille parente.

DON ANDRÈS, montrant sa petite maison.

Si fait, là, dans cette maison, qui est à moi et dans laquelle j'espère que vous me ferez le plaisir de dîner avec moi tout à l'heure.

LA PÉRICHOLE, avec élan.

Dîner!...

DON ANDRÈS.

Vous voulez bien?

LA PÉRICHOLE.

Oui, je veux bien.

DON ANDRÈS.

J'ai là ce que vous me demandez; je le vais querir et je vous l'apporte, mon amour!

LA PÉRICHOLE.

Oui, allez! (A part.) Il me demande si je veux dîner!

Elle va se rasseoir à la table et se remet à écrire.

DON ANDRÈS, à Panatellas et à Don Pedro.

En effet, messieurs, elle n'est pas mariée, et le règlement exige qu'elle le soit... je vous remercie de me l'avoir rappelé... Je vous charge, vous, monsieur le premier gentilhomme de ma chambre, de trouver au plus vite quelque pauvre diable qui consente à épouser... (Allant à Don Pedro.) vous, monsieur le gouverneur de la ville, de trouver un notaire qui consente à bâcler immédiatement ce mariage... Et si dans deux heures... vous m'entendez bien... si dans deux heures... tout n'est pas fini, j'accepterai la démission de tous vos emplois, charges et dignités... (Allant à sa petite maison et se retournant avant d'y rentrer.) sans oublier les appointements!... (Appuyant.) Immédiatement!

Il entre dans sa petite maison, les laissant stupéfaits.

DON PEDRO.

Que faire, Miguel?...

PANATELLAS, remettant le règlement dans sa poche.  
Obéir, Pedro... et plus tard nous verrons.

DON PEDRO, montrant la maison du fond.  
Alors, j'entre là... Il y a ici un notaire, je vais tâcher de le décider.

PANATELLAS.

Et je vais, moi, tâcher de trouver un mari!  
Don Pedro entre dans la maison qui est au fond. — Panatellas entre dans le cabaret, après avoir fait à la Périchole de grandes révérences.

## SCÈNE IX

LA PÉRICHOLE, puis DON ANDRÈS,  
et ensuite LES TROIS COUSINES.

LA PÉRICHOLE, seule.

Ah! Piquillo! pauvre Piquillo!... que vas-tu dire,  
quand tu recevras cette lettre?...

Elle se lève, sa lettre à la main, et se met à la relire.

MORCEAU.

« O mon cher amour, je te jure  
Que je t'aime de tout mon cœur;  
Mais, vrai, la misère est trop dure,  
Et nous avons trop de malheur!  
Tu dois le comprendre toi-même,  
Que cela ne saurait durer,  
Et qu'il vaut mieux... (Dieu! que je t'aime!)  
Et qu'il vaut mieux nous séparer!  
Crois-tu qu'on puisse être bien tendre,  
Alors que l'on manque de pain?  
A quels transports peut-on s'attendre,  
En s'aimant quand on meurt de faim?  
Je suis faible, car je suis femme,  
Et j'aurais rendu, quelque jour,  
Le dernier soupir, ma chère âme,  
Croyant en pousser un d'amour...

Ces paroles-là sont cruelles,  
 Je le sais bien... mais que veux-tu?...  
 Pour les choses essentielles,  
 Tu peux compter sur ma vertu.  
 Je t'adore!... Si je suis folle,  
 C'est de toi!... compte là-dessus...  
 Et je signe : la Périchole,  
 Qui t'aime, mais qui n'en peut plus!... »

Paraît Don Andrès sur le seuil de sa petite maison. Il tient un sac de piastres à la main.

DON ANDRÈS.

Me voilà, moi!

LA PÉRICHOLE.

Avec les ?...

DON ANDRÈS.

Oui, avec les petits portraits.

Il lui donne le sac.

LA PÉRICHOLE.

C'est très bien... Appelez, maintenant... faites venir quelqu'un.

DON ANDRÈS, passant à gauche et appelant.

Holà!... hé!... les trois cousines!...

Entrent les trois cousines.

GUADALENA, riant.

Nous voici, monsieur le docteur, nous voici!

DON ANDRÈS, montrant la Périchole.

C'est à madame qu'il faut parler.

BERGINELLA, riant.

C'est très bien, monsieur le docteur.

DON ANDRÈS.

Qu'est-ce que vous avez à rire, à la fin?

MASTRILLA, riant.

Mais rien, monsieur le docteur, rien absolument!...

LA PÉRICHOLE, allant aux trois cousines.

Tenez, voici une lettre... (A Don Andrés.) Je présume que vous allez me faire le plaisir de ne pas écouter.

DON ANDRÈS, avec empressement.

Je m'éloigne, mon amour... je m'éloigne...

Il se retire à droite.

LA PÉRICHOLE, aux trois cousines, en donnant la lettre à Guadalena.

Tenez, voici une lettre que vous remettrez à ce grand beau garçon qui, tout à l'heure, a chanté avec moi... Tenez... vous lui remettrez en même temps...

Elle lui donne aussi le sac de piastres.

DON ANDRÈS, se rapprochant.

A présent, si nous allions dîner?

LA PÉRICHOLE, à part, en regardant le côté par lequel Piquillo est sorti.

Ah! maintenant encore, s'il revenait... mais, puisqu'il ne revient pas... Allons dîner, puisqu'il ne revient pas!...

Elle reprend machinalement son tapis par les quatre coins et se dispose à l'emporter.

DON ANDRÈS.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc?

LA PÉRICHOLE.

Ah!...

Elle rejette le tapis près du banc et entre avec Don Andrés dans la petite maison.

## SCÈNE X

MASTRILLA, GUADALENA, BERGINELLA,  
puis PIQUILLO.

GUADALENA.

On nous a chargées de remettre une lettre et l'on nous a donné un sac d'argent!... Comment entendez-vous cela, mes cousines?

BERGINELLA.

Mais il me semble que c'est très simple

MASTRILLA.

Il n'y a pas deux façons d'entendre la chose... Il faut remettre la lettre très exactement...

GUADALENA

Sans doute!

BERGINELLA.

Et quant au sac d'argent...

MASTRILLA.

Il faut le garder, pour la commission.

GUADALENA, passant à droite.

Voilà!

Rentre par le fond à droite Piquillo, désespéré, le chapeau enfoncé sur les yeux, murmurant son refrain d'une voix qu'on entend à peine.

PIQUILLO.

Deux maravédis... en tout! deux maravédis! et encore, il y en a un qui a une façon de sonner... Pauvre Périchole!... Est-ce bien la peine de la réveiller, pour lui dire?... Tiens!... où donc est-elle?...

BERGINELLA, s'approchant.

Beau chanteur!...



MASTRILLA, de même.

Nous avons une lettre pour vous, beau chanteur.

PIQUILLO.

Une lettre?

GUADALENA, lui donnant la lettre.

Oui, une lettre qu'une personne, qui était ici tout à l'heure, nous a priées de vous remettre.

PIQUILLO, après avoir parcouru la lettre, à lui-même.

Ah! mon Dieu!... Eh bien! il ne manquait plus que cela!...

Guadalena passe à gauche de Piquillo.

MASTRILLA.

Dites-nous, beau chanteur... Si vous avez envie de consommer quelque chose?...

BERGINELLA.

Ne vous gênez pas.

GUADALENA.

Et, vous savez, pour le prix, nous n'en parlerons pas...

PIQUILLO.

Je vous remercie bien de votre honnêteté... mais là, vrai, pour l'instant, je n'ai pas le cœur à la consommation... Ce sera pour une autre fois, si vous le voulez bien, ce sera pour une autre fois!

Les trois cousines rentrent dans leur cabaret. — L'orchestre joue piano le motif de la lettre pendant la scène qui suit.

## SCÈNE XI

PIQUILLO, seul, relisant un passage de la lettre.

« Je t'adore!... Si je suis folle,  
C'est de toi!... compte là-dessus...  
Et je signe : la Périchole,  
Qui t'aime, mais qui n'en peut plus! »

C'est très bien!... et je pense que maintenant le pauvre Piquillo a chanté sa dernière chanson!

Relisant la lettre.

« Pour les choses essentielles,  
Tu peux compter sur ma vertu... »

Mais certainement j'y compte!... et tu vas bien voir comme j'y compte!... Ah! Périchole! Périchole!... (Il regarde autour de lui, aperçoit la guitare de la Périchole et en détache la corde.) Une corde... voici qui en tiendra lieu. (Il va au cabaret et avise un gros clou à l'un des piliers.) Un clou! c'est très bien... un escabeau, maintenant... (Il prend un tabouret et le met sous le clou.) Là... j'ai tout ce qu'il me faut... (Il monte sur le tabouret, attache le ruban au clou et se le passe autour du cou.) Il n'y a plus qu'à donner un coup de pied dans l'escabeau... ça a l'air tout simple... et c'est justement la chose délicate... allons!... une! deux!... trois!... (Il ne bouge pas.) Décidément, c'est la chose délicate... C'est comme, au billard, le dernier carambolage... tous les amateurs vous diront que c'est le plus difficile... allons!...

Panatellas sort rapidement du cabaret et heurte par mégarde le tabouret qui tombe; Piquillo se trouve pendu; la corde qui doit être très élastique s'allonge et Piquillo tombe sur le dos de Panatellas, qui se met à crier.

## SCÈNE XII

PIQUILLO, PANATELLAS, puis LES TROIS  
COUSINES.

PIQUILLO, tout étourdi, soutenu par Panatellas.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!...

PANATELLAS.

Holà! quelqu'un!... à moi!... (Les trois cousines accourent; Berginella prend un tabouret sur lequel on fait asseoir Piquillo.) Cet homme... il était là... en train de se pendre!...

GUADALENA, vivement.

Ah! ce n'est pas notre faute, seigneur... Nous lui avons offert...

PANATELLAS.

Bien! bien!... (A Piquillo.) Un mot seulement... es-tu marié?

PIQUILLO, encore étourdi.

Hé?...

PANATELLAS.

Es-tu marié?

PIQUILLO.

Non.

PANATELLAS, aux trois cousines.

Emmenez-le chez vous, alors, et faites-le revenir à lui... donnez-lui à boire... j'irai lui parler tout à l'heure.

Berginella et Guadalena font lever Piquillo et le soutiennent.

PIQUILLO, emmené, ou, pour mieux dire, emporté par Guadalena et Berginella.

Qui est-ce qui a donné un coup de pied dans l'esca-beau?... ça n'est pas moi!... ça n'est pas moi!...

Il entre dans le cabaret avec Guadalena et Berginella. — Mastrilla remet le tabouret à sa place; Don Andrés sort de sa petite maison.

### SCÈNE XIII

MASTRILLA, PANATELLAS, DON ANDRÈS,  
puis DON PEDRO, ensuite GUADALENA et enfin  
BERGINELLA.

DON ANDRÈS, vivement à Mastrilla.

Du malaga!... Vite, la fille, apportez-nous du malaga!

MASTRILLA, riant.

Oui, monsieur le docteur.

Elle entre dans le cabaret.

DON ANDRÈS, à Panatellas.

Eh bien! comte, avez-vous trouvé?...

PANATELLAS.

Mais, oui, j'espère...

DON ANDRÈS.

Ah! mon ami!... cette femme, c'est un ange!... Une réserve, une distinction... et un appétit!... Par exemple, quand je lui ai proposé de la marier, elle a refusé tout net... Mais j'espère la décider avec deux ou trois verres de malaga.

PANATELLAS.

Je ne perds pas de temps, alors, et je vais, moi, tâcher de décider mon homme.

DON ANDRÈS.

En même temps, je vous en prie, dites donc à cette fille de se dépêcher avec ce malaga...

Panatellas entre dans le cabaret. — Don Pedro sort brusquement de la maison du fond.

DON PEDRO, criant.

Du porto!... tout de suite, du porto!...

DON ANDRÈS, allant à lui.

Eh bien! monsieur le gouverneur, ce notaire?...

DON PEDRO.

J'ai eu du bonheur, Altesse... Celui qui demeure là était chez lui... et je l'ai trouvé en train de jouer une petite partie avec un de ses collègues.

DON ANDRÈS.

Quel heureux hasard!

DON PEDRO.

Je leur ai proposé l'affaire... mais ils font un tas d'objections... Ils disent que c'est aujourd'hui jour de fête et qu'alors... Avec du porto j'en viendrai à bout.

Mastrilla sort du cabaret avec le malaga.

MASTRILLA.

Le malaga demandé!...

DON PEDRO.

Je vous en prie, la belle, ayez la bonté de me faire donner du porto, à moi.

MASTRILLA.

Tout de suite, monsieur. (Criant à la porte du cabaret.) Du porto pour monsieur le gouverneur!

GUADALENA, dans l'intérieur du cabaret.

Voilà ! voilà !

DON ANDRÈS, à Mastrilla.

Maintenant, venez vite.

Il traverse la scène et entre dans sa petite maison avec Mastrilla portant le malaga. — Panatellas sort du cabaret.

PANATELLAS.

Pas moyen de se faire servir dans cette maison !

DON PEDRO.

A qui en avez-vous, Miguel ?

PANATELLAS.

S'il est Dieu possible d'imaginer des choses pareilles!... Un homme qui ne demandait pas mieux que de se pendre!... je lui propose de se marier, et il fait des façons... Heureusement, avec du madère... (Mastrilla sort de la maison de Don Andrés.) Mademoiselle, je vous en prie, envoyez-moi du madère...

MASTRILLA.

Oui, monsieur.

Elle rentre dans le cabaret. — Guadalena en sort, apportant du porto.

GUADALENA.

Pour où ça, le porto?... pour où ça ?

DON PEDRO.

Pour ici, mademoiselle, pour ici.

Il entre avec Guadalena dans la maison du fond.

PANATELLAS, criant, à la porte du cabaret.

Tout ce que vous avez de plus fort comme madère, n'est-ce pas?... tout ce que vous avez de plus fort !

Don Andrès sort de sa maison.

DON ANDRÈS.

Du xérès, je vous prie... je ne serais pas fâché d'avoir un peu de xérès...

PANATELLAS.

Eh bien, Altesse ?

DON ANDRÈS, un peu ému.

Eh bien ! ça va, mon ami... ça va très bien!... pourtant elle a encore des scrupules... des tout petits... Aussi, avec quelque biscuits trempés dans du xérès... (Guadalena sort de la maison du fond.) Mademoiselle, je vous en prie, du xérès...

GUADALENA.

Tout de suite, monsieur.

Elle rentre dans le cabaret, Don Andrès repasse à droite.

DON ANDRÈS, à Panatellas.

Vous savez, si ça peut vous aider à décider votre homme, annoncez-lui qu'en se mariant il devient marquis du Mançanarez, comte de Tabago.

PANATELLAS.

Je n'y manquerai pas, Altesse.

DON ANDRÈS.

Annoncez-lui ça... Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

MASTRILLA, sortant du cabaret avec le madère.

Voici le madère...

GUADALENA, de même, avec le xérès.

Voici le xérès!

PANATELLAS, allant à Mastrilla.

Par ici, le madère!

DON ANDRÈS.

Par ici, le xérès!

Don Andrès entre dans sa petite maison avec Guadalena, et Panatellas rentre dans le cabaret avec Mastrilla. — Don Pedro, un peu gris, sort de la maison du fond.

DON PEDRO.

De l'alicante, maintenant! il paraît que le collègue aime mieux l'alicante...

BERGINELLA, paraissant sur la porte du cabaret.

Monsieur veut?...

DON PEDRO.

De l'alicante, la belle enfant!...

BERGINELLA.

Tout de suite, monsieur.

Elle rentre.

DON PEDRO.

Ça ne va pas du tout, là dedans... (A Guadalena qui sort de chez don Andrès.) Figurez-vous, cousine, que ça ne va pas du tout... Ils boivent tout ce qu'on veut, mais, quant à consentir à ce que je leur demande... va te promener!

Il prend la taille de Guadalena, qui lui échappe en riant et rentre dans le cabaret au moment où Berginella en sort, tenant une bouteille d'alicante.

BERGINELLA.

Alicante, monsieur!

DON PEDRO.

Venez, alors, venez vite.

Il entre dans la maison du fond avec Berginella. — En même temps, Don Andrès et Panatellas paraissent, l'un à droite, l'autre à gauche, assez gris tous les deux.

DON ANDRÈS, sortant de sa maison.

Eh bien, mon ami?

PANATELLAS, sortant du cabaret.

Eh bien, Altesse?

DON ANDRÈS, avec joie.

Elle consent, mon ami, elle consent!... mais j'ai eu du mal!...

PANATELLAS.

Moi aussi, j'ai eu du mal!... je ne le regrette pas, puisque j'ai réussi...

DON ANDRÈS.

Votre homme est décidé?

PANATELLAS.

Tout à fait décidé... Seulement, pour venir à bout des scrupules de ce drôle, il a fallu livrer une si belle bataille que je le déclare incapable de faire dix pas.

DON ANDRÈS.

N'est-ce que cela?... Le mariage aura lieu ici.

PANATELLAS.

Ici?

DON ANDRÈS.

Ici même. (A Berginella, qui sort de la maison du fond.) Annoncez cela à vos amis et connaissances, mademoiselle la cabaretière, et dites-leur que, si ça les amuse de voir un mariage, un mariage pour de bon, ils n'ont qu'à venir ici tout à l'heure.

BERGINELLA.

Je vais le leur dire, monsieur le docteur!

Elle va au fond, fait des signes comme pour appeler, puis rentre au cabaret. Don Pedro sort de la maison du fond, un peu plus gris que précédemment, très gai.



DON ANDRÈS.

Eh bien, ces notaires?...

Don Pedro se contente de sourire et d'incliner la tête, pour faire comprendre qu'ils ont consenti enfin. Tout en souriant, il s'approche de Panatellas et lui donne une tape sur le ventre. — Don Andrès est rentré dans sa maison.

PANATELLAS.

Eh bien, monsieur!...

DON PEDRO.

Pardonne-moi, Miguel, j'en mourais d'envie!

## SCÈNE XIV

DON PEDRO, PANATELLAS, FOULE DE PÉRU-  
VIENS ET D'INDIENS, arrivant de tous les côtés, LES  
TROIS COUSINES, sortant de leur cabaret, puis LES DEUX  
NOTAIRES, puis DON ANDRÈS, puis LA PÉRI-  
CHOLE, et enfin PIQUILLO.

FINALE.

CHŒUR.

Holà! hé!... holà! de là-bas,  
Venez vite... pressez le pas.  
On dit que, pour nous amuser,  
Deux personnes vont s'épouser,  
Et qu'à leur santé l'on boira,  
Sans avoir à payer pour ça.  
Holà! de là-bas, venez tous  
Boire à la santé des époux!

Don Pedro va chercher les deux notaires, qui paraissent à la porte de la maison du fond, suivis de leurs clercs.

GUADALENA.

Voici les notaires!... paix là!  
Les deux notaires, les voilà!

BERGINELLA.

Accompagnés de leurs deux clercs.

MASTRILLA, riant.

Ah! comme ils marchent de travers!

LES TROIS COUSINES, riant.

Ah! comme ils marchent de travers!

LE CHŒUR, de même.

Ah! comme ils marchent de travers!

Les deux notaires sont entrés, donnant chacun le bras à don Pedro. — Pendant que l'on chante : « Ah! comme ils marchent de travers, etc., » ils décrivent et font décrire à don Pedro une marche en zigzag. Les trois cousines passent à gauche.

LES DEUX NOTAIRES, à Don Pedro.

Tenez-nous bien par le bras,  
Et ne nous remuez pas!

PREMIER NOTAIRE.

Le xérès était fort vieux.

DEUXIÈME NOTAIRE.

Le malaga valait mieux.

PREMIER NOTAIRE.

Que dites-vous du madère?

DEUXIÈME NOTAIRE.

Un rude vin, mon confrère!

PREMIER NOTAIRE.

L'alicante était fort sec.

DEUXIÈME NOTAIRE.

J'ai pris des biscuits avec.

PREMIER NOTAIRE.

Et le porto! quel régal!

DEUXIÈME NOTAIRE.

Oui, mais il me fait du mal.

LES NOTAIRES, à Don Pedro.

Tenez-nous bien par le bras,  
Et ne nous remuez pas!

## LA PÉRICHOLE.

DON PEDRO, les lâchant.

Allons, messieurs, quittez mes bras,  
Et prenez les bras de vos clercs!

Les clercs viennent prendre leurs patrons.

LES TROIS COUSINES, pendant que les notaires, appuyés sur leurs  
clercs, remontent la scène.

Ah! comme ils marchent de travers!

LE CHŒUR.

Ah! comme ils marchent de travers!

DON ANDRÈS, sortant de sa maison, à don Pedro.  
Eh bien, tout est-il prêt?...

DON PEDRO.

Il ne manque plus rien.

DON ANDRÈS, allant prendre la Périchole, qui sort de sa maison,  
recouverte d'un long voile avec couronne et bouquet de fleurs  
d'oranger.

Voici la fiancée!

LE CHŒUR.

Voici la fiancée!

DON ANDRÈS.

Elle est un peu lancée,  
Mais ça lui va fort bien.

La Périchole paraît, en effet, un peu lancée.

LA PÉRICHOLE.

I

Ah! quel diner je viens de faire!  
Et quel vin extraordinaire!  
J'en ai tant bu... mais tant et tant,  
Que je crois bien que maintenant  
Je suis un peu grise...

Mais chut!

Faut pas qu'on le dise!

Chut!

Pendant la ritournelle, elle chancelle un peu et passe à la droite de  
Don Andrés; les trois cousines descendent à droite et Panatellas va  
rejoindre Don Pedro à gauche.

II

Si ma parole est un peu vague,  
Si tout en marchant je zigzague,  
Et si mon œil est égrillard,  
Il ne faut s'en étonner, car...

Je suis un peu grise,

Mais chut!

Faut pas qu'on le dise!

Chut!

DON ANDRÈS.

C'est un ange, messieurs!

LA PÉRICHOLE, à Don Andrès.

Dites-moi, je vous prie,

Ce qu'il faut que je fasse?..

DON ANDRÈS.

Enfant, je vous marie.

LA PÉRICHOLE.

Moi! jamais de la vie!

DON ANDRÈS et PANATELLAS.

Vous vouliez tout à l'heure...

LA PÉRICHOLE.

Oui, lorsque j'avais faim!

J'ai diné, maintenant, seigneur, c'est autre chose.

DON ANDRÈS.

A votre souverain

Vous osez résister!

LA PÉRICHOLE.

Je l'ose!...

Elle passe à droite. Les cousines remontent.

PANATELLAS, bas, à Don Andrès.

Nous la déciderons.

DON ANDRÈS, à Panatellas.

Exhibons le mari.

Il s'approche de la Périchole.

DON PEDRO, regardant à gauche.

Le voici! le voici!

Parait Piquillo sortant du cabaret, absolument gris. La Périchole le reconnaît. Lui est hors d'état de reconnaître personne et de rien comprendre à ce qui se passe.

## LA PÉRICHOLE.

CHOEUR, à demi-voix.

Ah! les autres étaient bien gris,  
 Mais il l'est tant, celui-là, gris,  
 Qu'à lui tout seul il est plus gris  
 Que tous les autres n'étaient gris!

Panatellas passe à la droite de Piquillo.

LA PÉRICHOLE, à part.

C'est lui!... c'est Piquillo!...

DON ANDRÈS.

Vous dites, chère enfant?

LA PÉRICHOLE.

Ne soyez plus fâché... je consens maintenant.

PIQUILLO.

Messieurs, je vous salue et d'abord je dirai...  
 Je ne sais pas pourquoi... mais je suis assez gai...  
 Pour avoir bien bu, j'ai bien bu...  
 Faut maintenant payer mon dû,  
 Faut se marier, et, ma foi,  
 Ne sais à qui, ne sais à quoi!  
 Mais où diable est ma femme?

LES TROIS COUSINES, montrant la Périchole.

Elle est là-bas, au bout.

PANATELLAS, à Piquillo.

Ne la voyez-vous pas?

Don Andrés fait avancer la Périchole. Les trois cousines descendent à droite.

PIQUILLO.

Je ne vois rien du tout.

Panatellas pousse Piquillo vers la Périchole.

Êtes-vous là?

LA PÉRICHOLE, ramenant son voile sur sa figure.

J'y suis.

PIQUILLO, à la Périchole.

Pourrais-je vous prier  
 D'écouter quelques mots dits en particulier?

Il amène la Périchole sur le devant de la scène.

Je dois vous prévenir, madame,  
En bon époux,  
Que j'aime fort une autre femme,  
Pas du tout vous!..  
N'ayant pour vous, soyez-en sûre,  
Rien dans le cœur,  
Je vous tromperai, je vous jure,  
Avec bonheur!

LA PÉRICHOLE.

Comme vous ferez, je ferai..  
Si vous me trompez, je vous le rendrai.

PIQUILLO.

Me tromper, vous!...

LA PÉRICHOLE.

Vous verrez ça.

ENSEMBLE.

Allons-y! qui vivra verra!

DON ANDRÈS.

Mon Dieu!... que de cérémonie!..  
Qu'on se hâte et qu'on les marie!

CHŒUR.

Qu'on se hâte, et qu'on les marie!  
Les deux clercs placent une table au milieu de la scène.

LA PÉRICHOLE, à Piquillo.

Donnez-moi la main, cher seigneur!

PIQUILLO, lui donnant la main.

Je vous la donne, et de grand cœur.

LA PÉRICHOLE.

Vous me paraissez un peu gris.

PIQUILLO.

Ma belle, c'est que je le suis.

LA PÉRICHOLE et PIQUILLO.

Nous aurons tous deux, sur l'honneur,  
Un adorable intérieur.

DON ANDRÈS, à part.

Elle est à lui, de par la loi :  
Par conséquent, elle est à moi!

## LA PÉRICHOLE.

PANATELLAS, à part.

Encourageons sa passion,  
Pour sauver ma position.

DON PEDRO, à part.

Ah! puisse cet événement  
Me valoir de l'avancement!

LES NOTAIRES.

Marions-les vite : après ça,  
Il est probable qu'on boira.

LES TROIS COUSINES.

Mariez-les vite : après ça,  
Nous vous promettons qu'on boira.

CHŒUR.

Le beau mariage  
Que nous voyons là!  
Le joli ménage  
Que cela fera!  
Que la vie est belle,  
Quand le vin est bon!  
J'ai dans la cervelle  
Des airs de chanson!

Sur la ritournelle, les deux notaires se placent derrière la table. Don Andrés y conduit la Périchole, et Panatellas y pousse Piquillo. Cela se fait avec quelque difficulté, vu l'état des époux.

PREMIER NOTAIRE, à Piquillo.

Répondez-nous... vous, le mari...  
Vous prenez madame  
Pour femme?

PIQUILLO.

Oui, oui, oui, oui!

CHŒUR D'HOMMES.

Oui, oui, oui, oui!

DEUXIÈME NOTAIRE, à la Périchole.

Répondez-nous aussi, madame :  
Vous prenez monsieur pour mari?

LA PÉRICHOLE.

Oui, oui, oui, oui!

CHOEUR DE FEMMES.

Oui, oui, oui, oui!

On quitte la table que les clercs enlèvent.

LES NOTAIRES, avec une grande gaieté.

C'est fini, mes petits amis,  
Au nom de la loi, vous êtes unis!

CHOEUR.

Au nom de la loi, vous êtes unis!

Les notaires descendent à gauche.

CHOEUR.

Le beau mariage  
Que nous voyons là!  
Le joli ménage  
Que cela fera!  
Que la vie est belle,  
Quand le vin est bon!  
J'ai dans la cervelle  
Des airs de chanson!

LA PÉRICHOLE, à Piquillo.

Donnez-moi la main, cher seigneur.

PIQUILLO.

Je vous la donne de bon cœur!

LA PÉRICHOLE.

Vous me paraissez un peu gris.

PIQUILLO.

Ma belle, c'est que je le suis.

CHOEUR.

Gai! gai! mariez-vous!  
Vivent les deux époux!

DON ANDRÈS, venant au milieu avec Panatellas, bas

Et maintenant, séparez-les,  
Et qu'on les conduise au palais!

PANATELLAS, bas.

Séparément?



## LA PÉRICHOLE.

DON ANDRÈS, bas.

Certainement.

Don Andrés retourne à la gauche de la Périchole et Panatellas  
à la gauche de Piquillo.

CHŒUR.

Il se fait tard, la nuit est noire ;  
Qu'on les reconduise chez eux !  
Allons, partez... Tout porte à croire  
Que vous serez heureux tous deux !

Entrent alors, de droite et de gauche, deux riches palanquins portés  
chacun par quatre hommes. Don Andrés fait monter la Périchole  
sur celui de gauche, et Piquillo est poussé par Panatellas sur celui de  
droite. Puis les porteurs enlèvent les palanquins sur leurs épaules.

PIQUILLO, reprenant à tue-tête le motif de la *Jeune Indienne*.

Un an plus tard, gage de leur tendresse,  
Un jeune enfant dort sous un parasol.

LA PÉRICHOLE.

Et ses parents chantent avec ivresse :  
« Il grandira, car il est Espagnol ! »

TOUS LES DEUX.

« Il grandira, car il est Espagnol ! »

CHŒUR GÉNÉRAL.

« Il grandira, car il est Espagnol ! »  
Les deux palanquins prennent des directions absolument contraires :

## ACTE DEUXIÈME

Une salle d'été dans le palais du vice-roi. — Cette salle donne sur une terrasse d'où l'on aperçoit la ville de Lima. — Au fond, une grande baie garnie de rideaux. — Portes à droite et à gauche, au troisième plan. A gauche, au premier plan, un trône élevé sur plusieurs marches. — De chaque côté du trône, des tabourets. — A droite, au premier plan, une table ; sur cette table, un timbre.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

BRAMBILLA, NINETTA, LE MARQUIS DE  
TARAPOTE, MANUELITA, FRASQUINELLA,  
DAMES DE LA COUR.

Au lever du rideau, Tarapote est évanoui sur un fauteuil, au milieu du théâtre ; les dames s'empresent autour de lui et essaient de le tirer de sa léthargie.

CHŒUR.

Cher seigneur, revenez à vous ;  
Ah ! rouvrez, par pitié pour nous,  
Cet œil rempli d'intelligence !  
Ça nous met sens dessus dessous  
De vous voir là sans connaissance !  
Cher seigneur, revenez à vous !

NINETTA, tirant un flacon de sa poche.

Vite, des sels !... Tenez, comtesse,  
J'en ai sur moi fort à propos.

Elle fait respirer le flacon à Tarapote.

FRASQUINELLA, à une autre dame.

Avez-vous une clef, duchesse,  
Pour la lui fourrer dans le dos ?

BRAMBILLA.

Voyez : il rouvre la prunelle,  
Il en rouvrira bientôt deux.

MANUELITA, regardant Tarapote.

Cette grimace n'est pas belle,  
Mais elle prouve qu'il va mieux.

TOUTES.

Il va mieux!

Cher seigneur, revenez à vous! etc.

Pendant le chœur, Tarapote revient tout à fait à lui.

TARAPOTE.

Une saltimbanque, mesdames, une saltimbanque!...

NINETTA.

Expliquez-vous, Tarapote.

TARAPOTE, se levant.

Cette nuit, celles d'entre vous qui ont le sommeil  
léger n'ont-elles pas été réveillées par un refrain  
étrange?

BRAMBILLA.

On chantait, n'est-ce pas?

FRASQUINELLA.

Qu'est-ce que l'on chantait?

TARAPOTE, chantant.

Il grandira...

TOUTES, de même.

Il grandira...

TARAPOTE, de même.

Il grandira, car il est Espagnol!

Et, en entendant cette poésie, entre deux et trois  
heures du matin, vous ne vous êtes rien dit?

FRASQUINELLA.

J'ai cru, moi, que c'était un rêve.

NINETTA.

Moi, je pensais à autre chose.

MANUELITA.

J'ai supposé que c'était quelque employé du château, qui rentrait après s'être grisé en ville.

TARAPOTE.

C'était la nouvelle favorite!

MANUELITA.

La nouvelle favorite!

TARAPOTE, ironiquement.

Oui, c'était la comtesse de Tabago, marquise du Mançanarez, qui faisait son installation en compagnie du comte de Tabago, marquis du Mançanarez, son illustre mari!

BRAMBILLA.

Elle est mariée?

TARAPOTE, montrant la droite.

A preuve qu'il est là, ce mari.

TOUTES.

Là?

TARAPOTE.

Oui, il est là... encore endormi, sans doute... car il était dans un état, lorsqu'il est arrivé ici!...

FRASQUINELLA.

Ah! il est là... Et la marquise?...

TARAPOTE.

Elle n'est pas là, bien entendu... (Designant le fond à gauche.) Elle est là-bas, tout là-bas, dans le petit appartement.

MANUELITA.

Déjà?

FRASQUINELLA.

Une chanteuse des rues installée au palais!

Elle remonte et va à Ninetta.

BRAMBILLA.

C'est indigne!

MANUELITA.

Le vice-roi ne pourrait-il mieux placer ses affections?... N'a-t-il pas autour de lui?...

TARAPOTE.

Bien, ma nièce!

MANUELITA.

Mais, mon oncle...

TARAPOTE.

Très bien!

MANUELITA.

Vous ne comprenez pas?

TARAPOTE.

Je comprends... que tu es indignée... que vous êtes toutes indignées... et que je le suis, moi, plus que vous toutes ensemble... Mais patience!... si, comme je l'espère, la cour est avec nous, cette plaisanterie ne durera pas longtemps... La favorite s'en ira comme elle est venue... et, si cela fait trop de peine à notre gracieux maître...

MANUELITA.

On tâchera de le consoler.

TARAPOTE.

Bien, ma nièce!

MANUELITA.

Mais, mon oncle...

TARAPOTE.

Très bien! ma nièce, très bien!

MANUELITA.

Je vous assure, mon oncle, que vous ne me comprenez pas.

TARAPOTE.

Je comprends que ton cœur est bon, et cela me réjouit, parce que je suis ton oncle... Allons, embrasse-le, ton bon gros brave homme d'oncle! (Il embrasse Manuelita; puis, regardant à droite :) Ah!... c'est le mari!

Tarapote et les dames se retirent vers le fond à gauche, en regardant Piquillo, qui entre par la droite.

## SCÈNE II

LES MÊMES, PIQUILLO, magnifiquement habillé.

PIQUILLO, voyant les dames.

Des dames!... soyons poli... (Saluant.) Mesdames, je vous salue. (Les dames se retournent avec dédain. Piquillo descend sur le devant et se dit à lui-même :) Ah ça! où suis-je ici?... Que m'est-il arrivé?... On ne m'ôtera pas de la tête que depuis hier il s'est passé dans ma vie des choses extraordinaires... Quelles choses, par exemple!... voilà ce qu'il me serait impossible, pour le moment... (Saluant de nouveau les dames qui sont revenues sur le devant.) Mesdames, je vous salue derechef.

BRAMBILLA, bas, à Ninetta.

Il ose nous saluer!

FRASQUINELLA, bas, à Manuelita.

Faisons-lui sentir notre mépris... voulez-vous?

MANUELITA, bas.

Je ne demande pas mieux. (Haut, à Piquillo.) Madame va bien?

PIQUILLO.

Madame?

FRASQUINELLA.

Eh! oui, la comtesse de Tabago, marquise du Mançanarez!

TARAPOTE.

Votre femme, enfin!

PIQUILLO, à part.

Je ne l'avais pas vu, celui-là... (Haut et saluant.) Monsieur, je vous souhaite le bonjour.

TARAPOTE.

Oui, votre femme.

PIQUILLO.

Ma femme!... (A lui-même.) Ah! c'est vrai... voilà ce dont je ne pouvais pas arriver à me souvenir... je suis marié!

NINETTA.

COUPLETS.

## I

On vante partout son sourire,  
Son pied, sa taille et son maintien;  
Est-ce à tort? — Veuillez nous le dire...  
Peut-être n'en savez-vous rien?

FRASQUINELLA.

On la dit d'humeur douce et tendre,  
Et rêveuse quand vient le soir.  
Est-ce vrai? — Mais, pour nous l'apprendre,  
Il faudrait d'abord le savoir.

PIQUILLO, à part.

Que de cancans! que de sornettes!  
Ah! les petites malhonnêtes!

ENSEMBLE.

Eh! bonjour, monsieur le mari!  
Qu'avez-vous fait de votre femme?

Si vous la voyez aujourd'hui,  
 Bien des compliments à madame!  
 Pendant cet ensemble, Brambilla et Manuelita ont passé près de Piquillo.

BRAMBILLA, parlé.

Ça n'est pas tout.

II

On dit encor bien autre chose ;  
 Mais demander, même tout bas,  
 Si c'est exact, monsieur, je n'ose...  
 D'ailleurs, vous ne le savez pas.

MANUELITA.

Tout ça, le diable vous emporte,  
 Monsieur, si vous en savez rien ;  
 Mais ce que l'hymen vous rapporte,  
 Pour cela, vous le savez bien.

PIQUILLO, à part.

Que de cancans ! que de sornettes !  
 Ah ! les petites malhonnêtes !

ENSEMBLE.

Eh ! bonjour, monsieur le mari !  
 Qu'avez-vous fait de votre femme ?  
 Si vous la voyez aujourd'hui,  
 Bien des compliments à madame !  
 Les dames sortent, moitié par la droite, moitié par la gauche, en faisant  
 à Piquillo de grandes révérences ironiques.

TARAPOTE, parlé.

Bien des compliments à madame !

Il sort par la droite.

SCÈNE III

PIQUILLO, seul.

Comment, « z'à madame !... » c'est de l'ironie !... Si peu  
 d'éducation que j'aie reçu, je m'aperçois très bien que  
 c'est de l'ironie... mais ça ne fait rien, j'aurais tort de  
 me fâcher... C'est en écoutant comme ça les per-



sonnes, et en les écoutant sans me fâcher, que j'arriverai peu à peu à me rappeler les choses et à me rendre compte de ma situation... Si je les arrêtais, les personnes, et si je leur demandais : « Qu'est-ce que je fais ici?... » Si je leur demandais ça tout bêtement, j'aurais l'air d'une bête... tandis qu'en ne demandant rien et en écoutant... Voyons un peu, voyons... Je sais déjà que j'ai épousé une femme... c'est très bien... Quelle est cette femme?... je n'en sais rien... mais, d'ici à peu de temps, sans doute, je rencontrerai des gens qui me le diront.

Musique à l'orchestre. — Les rideaux s'ouvrent. — Des courtisans entrent successivement par le fond, de gauche et de droite, et viennent entourer Piquillo sans rien dire et en se le montrant du doigt.

## SCÈNE IV

PIQUILLO, LES COURTISANS.

PIQUILLO, à lui-même.

Ah! ah! des messieurs maintenant!... (Pendant que les courtisans se placent, un à un, en demi-cercle autour de lui.) Qu'est-ce qu'ils vont me faire? S'ils n'étaient que quatre, je croirais qu'ils veulent jouer aux... mais ils sont plus de quatre... (En voyant entrer d'autres courtisans.) Encore!... Ils forment le rond... c'est qu'ils désirent que je leur chante quelque chose... C'est mon métier... je vais leur chanter quelque chose... Hum!... hum!...

Au moment où il va ouvrir la bouche pour chanter, les courtisans entonnent, sans accompagnement d'orchestre, le quatrain suivant, sur le motif du second acte de la *Favorite*.

LES COURTISANS.

Quel marché de bassesse!  
C'est trop fort, sur ma foi,  
D'épouser la maîtresse,  
La maîtresse du roi!

PIQUILLO, à lui-même.

Quand je le disais, que je ne tarderais pas à savoir!..  
Je le sais maintenant... je sais que j'ai épousé la maî-  
tresse... la maîtresse du roi!... Ah! mais il faut que je  
leur explique... (Haut.) Messieurs...

LES COURTISANS.

Faut pas tant de finesse  
Pour deviner pourquoi...  
Épouser la maîtresse,  
La maîtresse du roi!

PIQUILLO.

Messieurs... messieurs... je vous en prie...

LES COURTISANS.

Quelle indécatesse!  
Elle échappe à la loi...  
Épouser la maîtresse,  
La maîtresse du roi!

PIQUILLO, hors de lui.

Ah mais! ils m'ennuient à la fin!

Entrent, par le fond, à gauche, Panatellas et Don Pedro. Ils écartent les  
courtisans, qui, à chaque quatrain, s'étaient rapprochés de Piquillo.

## SCÈNE V

DON PEDRO, PIQUILLO, PANATELLAS,  
LES COURTISANS.

PANATELLAS, aux courtisans.

Eh bien, messieurs, qu'est-ce que cela veut dire?

DON PEDRO.

Voulez-vous bien laisser ce pauvre garçon tranquille!

PANATELLAS.

Vous serez donc toujours les mêmes, et dès qu'il  
arrivera un nouveau...

UN COURTISAN, le premier à droite.

Mais, Excellence...

PANATELLAS.

Pas un mot, monsieur!... Et d'abord, qu'est-ce que vous faites ici?

LE COURTISAN.

Nous venons pour la présentation... pour la fameuse présentation.

PANATELLAS.

Il n'est pas l'heure encore... Allons, circulez, messieurs, circulez!

DON PEDRO.

Circulez, messieurs, circulez!

PIQUILLO, les imitant.

Circulez, messieurs, circulez.

PANATELLAS.

Circulez, messieurs, circulez!... On ferme!

Les courtisans s'éloignent par le fond, à gauche et à droite. Les rideaux se ferment.

PIQUILLO, à lui-même.

Je suis dans un musée... Voyez comme tout se découvre, comme on arrive à tout savoir!... Je sais maintenant que je suis marié, que je suis dans un musée... et c'est probablement pour ça qu'on m'a si bien habillé! (Panatellas et Don Pedro descendent et viennent se placer, l'un à gauche et l'autre à droite de Piquillo. — A Panatellas :) Ah! ah! vous voilà, monsieur...

PANATELLAS.

Me voilà.

PIQUILLO.

Je vous ai très bien reconnu, malgré votre bel habit tout neuf. (Montrant Don Pedro.) Et monsieur?... Il est avec vous?... un ami, peut-être?

PANATELLAS.

Don Pedro de Hinoyosa, gouverneur de la ville.

PIQUILLO, saluant.

Bien flatté, monsieur...

PANATELLAS.

Et nous arrivons pour vous défendre, comme vous voyez.

PIQUILLO.

C'est bien le moins, monsieur, c'est bien le moins... car, enfin, c'est vous qui, hier, avez profité de ma position misérable pour me forcer à accepter...

PANATELLAS.

Des reproches!

DON PEDRO.

Il n'oserait pas.

PIQUILLO.

Je n'oserais pas?...

DON PEDRO.

Non.

PIQUILLO.

Ah! je n'os...? Eh bien, non, là... voyons, je ne vous ferai pas de reproches. J'allais me pendre : vous m'avez offert de me marier; vous m'avez dit qu'après le mariage je recevrais une bonne somme et que je pourrais planter là ma femme et m'en aller au diable... Cette proposition m'a séduit, parce que j'ai pensé qu'avec la grosse somme je parviendrais bien à retrouver certaine femme que j'aimais, qui m'a abandonné, et que j'aime cent fois davantage depuis qu'elle m'a...

DON PEDRO, d'un ton sentimental.

Je vous comprends.

PIQUILLO.

N'est-ce pas?

PANATELLAS.

A votre place, je serais comme vous.

PIQUILLO.

Franchement, entre nous, n'est-ce pas que c'est bon, les femmes?...

PANATELLAS et DON PEDRO.

Ah!...

PIQUILLO.

Et qu'il n'y a que ça encore?

PANATELLAS et DON PEDRO.

Il n'y a que ça!

PIQUILLO.

COUPLETS.

## I

Et là, maintenant que nous sommes  
 Seuls et tranquilles tous les trois,  
 Pourquoi, messieurs les gentilshommes,  
 Dirions-nous pas à pleine voix :  
 Les femmes, il n'y a que ça,  
 Tant que le monde durera,  
 Tant que la terre tournera!

ENSEMBLE.

Les femmes, il n'y a que ça!  
 Tant que la terre tournera,  
 Il n'y aura que ça!

PIQUILLO.

## II

Voyez, messieurs, comme ils sont tristes,  
 Les gens qui rêvent le pouvoir!  
 Nous sommes gais, nous, les artistes,  
 Et c'est ce qui nous fait avoir  
 Des femmes!... Il n'y a que ça,  
 Tant que le monde durera,  
 Tant que la terre tournera!

ENSEMBLE.

Les femmes, il n'y a que ça!  
Tant que la terre tournera,  
Il n'y aura que ça!

PIQUILLO.

III

Voulez-vous faire une expérience?  
Prenons tous les gens qui pass'ront,  
Et d'mandons-leur à quoi ils pensent;  
Je pari' qu'ils nous répondront :  
Aux femmes!... Il n'y a que ça,  
Tant que le monde durera,  
Tant que la terre tournera!

ENSEMBLE.

Les femmes, il n'y a que ça!  
Tant que la terre tournera,  
Il n'y aura que ça!

PANATELLAS.

Assez parlé des femmes. Maintenant, parlons de nous.

PIQUILLO.

De nous?...

PANATELLAS.

Oui, de nous... Mon ami Don Pedro de Hinoyosa est, je vous l'ai dit, gouverneur de la ville; je suis, moi, premier gentilhomme de la chambre; vous êtes, vous, le mari de la favorite : nous sommes donc, à nous trois, les trois plus hauts dignitaires du Pérou.

PIQUILLO.

Est-il possible?...

DON PEDRO.

Puisque c'est nous qui avons les trois meilleures places!

PANATELLAS.

Cela posé, il ne nous reste plus qu'à nous partager, entre nous trois, les richesses, les honneurs.

DON PEDRO.

Et les billets de spectacle...

PANATELLAS.

Nous aurions très bien pu vous tenir à l'écart, faire le partage sans vous...

DON PEDRO.

Mais nous ne sommes pas capables...

PANATELLAS.

Nous sommes d'honnêtes gens.

PIQUILLO.

Est-il possible?...

DON PEDRO.

Nous nous sommes dit : Avant de procéder au partage, allons trouver le comte de Tabago...

PIQUILLO.

Le comte de Tabago?...

PANATELLAS.

C'est vous.

DON PEDRO.

Allons trouver le marquis du Mançanarez...

PIQUILLO.

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?

PANATELLAS.

C'est vous, toujours.

PIQUILLO.

Est-il possible?...

DON PEDRO.

Allons trouver le comte de Tabago, le marquis du Mançanarez, entendons-nous avec eux...

PANATELLAS.

Avec lui?...

DON PEDRO.

Non, avec eux... (Comptant sur ses doigts.) Le marquis du Mançanarez, le comte de Tabago... il faut dire : « avec eux ».

PANATELLAS.

Allez donc apprendre l'espagnol.

DON PEDRO, s'inclinant.

C'est bon : vous êtes mon supérieur hiérarchique... Entendons-nous avec lui... sachons ce qu'il demande...

PANATELLAS.

Et ce qu'il demandera, nous le lui donnerons...

PIQUILLO.

Est-il possible?...

DON PEDRO.

Mais oui, cher marquis, mais oui... demandez ce que vous voulez.

PANATELLAS.

Seulement, soyez raisonnable...

DON PEDRO.

N'oubliez pas que vous êtes un homme de peu...

PANATELLAS.

Un homme de rien...

DON PEDRO.

Une manière d'histrion...

PANATELLAS.

Une façon de baladin...

DON PEDRO.

Un pauvre diable, en un mot, et que, dans tout partage, un pauvre diable doit savoir se contenter d'une part de pauvre diable...



PANATELLAS.

Là! allez maintenant... dites ce que vous voulez.

TOUS DEUX.

Ne vous gênez pas.

PIQUILLO.

Ce que je voudrais?...

PANATELLAS.

Oui...

PIQUILLO.

J'ai fait ce que vous vouliez... j'ai épousé la maîtresse... Ces messieurs que vous avez fait circuler me l'ont chanté trois fois tout à l'heure. Comme j'ai un fond d'honnêteté, je ne me soucie pas qu'ils me le chantent une quatrième fois. Voilà pourquoi je voudrais m'en aller.

DON PEDRO.

Vous en aller?...

PIQUILLO.

Oui.

PANATELLAS.

Nous pouvons lui accorder cela, il me semble...

DON PEDRO.

Ah! oui, nous pouvons... Est-il bête, hein?... il pouvait nous demander un tas de choses, et il nous demande tout bonnement à s'en aller... Je crois bien, que nous pouvons lui accorder ça!...

PIQUILLO.

Bonjour, alors...

PANATELLAS.

Pas tout de suite, cependant.

PIQUILLO.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

PANATELLAS, le retenant.

Une formalité... une petite formalité de rien du tout... Cette femme, que vous avez épousée, il faut que vous la présentiez.

PIQUILLO.

Que je la présente!... et à qui?

DON PEDRO.

Mais... à la cour... au vice-roi.

PIQUILLO.

Comment! moi, le mari, il faut que je présente ma femme...

DON PEDRO.

Vous êtes surpris?

PIQUILLO.

Un peu... mais j'ai tort... Chaque pays a ses usages... Et comme cela, au moins, je ne partirai pas d'ici sans l'avoir vue, ma femme!

DON PEDRO.

Ah! elle est jolie.

PIQUILLO.

Vraiment?

PANATELLAS.

Elle est très jolie... Vous verrez ça tout à l'heure... Quand elle entrera, vous la prendrez par la main et vous la présenterez à Son Altesse, en disant : « Altesse, je vous présente la marquise. » Son Altesse vous répondra probablement : « Bien obligé. »

PIQUILLO.

Et ce sera tout?

PANATELLAS.

Ce sera tout... Vous serez libre.

PIQUILLO.

Et je pourrai courir après la femme que j'aime?

DON PEDRO.

Tant qu'il vous plaira!

PIQUILLO.

Dépêchons-nous, alors... Est-ce bientôt, cette présentation?

L'orchestre joue la ritournelle du morceau suivant. — Les rideaux s'ouvrent.

PANATELLAS.

C'est tout de suite... Voici Son Altesse, et tout à l'heure votre femme.

Il remonte avec Don Pedro, et tous sortent par le fond, à gauche, pour rentrer avec le vice-roi.

PIQUILLO, riant.

Ma femme!... (A lui-même.) Ça me fait tout de même quelque chose de la voir... pas grand'chose... mais quelque chose!

Entrent par le fond, de droite et de gauche, les dames de la cour et les courtisans, qui se rangent de chaque côté de la scène.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LES DAMES DE LA COUR, LES COURTI-  
SANS, UN HUISSIER, puis DON ANDRÈS DE  
RIBEIRA, MANUELITA, BRAMBILLA, NI-  
NETTA, FRASQUINELLA, GARDES, ensuite LA  
PÉRICHOLE, TARAPOTE.

CHŒUR.

Nous allons donc voir un mari  
Présenter sa femme à la cour!  
Cette fête revient ici  
Un peu plus souvent qu'à son tour.

Entre par le fond, à gauche, Don Andrès, à qui font cortège Manuelita Brambilla, Ninetta et Frasquinella. — Des gardes suivent et se rangent au fond. — Panatellas et Don Pedro précèdent le vice-roi.

DON ANDRÈS, à Piquillo.  
Comte, bonjour.

PIQUILLO.  
Bonjour, Altesse.

DON ANDRÈS.  
Donc vous allez, monsieur, présenter la comtesse ?

LE CHOËUR, goguenard.  
Ah ! la comtesse !

DON ANDRÈS.  
Oui, la comtesse.

LE CHOËUR.  
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !  
Elle est bien bonne, celle-là !

DON ANDRÈS, tristement, à Panatellas et à Don Pedro.  
Mes amis, le respect s'en va.

DON PEDRO et PANATELLAS, les bras au ciel.  
Que pouvons-nous faire à cela !  
Don Pedro et Panatellas remontent et sortent par le fond, à gauche.

LE CHOËUR.  
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !  
Elle est bien bonne, celle-là !

DON ANDRÈS, offensé, à lui-même. *Parlé.*

**Comment ! elle est bien bonne !...** (Il va s'asseoir sur le trône. — Manuelita, Brambilla, Ninetta et Frasinella le suivent et s'asseyent de chaque côté du trône sur des tabourets.) **Faites entrer.**

L'HUISSIER, annonçant du fond.

**Madame la comtesse de Tabago, marquise du Mançanarez.**

Entre par le fond, à gauche, la Périchole, somptueusement vêtue et couverte de diamants. — Elle donne la main gauche à Tarapote et la droite à un courtisan ; deux autres courtisans la suivent. — Panatellas et Don Pedro, qui ont remonté la scène, la précèdent et l'introduisent.

## LA PÉRICHOLE.

CHŒUR, pendant l'entrée de la Périchole.  
 Nous allons donc voir un mari  
 Présenter sa femme à la cour!  
 Cette fête revient ici  
 Un peu plus souvent qu'à son tour.

PANATELLAS, à Piquillo.  
 De tout ce que j'ai dit vous souvenez-vous bien?

PIQUILLO.  
 Je m'en souviens.

PANATELLAS.  
 Allez donc, et n'oubliez rien.

PIQUILLO.  
 Vous allez voir.

Il s'approche de la Périchole.  
 Venez, madame.  
 Panatellas et Don Pedro vont s'asseoir sur des tabourets, au bas des  
 marches du trône, l'un à droite, l'autre à gauche. — Tarapote descend  
 à droite.

LA PÉRICHOLE, à Piquillo.  
 Je viens, monsieur...

PIQUILLO, frappé, à part.

Dieu! cette voix!...

La reconnaissant et à mi-voix.

La Périchole!

LA PÉRICHOLE, bas.  
 Eh! oui!

PIQUILLO, bas.

Comment! c'est toi ma femme?

LA PÉRICHOLE, bas.  
 Eh! oui, c'est moi!

PIQUILLO, élevant la voix.

Qu'est-ce que j'entrevois?

LA PÉRICHOLE, bas.  
 Tais-toi, tu sauras tout!

PIQUILLO.

Ah! j'en sais bien assez!  
 Car je sais,  
 Coquine, que c'est vous la maîtresse du roi,  
 Et qu'alors je suis, moi...

LA PÉRICHOLE, bas, à Piquillo, qui l'a prise par le bras.  
 Tais-toi! tais-toi! tais-toi! tais-toi!

LE CHOEUR.

Ha! ha! ha! ha! ha! ha!  
 Elle est bien bonne, celle-là!

DON ANDRÈS, qui est descendu du trône, à Panatellas  
 et à Don Pedro, qui se sont levés.

Vous attendiez-vous à cela?

PANATELLAS.

Faut voir ce que ça deviendra.

LE CHOEUR.

Ha! ha! ha! ha! ha! ha!  
 Elle est bien bonne, celle-là!

LA PÉRICHOLE, bas, à Don Andrès.

C'est un malentendu... Mais je vais le calmer;  
 Ne craignez rien, je saurai l'apaiser.

Don Andrès va se rasseoir sur le trône. — Don Pedro et Panatellas  
 se rasseient aussi. — A Piquillo.

Écoute un peu,  
 Et ne bouge pas, de par Dieu!

I

Que veulent dire ces colères  
 Et ces gestes de mauvais ton?  
 Sont-ce là, monsieur, les manières  
 Qu'on doit avoir dans un salon?  
 Troubler ainsi l'éclat des fêtes  
 Dont je prends ma part pour ton bien!  
 Nigaud, nigaud, tu ne comprends donc rien?  
 Mon Dieu! que les hommes sont bêtes!

Piquillo fait vivement quelques pas vers Don Andrès; la Périchole le  
 rattrape par le bras et le ramène au milieu de la scène.

## II

Comment! tu vois que j'ai la chance,  
 Et tu veux tout brouiller ici!  
 Manquerais-tu de confiance?  
 C'est un défaut chez un mari.  
 Laisse-les donc finir, ces fêtes,  
 Et puis après tu verras bien...  
 Nigaud, nigaud, tu ne comprends donc rien?  
 Mon Dieu! que les hommes sont bêtes!

## PIQUILLO.

C'est vrai, j'ai tort de m'emporter :  
 Venez, je vais vous présenter!

Mouvement général d'attention. — Piquillo prend la Périchole par la main  
 et s'adresse à Don Andrés.

Écoute, ô roi, je te présente,  
 A la face de tous ces gens,  
 La femme la plus séduisante...  
 Et la plus fausse en même temps!  
 Prends garde à la câlinerie  
 De sa voix et de son regard!  
 En elle tout est menterie...  
 Je m'en aperçois... mais trop tard!  
 Écoute, ô roi, je te présente,  
 A la face de tous ces gens,  
 La femme la plus séduisante  
 Et la plus fausse en même temps!  
 Elle te dira qu'elle t'aime,  
 Pauvre vieux, et tu la croiras,  
 Comme je la croyais moi-même!...  
 Voyez, qui ne la croirait pas?  
 Puisque tu la veux pour maîtresse,  
 Garde-la... mais veille dessus!  
 Garde-la bien, je te la laisse,  
 Et m'en vais, car je n'en veux plus!

A la fin du morceau, Piquillo jette la Périchole sur les marches du trône.  
 Don Andrés aide la Périchole à se relever. Grand mouvement d'indignation.

DON ANDRÈS, furieux et désignant Piquillo.

Sautez dessus!

Sautez dessus!

Don Pedro et Panatellas vont se placer derrière Piquillo, l'un à sa droite,  
 l'autre à sa gauche.

LES COURTISANS, menaçant Piquillo.

Sautons dessus!

Sautons dessus!

LA PÉRICHOLE, exaspérée, allant à Piquillo, tenu par Don Pedro et Panatellas.

Ah! ma foi, oui, sautez dessus!

Gens de la fête,

Sautez dessus!

Car moi non plus, je n'en veux plus!

Il est trop bête...

Sautez dessus!

LE CHŒUR.

Sautons dessus!

Sautons dessus!

Pendant ce chœur Piquillo passe à droite et fait le tour de la scène; Panatellas, Don Pedro et Tarapote le poursuivent.

PANATELLAS et DON PEDRO, sautant sur Piquillo.

Nous le tenons!

PIQUILLO.

Ah! les brigands!

TARAPOTE, PANATELLAS et DON PEDRO.

Nous le tenons!

PIQUILLO.

Les mécréants!

TARAPOTE, PANATELLAS et DON PEDRO, à Don Andrés qui est debout sur les marches du trône.

Et maintenant, pour vous plaire,

Qu'en faut-il faire?

Grand roi, qu'en faut-il faire?

DON ANDRÈS.

Conduisez-le, bons courtisans,

Et que cet exemple serve,

Dans le cachot qu'on réserve

Aux maris ré...

Aux maris cal...

Aux maris ci...

Aux maris trants,

Aux maris récalcitrants!



## LA PÉRICHOLE.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Conduisons-le, bons courtisans, etc.

PIQUILLO.

Conduisez-moi donc, courtisans, etc.

PIQUILLO, à la Périchole.

Dans son palais ton roi t'appelle,  
 Pour te couvrir de honte et d'or!  
 Son amour te rendra plus belle,  
 Plus belle et plus infâme encor!

REPRISE EN CHŒUR.

Conduisez-le, }  
 Conduisons-le, } bons courtisans,

Et que cet exemple serve,  
 Dans le cachot qu'on réserve

Aux maris ré...

Aux maris cal...

Aux maris ci...

Aux maris trants!

Aux maris récalcitrants!

Panatellas, Don Pedro et Tarapote entraînent Piquillo par le fond,  
 à gauche.

# ACTE TROISIÈME

## PREMIER TABLEAU

Le cachot des maris récalcitrants. — Un cachot très étroit et très sombre. — Une lampe suspendue à la voûte. — Au premier plan, à droite et à gauche, deux gros anneaux scellés dans le mur supportent deux chaînes de fer; à l'extrémité de ces chaînes, deux ceintures avec fermoir. — Un pilier à gauche. — Porte au fond, un peu vers la droite. — Devant le pilier, par terre, une botte de paille; près de la botte de paille, un escabeau.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### UN VIEUX PRISONNIER.

Au lever du rideau, la scène est vide. — Une trappe s'ouvre au milieu de la scène, et paraît le Vieux Prisonnier.

Je suis en train de m'évader... y parviendrai-je? toute la question est là! (Avec fureur.) Il y a douze ans que je suis enfermé dans cette prison... (Avec sentiment.) il y a douze ans que je n'ai embrassé une femme... c'est bien long... Ces douze années de captivité, je les ai employées à percer le mur de mon cachot... avec un petit couteau que j'ai là... et j'ai pu arriver jusqu'ici... (Regardant autour de lui.) Douze ans encore pour percer cet autre mur, et je serai libre... ne perdons pas une minute... (Au moment où il va attaquer le mur, on entend jouer par l'orchestre le motif des maris récalcitrants : le Vieux Prisonnier s'arrête.) J'entends du bruit, il me semble... rentrons vite... En matière d'évasion, l'on ne saurait montrer trop de prudence!

Il disparaît. La trappe se referme.

## SCÈNE II

PIQUILLO, PANATELLAS, DON PEDRO,  
LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

C'est ici, messieurs; nous sommes arrivés...

PANATELLAS.

C'est ici le cachot des maris récalcitrants?

LE GEOLIER.

Oui, monseigneur.

DON PEDRO.

Il est très propre.

LE GEOLIER.

Il est tout neuf, il n'a encore servi à personne.

PIQUILLO.

Ainsi l'on me fourre en prison parce que je n'ai pas trouvé bon que ma femme...

PANATELLAS.

On vous fourre en prison parce que vous avez été récalcitrant.

PIQUILLO.

C'est ce que je disais... on me fourre en prison parce que je n'ai pas voulu me laisser faire... Eh bien... voilà de ces choses... je n'ai pas, quant à moi, d'opinions subversives, mais je suis obligé de vous le dire, messeigneurs, voilà de ces choses qui font comprendre les révolutions.

PANATELLAS.

Oh! oh!

DON PEDRO.

Qu'est-ce qu'il a dit?

PIQUILLO.

Elles ne les excusent pas, mais elles les font comprendre.

PANATELLAS.

Taisez-vous, mon ami.

DON PEDRO.

N'aggravez pas votre position.

PANATELLAS, lui serrant la main.

Au revoir, mon ami, au revoir.

PIQUILLO.

Vous allez me laisser là, tout seul ?

DON PEDRO.

Il le faut bien, la fête continue là-haut...

PIQUILLO.

La fête?...

PANATELLAS.

Mais nous ne vous quitterons pas sans vous avoir dit ce que nous pensons de votre admirable conduite...

COUPLETS.

DON PEDRO.

Les maris courbaient la tête,  
C'était l'usage à Lima ;  
Vous seul avez, âme honnête,  
Osé crier : « Halte-là !... »

TOUS LES DEUX.

Cette fureur généreuse  
Est flatteuse  
Pour la corporation !...  
Recevez donc, Excellence,  
L'assurance  
De notre admiration.

PANATELLAS.

Je vous croyais l'âme vile,  
Je me trompais lourdement

Vous n'êtes qu'un imbécile,  
Je vous en fais compliment.

TOUS LES DEUX.

Cette fureur généreuse  
Est flatteuse  
Pour la corporation!...  
Recevez donc, Excellence,  
L'assurance  
De notre admiration.

Don Pedro et Panatellas lui donnent des poignées de main et se retirent.  
Alors le geôlier s'approche de Piquillo comme s'il voulait lui parler ; ne trouvant rien à dire, il se contente de lui serrer la main avec effusion, essuie une larme et s'en va.

### SCÈNE III

PIQUILLO, seul.

Il est ému... Qui ne le serait pas à l'aspect d'une pareille infortune?... Ces messieurs aussi étaient émus... ces messieurs qui viennent de sortir... Ce sont les mêmes qui, il y a une demi-heure, formaient le rond autour de moi et qui me chantaient :

Épouser la maîtresse,  
La maîtresse du roi...

(Avec orgueil.) Maintenant, ils chantent sur un autre air... ça me prouve que j'ai reconquis la considération publique... C'est une consolation... malheureusement, elle est insuffisante... comme la plupart des consolations, du reste... (Tout en examinant la paille de son cachot.) La voilà donc, la couche de l'honnête homme... de la paille!... Je vais dormir sur la paille, tandis que, si j'avais été une canaille, je dormirais sous le duvet... Eh bien, voilà de ces choses... je ne veux pas dire

de mal de la Providence, mais enfin voilà de ces choses...

## RONDEAU.

On me proposait d'être infâme,  
 Je fus honnête... et me voilà !  
 Cela vous met la mort dans l'âme  
 De voir le monde comme il va...  
 Ma femme, avec tout ça, ma femme,  
 Qu'est-c' qu'ell' peut fair' pendant c'temps-là ?  
 Qu'est-c' qu'ell' peut faire, la perfide,  
 — Je n'pensais pas du tout à ça, —  
 Pendant que, sur la paille humide,  
 Je geins et pousse des hélas !  
 Elle est près du roi, l'infidèle !...  
 Le roi lui dit ceci, cela,  
 Et qu'elle est belle et qu'elle est belle,  
 Et patati et patata...  
 Baste ! à quoi bon la jalousie  
 Quand on en est où me voilà !...

Il s'étend sur sa botte de paille.

Mieux vaut dormir : qui dort oublie...  
 Je n'sais pas trop qu'est-c' qu'a dit ça !...  
 J'ai toujours ce tourment dans l'âme,  
 Jamais le sommeil ne viendra...  
 Ma femme, ma petite femme,  
 Que fais-tu pendant ce temps-là ?

Il s'endort, et, d'une voix éteinte :

Ma femme !... Avec tout ça ma femme  
 Qu'est-c' qu'ell' peut fair' pendant c'temps-là ?

Il dort. Entrent la Périchole et le géolier portant une torche.

## SCÈNE IV

PIQUILLO, LA PÉRICHOLE, LE GEOLIER.

LA PÉRICHOLE.

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher  
 de lui sans crainte ?

LE GEOLIER.

Il n'est pas lié, madame; mais, si vous y tenez, je puis le faire attacher à l'un de ces anneaux.

LA PÉRICHOLE.

C'est inutile; mais tenez-vous là, et, au moindre cri, jetez-vous sur lui avec vos hommes!

LE GEOLIER.

Bien! madame.

Il sort.

## SCÈNE V

## PIQUILLO, LA PÉRICHOLE.

La Périchole s'approche de Piquillo et lui donne deux ou trois petits coups de pied : Piquillo se borne d'abord à changer de position, puis il se réveille.

PIQUILLO.

Qui va là? qui est là?

LA PÉRICHOLE.

Moi!

PIQUILLO.

Qui ça, toi?

LA PÉRICHOLE.

La Périchole!

PIQUILLO.

La Périchole!

LA PÉRICHOLE.

Est-ce que tu ne t'attendais pas à me voir?

PIQUILLO.

Je n'y comptais pas; je ne pouvais pas croire que tu aurais l'imprudence... (Retroussant ses manches.) Mais, puisque tu l'as eue, cette imprudence...

Il se lève.

LA PÉRICHOLE.

Eh bien?...

PIQUILLO, terrible.

Tu vas voir!...

LA PÉRICHOLE, très tranquille.

Un pas de plus, et j'appelle. Si j'appelle, le geôlier entre avec six de ses hommes; on se jette sur toi et l'on t'attache à l'un de ces deux anneaux... Maintenant, fais ce que tu voudras.

PIQUILLO.

C'est sérieux, ce que tu dis là?

LA PÉRICHOLE.

On ne peut plus sérieux.

PIQUILLO.

C'est bon, alors!... Tu as été moins imprudente que je ne le supposais, voilà tout.

LA PÉRICHOLE, se rapprochant.

Pas de bêtises, tu sais!...

PIQUILLO.

C'est bon! je te dis... du moment que je ne serais pas le plus fort...

LA PÉRICHOLE.

A la bonne heure!... Causons maintenant... Tu penses bien que je ne serais pas venue si je n'avais pas eu un motif.

PIQUILLO.

Je le connais, ton motif.

LA PÉRICHOLE.

Quel est-il, voyons?...

PIQUILLO.

Femme de toutes les voluptés



LA PÉRICHOLE.

C'est possible, après?

PIQUILLO.

Tu as tenu à être sûre que j'étais mal couché... Eh bien! sois satisfaite... je suis couché aussi mal qu'on peut l'être. La voilà, la couche de l'honnête homme!... c'est pour voir ça que tu es venue?

LA PÉRICHOLE.

Non, ce n'est pas pour cela, mon ami.

PIQUILLO.

Pourquoi, alors?

DUO.

LA PÉRICHOLE.

Dans ces couloirs obscurs, sous cette voûte sombre,  
Piquillo, Piquillo, ne devines-tu pas  
Quel but mystérieux m'a conduite dans l'ombre  
Et vers ce noir cachot a dirigé mes pas.

PIQUILLO.

Ce but mystérieux se devine aisément :  
Tu viens pour te fichier de moi.

LA PÉRICHOLE.

Non, cher amant,  
Je viens pour te parler.

PIQUILLO.

Pour cela seulement?

LA PÉRICHOLE.

Oui, je t'assure,  
Je te le jure!  
Seulement pour cela, mon gentil Piquillo!...

PIQUILLO.

Eh bien, soit! parlez-moi, comtess' de Tabago.

LA PÉRICHOLE.

Tu veux bien?

PIQUILLO.

Je veux bien.

LA PÉRICHOLE.

Écoute alors, écoute et ne dis rien :

I

Tu n'es pas beau, tu n'es pas riche,  
Tu manques tout à fait d'esprit ;  
Tes gestes sont ceux d'un godiche,  
D'un saltimbanque dont on rit.  
Le talent, c'est une autre affaire :  
Tu n'en as guère, de talent...  
De ce qu'on doit avoir pour plaire  
Tu n'as presque rien, et pourtant...

PIQUILLO.

Et pourtant ?

LA PÉRICHOLE.

Je t'adore, brigand, j'ai honte à l'avouer ;  
Je t'adore et ne puis vivre sans t'adorer.

II

Je ne hais pas la bonne chère...  
On dinait chez ce vice-roi,  
Tandis que toi, toi, pauvre hère,  
Je mourais de faim avec toi !  
J'en avais chez lui, de la joie ;  
J'en pouvais prendre tant et tant ;  
J'avais du velours, de la soie,  
De l'or, des bijoux, et pourtant...

PIQUILLO.

Et pourtant?...

LA PÉRICHOLE.

Je t'adore, brigand, j'ai honte à l'avouer ;  
Je t'adore et ne puis vivre sans t'adorer.

PIQUILLO.

C'est la vérité, dis ?

LA PÉRICHOLE.

C'est la vérité même.

## LA PÉRICHOLE.

PIQUILLO.

Tu m'aimes ?

LA PÉRICHOLE.

Je t'aime !

PIQUILLO.

O joie extrême !

LA PÉRICHOLE.

Bonheur suprême !

ENSEMBLE.

*Et cætera, et cætera.**Felicità! felicità!*

PIQUILLO, avec passion.

Mon bonheur serait complet si  
Je le goûtais ailleurs qu'ici.

LA PÉRICHOLE.

Tu m'aimes ?

PIQUILLO.

Je t'aime !

LA PÉRICHOLE.

Tu m'aimes ?

PIQUILLO.

Je t'aime !

LA PÉRICHOLE.

O joie extrême !

PIQUILLO.

Bonheur suprême !

ENSEMBLE.

*Et cætera, et cætera.**Felicità! felicità!*

LA PÉRICHOLE.

Mon Piquillo !

PIQUILLO.

Tu m'aimes ?

LA PÉRICHOLE.

A ce point que la fortune m'est devenue insupportable.

table dès que tu n'as plus été là pour la partager avec moi... J'ai tout quitté pour venir te retrouver, mon Piquillo!

PIQUILLO.

O mon amante!

LA PÉRICHOLE.

O mon amant!

PIQUILLO.

Mais comment se fait-il, au fait, que tu aies pu venir?...

LA PÉRICHOLE.

J'ai demandé l'autorisation au vice-roi.

PIQUILLO.

Et il te l'a accordée?...

LA PÉRICHOLE.

Il n'a rien à me refuser.

PIQUILLO.

Eh là!...

LA PÉRICHOLE.

Tu es bête!... s'il en est encore à ne rien me refuser, c'est que, moi, je lui ai tout refusé, moi!

PIQUILLO.

Comment dis-tu ça?... s'il en est encore à ne te rien refuser, c'est que?...

LA PÉRICHOLE.

C'est que, moi, je lui ai tout refusé... Tu ne comprends pas?...

PIQUILLO.

Non.

LA PÉRICHOLE.

Tu comprendras plus tard. Nous n'avons pas de temps à perdre... Tu vas être libre, mon Piquillo, tu vas être libre. J'ai gardé sur moi assez d'or et de

pierreries pour corrompre tous les geôliers du monde... A moi, geôlier, à moi!...

Entre Don Andrés, le vice-roi, déguisé en geôlier : barbe hérissée, air féroce, énorme trousseau de clefs.

## SCÈNE VI

LES MÊMES plus DON ANDRÈS en geôlier.

TERZETTO.

DON ANDRÈS.

Je suis le joli p'tit geôlier  
A la belle barbe en broussaille :  
On me dit quelquefois d'la tailler,  
Mais moi, jamais je ne la taille.

En faisant sonner ses clefs.

Et tin tin tin, et tin tin tin!  
Sonnez, mes clefs, soir et matin!

TOUS LES TROIS.

Et tin tin tin, et tin tin tin!  
Chantez votre joyeux tin tin,  
Sonnez, { mes  
          } ses clefs, soir et matin!

DON ANDRÈS.

Aux prisonniers, d'un pas hâtif,  
Je vais porter la nourriture ;  
Malgré mon air rébarbatif,  
Je suis une bonne nature.

Agitant son gros trousseau de clefs.

Et tin tin tin! et tin tin tin!  
Sonnez, mes clefs soir et matin.

PIQUILLO.

Il est fort bien !

LA PÉRICHOLE.

Fort bien, vraiment!

PIQUILLO.

Mignon, gentil, coquet, charmant.

LA PÉRICHOLE.

Fringant, pimpant.

PIQUILLO.

Et sémillant.

REPRISE.

Sonnez, } mes clefs, soir et matin!  
 ses  
 Et tin tin tin, et tin tin tin!

LA PÉRICHOLE.

Il est gentil! ça va aller tout seul... Venez un peu ici, petit geôlier.

DON ANDRÈS.

Et tin tin tin, et tin tin tin!...

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que c'est?

DON ANDRÈS.

Et tin tin tin, et tin tin tin!

LA PÉRICHOLE.

En voilà assez... (Lui montrant des diamants.) Savez-vous ce que c'est que ça?

DON ANDRÈS.

Parfaitement!... ce sont des diamants.

LA PÉRICHOLE.

Qui sont à vous si vous consentez à favoriser son évacion.

PIQUILLO.

Oh! dis donc... c'est beaucoup peut-être de lui donner tout ça... Enfin!...

DON ANDRÈS.

Et si je consens à favoriser son évacion, qu'est-ce que vous ferez, vous?

LA PÉRICHOLE.

Je partirai avec lui.

DON ANDRÈS.

Avec lui!

PIQUILLO.

Sans doute, avec moi, Don Alfonso Piquillo...  
Il est gentil, mais il est bête...

LA PÉRICHOLE.

Oh! oui, qu'il est bête!

DON ANDRÈS, à part.

Tu verras ça tout à l'heure, toi, si je suis bête!... (Haut.)  
Eh bien, et ce vice-roi, ce pauvre vice-roi, vous le  
plantez là?

LA PÉRICHOLE.

Net!

DON ANDRÈS, dissimulant son émotion.

Il vous adore, pourtant!

LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que ça me fait?

DON ANDRÈS.

Si vous l'aimiez, ça vous ferait quelque chose.

LA PÉRICHOLE.

Oui, mais comme je ne l'aime pas...

DON ANDRÈS.

Pas même un brin?

LA PÉRICHOLE.

Pas une miette!

PIQUILLO.

C'est moi qu'elle aime.

LA PÉRICHOLE.

Oui, c'est lui... je l'aime! Il m'aime, nous nous  
aimons; nous voulons vivre l'un près de l'autre... et  
c'est sur vous, petit geôlier, que nous avons compté  
pour nous procurer cette satisfaction.

DON ANDRÈS.

C'est sur moi que vous avez compté?

PIQUILLO.

Oui, bon petit geôlier, c'est sur vous.

DON ANDRÈS.

Eh bien, vous n'avez pas eu tort... car cette satisfaction, je vous la procurerai et plus complète que vous ne pouvez croire... A moi, vous autres!

Entrent des gardes.

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

Oh!

DON ANDRÈS, montrant les anneaux.

La femme à gauche, l'homme à droite... Ne faites pas de mal à la femme, mais vous bousculeriez un peu l'homme que je n'y verrais pas d'inconvénient. (On attache Piquillo à l'anneau de gauche, et la Périchole à l'anneau de droite.) Là, c'est bien, laissez-nous maintenant.

Les gardes sortent.

LA PÉRICHOLE.

Don Andrés!...

PIQUILLO.

Le vice-roi!...

DON ANDRÈS.

Oui, le vice-roi, qui n'est pas aussi bête que vous le pensiez, monsieur... le vice-roi, à qui une minute a suffi pour se venger de vos dédains, madame... Vivre l'un près de l'autre, disiez-vous... Eh bien! vous y êtes l'un près de l'autre... restez-y donc, et parlez-vous d'amour si cela vous fait plaisir.

PIQUILLO.

Oui, tyran, nous nous en parlerons!

LA PÉRICHOLE.

Nous nous en parlerons à ton nez et à ta barbe!



DON ANDRÈS, avec dignité, ôtant sa fausse barbe.

Vous faites erreur, madame : cette barbe n'est pas à moi.

TRIO.

PIQUILLO.

Roi pas plus haut qu'une botte!  
Singe! nous nous adorons;  
Marron sculpté! vil despote!  
Entends-tu? nous nous aimons.

DON ANDRÈS.

La jalousie et la souffrance  
Déchirent mon cœur tour à tour;  
J'ai la fortune et la puissance,  
Tout cela ne vaut pas l'amour.

ENSEMBLE.

PIQUILLO, LA PÉRICHOLE.

La jalousie et la souffrance  
Déchirent son cœur tour à tour;  
Il a tout, fortune et puissance,  
Le gueux, mais il n'a pas l'amour.  
Nous, nous avons l'amour!

DON ANDRÈS.

La jalousie et la souffrance  
Déchirent mon cœur tour à tour;  
J'ai la fortune et la puissance,  
Tout cela ne vaut pas l'amour.  
Moi, je n'ai pas l'amour!

PIQUILLO.

Oui, nous nous aimons,  
Nous nous adorons...  
Entends-tu, brigand?...

DON ANDRÈS.

Ah! qu'elle est belle!

Il va vers la Périchole.

PIQUILLO.

Le bandit se rapproche d'elle!...  
Veux-tu t'en aller! veux-tu t'en aller!

LA PÉRICHOLE, se défendant comme elle peut.  
Veux-tu t'en aller! veux-tu t'en aller!

DON ANDRÈS, à la Périchole.  
Tout bas laisse-moi te parler!

PIQUILLO.  
Que dit-il?

DON ANDRÈS, bas, à la Périchole.  
Si plus tard tu deviens raisonnable,  
Si tu te montres plus traitable,  
Fredonne un de ces airs que tu chantes si bien,  
Je serai là!... Chut! ne me réponds rien!

LA PÉRICHOLE.  
Misérable!

PIQUILLO.  
Qu'est-c' qu'il t'a dit, le misérable?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

PIQUILLO, LA PÉRICHOLE.  
La jalousie et la souffrance, etc.

DON ANDRÈS.  
La jalousie et la souffrance, etc.  
Don Andrés sort à la fin du trio.

DON ANDRÈS, à la Périchole, en sortant, parlé.

Je serai là.

Il reparait : Piquillo saisit sa botte de paille et la lui jette. — Piquillo et la Périchole restent seuls attachés en face l'un de l'autre à leurs anneaux de fer.

## SCÈNE VII

LA PÉRICHOLE, PIQUILLO.

PIQUILLO.  
Qu'est-ce qu'il t'a dit, tout à l'heure, le vice-roi?

LA PÉRICHOLE.  
Quand ça?

PIQUILLO.

Quand il t'a parlé bas.

LA PÉRICHOLE.

Il ne m'a rien dit.

PIQUILLO.

Pourquoi t'a-t-il parlé bas, alors? Quand on ne dit rien, on n'a pas besoin de parler bas.

LA PÉRICHOLE.

Tu m'ennuies!... Tu vois que ça me crispe d'être attachée par le milieu du corps, et tu viens encore avec tes bêtes de questions...

PIQUILLO.

En voilà une nuit de nocces!... Car, enfin, en y pensant, c'est notre nuit de nocces.

LA PÉRICHOLE.

C'est vrai, pourtant!

PIQUILLO.

Comme c'est agréable de la passer de cette façon-là!... (En riant.) Heureusement que nous, pas bêtes...

LA PÉRICHOLE.

Plaît-il, monsieur?

PIQUILLO.

Rien... je sais ce que je veux dire... il semblerait que nous avons prévu ça, vraiment, il semblerait que nous avons prévu ça.

Musique à l'orchestre pendant que la trappe du Vieux Prisonnier s'ouvre très lentement.

LA PÉRICHOLE.

Tais-toi!

PIQUILLO.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA PÉRICHOLE.

Il me semble que j'entends...

PIQUILLO.

Moi aussi...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE VIEUX PRISONNIER.

LE VIEUX PRISONNIER, sortant de la trappe.

Chut! chut!...

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE VIEUX PRISONNIER.

Taisez-vous!

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE VIEUX PRISONNIER.

Je vous apporte la liberté!

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

La liberté!

LE VIEUX PRISONNIER.

J'ai mis douze ans à percer le mur de mon cachot avec ce petit couteau... Douze ans encore pour percer le mur de votre cachot à vous, et nous sommes libres!

PIQUILLO et LA PÉRICHOLE.

Dans douze ans...

LE VIEUX PRISONNIER.

Oui... Ne perdons pas une minute.

LA PÉRICHOLE.

LA PÉRICHOLE.

Psstt! Dites donc, l'évadé, j'ai peut-être un moyen plus rapide... Vous l'avez sur vous, votre petit couteau?...

LE VIEUX PRISONNIER.

Le voici.

LA PÉRICHOLE.

Eh bien, servez-vous-en d'abord pour faire sauter un des anneaux de cette chaîne.

LE VIEUX PRISONNIER.

A votre service!

Il saute sur la Périchole, et, avant de la délivrer, il l'embrasse avec fureur une demi-douzaine de fois.

LA PÉRICHOLE, se débattant.

Eh bien! eh bien!...

PIQUILLO.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous bien!...

LE VIEUX PRISONNIER.

Pardonnez-moi, il y avait douze ans!... il y avait douze ans, mon ami, il y avait douze ans... (Délivrant la Périchole.) Là, vous êtes libre.

LA PÉRICHOLE.

A la bonne heure!

Le Vieux Prisonnier va délivrer Piquillo.

PIQUILLO, lui serrant la main.

C'est bon! je ne vous en veux plus.

LA PÉRICHOLE.

Maintenant, écoutez-moi. Le vice-roi m'a dit tout à l'heure...

PIQUILLO.

Tu vois bien qu'il t'a dit quelque chose!

LA PÉRICHOLE, haussant les épaules.

Le vice-roi m'a dit tout à l'heure que, si ça m'ennuyait trop de passer la nuit accrochée à cet anneau, je n'aurais qu'à chanter une des chansons que je

chante si bien... (Avec modestie.) Ce n'est pas moi qui parle, c'est le vice-roi.

LE VIEUX PRISONNIER, saluant cérémonieusement.  
Oh! madame!...

PIQUILLO, à part.  
C'est un homme du monde.

LA PÉRICHOLE.  
Il a dit qu'il serait là; que, lorsqu'il m'entendrait chanter, il reviendrait... alors, vous comprenez... Toi, Piquillo, tu vas te remettre près de ton mur, comme si tu étais toujours attaché; vous, bon vieillard, vous allez vous cacher derrière ce pilier... moi, je vais chanter... le vice-roi viendra, et, dès qu'il sera à portée...

LE VIEUX PRISONNIER.  
Nous sautons sur lui.

PIQUILLO.  
Nous le ficelons, nous lui chipons ses clés.

LA PÉRICHOLE.  
Et nous décampons... Y sommes-nous?

LE VIEUX PRISONNIER.  
Nous y sommes.

LA PÉRICHOLE, la tête tournée vers la porte.  
Je t'adore!... Si je suis folle,  
C'est de toi!... Compte là-dessus...  
Entre Don Andrès.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, DON ANDRÈS.

DON ANDRÈS.  
Elle m'adore... j'ai bien entendu... elle m'adore, je puis compter là-dessus.

LA PÉRICHOLE.

C'est vous, Don Andrès?

DON ANDRÈS.

Oui, c'est moi. Eh bien, vous êtes devenue raisonnable?

LA PÉRICHOLE.

Tout à fait raisonnable!

DON ANDRÈS.

Et vous m'adorez?

LA PÉRICHOLE.

Et je vous adore!...

PIQUILLO et LE VIEUX PRISONNIER, qui se sont rapprochés, jettent une corde autour du corps du vice-roi, l'emmènent près du pilier, l'y attachent solidement.

Tu vas voir comme elle t'adore, tu vas voir...

DON ANDRÈS.

A moi!... à moi!... Mais je suis fou... il n'y a personne... on ne m'entendra pas!... (Une fois attaché.) Ah! les femmes! les femmes!...

LA PÉRICHOLE.

Tu as raison, Don Andrès, les femmes...

Sur le motif du second acte.

Qu'est-c' qui, dans un tas d'circonstances,  
Fait aux rois comme aux vice-rois  
Commettre une foul' d'imprudences  
Dont, plus tard, ils se mord'nt les doigts?...  
Les femmes, il n'y a que ça, etc.

LES TROIS PRISONNIERS.

Les femmes, il n'y a que ça, etc.

Tous les trois se sauvent.

DON ANDRÈS, seul, attaché au pilier.

Eh bien! ils ont raison après tout. Les femmes, il n'y a que ça!... A moi! à moi! à moi!...

## DEUXIÈME TABLEAU

Décor du premier acte.

## SCÈNE PREMIÈRE

BERGINELLA, GUADALENA, MASTRILLA,  
puis PIQUILLO, LA PÉRICHOLE, LE VIEUX  
PRISONNIER, puis DON PEDRO, PANATELLAS et DES GARDES.

Au lever du rideau, des passants se sauvent en courant. — Mastrilla est au balcon, les deux autres cousines rangent les tables et les chaises.

MASTRILLA.

Que se passe-t-il donc? tout le monde a peur, tout le monde se sauve...

BERGINELLA.

On dit que trois prisonniers viennent de s'échapper.

GUADALENA.

Et toutes les milices de la ville sont sur pied pour les rattraper... Oh!...

Entrent Piquillo, la Périchole et le Vieux Prisonnier.

BERGINELLA et GUADALENA.

Piquillo!... La Périchole!...

PIQUILLO.

Ne nous trahissez pas, mes bonnes demoiselles, ne nous trahissez pas!

LE VIEUX PRISONNIER, embrassant Guadalena.

Il y avait douze ans...

Piquillo et la Périchole entraînent le Vieux Prisonnier; ils sortent par la droite. — Les Trois Cousines rentrent dans leur cabaret. — Paraît Don Pedro, l'épée à la main, suivi d'un peloton de soldats.



## LA PÉRICHOLE.

DON PEDRO et CHŒUR.

En avant! en avant, soldats!  
Pressons le pas! pressons le pas!

DON PEDRO.

D'un pied léger, d'un pas agile,  
Visitant les moindres quartiers,  
Nous parcourons toute la ville  
Pour rattraper les prisonniers.

CHŒUR.

Les bandits  
Sont partis;  
Tous les trois  
A la fois  
Ont pris la poudre d'escampette.

Furetons  
Et cherchons,  
Car il faut  
Vite et tôt

Les découvrir dans leur cachette.  
Donc en avant, d'un pas agile,  
Par les quais et par les faubourgs;  
Traquons-les dans toute la ville,  
Suivons leurs tours et leurs détours!

Sur la fin du chœur, Panatellas entre à la tête d'une autre patrouille.

DEUXIÈME PATROUILLE.

En avant! en avant, soldats!  
Pressons le pas! pressons le pas!

PANATELLAS.

La foule nous suit, gouailleuse,  
Et, riant de notre embarras,  
Nous chante de sa voix railleuse :  
« L'attrap'ra!... l'attrap'ra pas!... »

CHŒUR.

Les bandits  
Sont partis, etc.

Après ce chœur, sortie des patrouilles et rentrée des Trois Cousines.

LES TROIS COUSINES.

Pauvres gens, où sont-ils?  
Les voilà bien lotis!

C'est la faute à la Péricholè :  
 Le satin, les atours,  
 Les bijoux, le velours!  
 Elle était grise, elle était folle!...  
 Mais, hélas! pauvre enfant!  
 La voilà maintenant  
 Plus malheureuse que naguère!  
 Profitons sagement  
 D'un tel enseignement,  
 N'ayons pas la tête légère.

MASTRILLA.

Et si jamais notre doux maître,  
 Si notre doux maître, un jour,  
 Avait l'aplomb de se permettre  
 De nous parler de son amour...

BERGINELLA.

Nous aurions bien plus de sagesse!  
 Et nous ferions, sur ma foi!  
 Avec beaucoup de politesse,  
 La révérence au vice-roi.

GUADALENA.

Car, vrai, cela passe trop vite  
 Une fortune à la cour!  
 Le règne de la favorite  
 N'aura pas duré plus d'un jour!  
 Rentrent Don Pedro et Panatellas à la tête de leurs patrouilles.  
 Derrière les patrouilles, le populaire.

REPRISE GÉNÉRALE.

Les bandits  
 Sont partis, etc.  
 Entre le vice-roi suivi de ses pages.

## SCÈNE II

LES MÊMES, DON ANDRÈS.

DON ANDRÈS.

Ils sont pris, n'est-ce pas?

DON PEDRO.

Altesse!...

DON ANDRÈS.

Ils sont pris?... ils sont arrêtés?...

PANATELLAS.

On est sur leurs traces, Altesse, on est sur leurs traces.

DON ANDRÈS.

Sur leurs traces... Ah! je la connais, celle-là, je sais ce que ça veut dire...

PANATELLAS.

Mais, Altesse, ça veut dire...

DON ANDRÈS.

Que vous n'avez rien trouvé, que vous ne savez rien... Ainsi, deux misérables auront osé porter la main sur ma personne sacrée; ils l'auront ficelée comme un saucisson, ma personne sacrée! puis ils se seront sauvés, en se moquant de moi... Et, quand je vous demande, à vous qui êtes gouverneur de ma ville de Lima, à vous qui êtes premier gentilhomme de ma chambre, si ces deux misérables sont arrêtés, vous pensez qu'il vous suffira de me répondre : « On est sur leurs traces, Altesse, on est sur leurs traces!... »

DON PEDRO.

J'ai fouillé le palais, Altesse, et j'ai fouillé les bouges; j'ai fouillé les boutiques, j'ai fouillé les bazars, j'ai fouillé les cabarets, j'ai fouillé les hôtels garnis, j'ai fouillé...

DON ANDRÈS.

Et vous, Panatellas?...

PANATELLAS.

Moi, Altesse, j'ai fouillé les habitants.

DON ANDRÈS.

Et vous n'avez rien trouvé?

PANATELLAS.

Pas grand'chose, Altesse.

DON ANDRÈS.

Vous dites ça parce que vous avez peur que je vous demande ma part... Avancez un peu, les trois cousines.

BERGINELLA.

Altesse!...

DON ANDRÈS.

Vous la connaissiez, vous, cette Périchole de malheur? vous le connaissiez, ce Piquillo?

MASTRILLA.

Oui, Altesse, mais...

DON ANDRÈS.

Vous les avez vus, sans doute?...

GUADALENA, troublée.

Non... Altesse... non... (A ses cousines.) N'est-ce pas que nous ne les avons pas vus?

DON ANDRÈS.

Vous vous troublez, faites-y attention, les trois cousines!... Je vous ferai battre de verges, si vous ne me dites pas la vérité... Vous entendez, je vous ferai battre de verges après vous avoir fait préalablement déshabiller jusqu'à la ceinture.

LA FOULE, avec un murmure d'adhésion.

Eh! eh!... Ah! ah!...

DON ANDRÈS.

Ça vous amuse, ça, vous autres?

PANATELLAS.

Dame! Altesse!...

DON ANDRÈS.

Eh bien, ça n'aura pas lieu... En chasse, messieurs, en chasse!... Je rattraperai ceux qui m'ont ficelé,

dussé-je, pour les rattraper, démolir la moitié de la ville! En chasse! en chasse!

PLUSIEURS VOIX.

Les voilà! les voilà!

DON ANDRÈS, remontant.

Qui ça?

DON PEDRO, remontant.

La Périchole! Piquillo!

DON ANDRÈS.

Piquillo, la Périchole!... Ils se livrent! à la bonne heure!

Entrent la Périchole et Piquillo, suivis du Vieux Prisonnier. — Entrée absolument pareille à celle du premier acte. Ils ont repris leurs costumes de chanteurs ambulants avec les guitares en sautoir.

### SCÈNE III

LES MÊMES, PIQUILLO, LA PÉRICHOLE,  
LE VIEUX PRISONNIER.

PIQUILLO, aux Trois Cousines.

Vous permettez, n'est-ce pas?

LES TROIS COUSINES, effarées.

Mais, très volontiers, très volontiers!

PIQUILLO.

Merci, mes bonnes demoiselles... mes bonnes demoiselles, je vous remercie bien... (Tapis étendu, cahiers de chansons, soucoupe pour la quête.) En voilà un public, hein? la Périchole!... il s'agit de nous distinguer.

LA PÉRICHOLE.

Et il faut espérer que les gens qui nous écoutent seront généreux, très généreux.

DON ANDRÈS.

Tu verras bien!

LA PÉRICHOLE.

Y es-tu?

PIQUILLO.

J'y suis.

LA PÉRICHOLE.

*La Clémence d'Auguss...*

DON ANDRÈS, flatté.

Ça, c'est délicat!

LA PÉRICHOLE.

*La Clémence d'Auguss... ou les Coupables récompensés  
quand ils auraient dû être punis...*

PIQUILLO.

Complainte brillante, en trois couplets.

Don Andrès aperçoit le Vieux Prisonnier portant un basson.

DON ANDRÈS.

Que vois-je! le marquis de Santarem!

Pour toute réponse, le marquis de Santarem attaque sur son basson  
la ritournelle de la complainte suivante.

COMPLAINTE.

LA PÉRICHOLE.

Écoutez, peup' d'Amérique,  
De l'Espagne et du Pérou,  
Écoutez... ça n'coût' qu'un sou!...  
L'histoire très véridique  
De deux amants malheureux,  
Qui finir'nt par être heureux.

ENSEMBLE.

De deux amants malheureux,  
Qui finir'nt par être heureux.

PIQUILLO.

Le vice-roi en colère  
Les fit, pour certain' raison,  
Mettre tous deux en prison ;  
Heureus'ment, ils s'évadèrent,  
Grâce à un vieux prisonnier,  
Qui du basson savait jouer.

## ENSEMBLE.

Grâce à un vieux prisonnier,  
Qui du basson savait jouer.

## LA PÉRICHOLE.

On les traque, on les repince,  
On va les percer de coups...  
Mais ils tombent aux genoux,  
Aux genoux de leur bon prince,  
Qui les accable tous deux  
Sous un pardon généreux!

## ENSEMBLE.

Qui les accable tous deux  
Sous un pardon généreux!

## LA PÉRICHOLE, à Piquillo.

Et maintenant, laisse-moi faire la quête et laisse-moi la faire comme je l'entends. (A Don Andrès.) Reprenez vos diamants, Altesse; tout ce que nous vous demandons, c'est de ne pas nous faire pendre.

## PIQUILLO.

Et de ne pas nous réclamer les quatre piastres... vous savez... pour notre mariage...

## DON ANDRÈS.

Don Andrès de Ribeira n'a pas pour habitude de reprendre ce qu'il a donné : gardez tout. Votre conduite me cause tant d'admiration, que, si je ne me retenais pas, je pleurerais comme une bête... Approchez, marquis de Santarem... Qu'aviez-vous donc fait pour être mis en prison?

## LE VIEUX PRISONNIER.

Je n'en sais rien.

## DON ANDRÈS.

C'est fâcheux : j'aurais aimé à vous le pardonner... Mais, puisque vous n'en savez rien... qu'on le reconduise dans son cachot.

LE VIEUX PRISONNIER.

Ça m'est égal : j'ai mon petit couteau.

DON ANDRÈS.

Vous deux, vous êtes libres.

ENSEMBLE.

Libres!

LA PÉRICHOLE.

Et riches!... Tu vois, quand c'est moi qui fais la  
quête!...

PIQUILLO.

O mon amante!

LA PÉRICHOLE.

O mon amant!

FINALE.

PIQUILLO.

Tous deux, au temps de peine et de misère,  
Dans bien des cours avons chanté souvent.

LA PÉRICHOLE.

Nous vous dirons, avec franchise entière,  
Que c'est ici qu'on fait le plus d'argent.

PIQUILLO.

Nous vous quittons... Ainsi que l'hirondelle,  
Vers d'autres cieus nous prenons notre vol.

LA PÉRICHOLE.

Mais, en partant, reprenons de plus belle  
Il grandira, car il est Espagnol!

ENSEMBLE.

Il grandira, car il est Espagnol!

CHOEUR.

Il grandira, car il est Espagnol!

---





# LA CLÉ DE MÉTELLA

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
le 24 novembre 1862.

## PERSONNAGES

|                                |                           |
|--------------------------------|---------------------------|
| LUCIEN DE VOLSY, 35 ans.....   | MM. FÉLIX.                |
| GONTRAN DE VARINS, 20 ans..... | PAUL CLÈVES.              |
| JEANNE DE VOLSY.....           | M <sup>mes</sup> DÉRIEUX. |
| JACQUELINE.....                | ELMIRE PAURELLE.          |

A Paris, chez le marquis de Volsy.  
De nos jours, dans un salon, neuf heures du soir.

# LA CLÉ DE MÉTELLA

---

Un salon. — Au fond, un piano; sur le piano, un coffret, des morceaux de musique, des partitions. — A gauche, une cheminée; sur la cheminée, une pendule entre deux vases, des écrans; de chaque côté, un cordon de sonnette. — A gauche, au premier plan, une fenêtre, et, face au public, près de la cheminée, une table; sur cette table, une corbeille à ouvrage, une lampe, des ciseaux, un couteau à papier, un album, la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Modes*. Au fond, une porte, menant au vestibule; à droite, au premier plan, contre le mur, un chiffonnier; auprès de ce chiffonnier, une porte conduisant chez Lucien; à gauche, auprès de la cheminée, une porte conduisant chez Jeanne; vers la droite, en scène, un canapé avec des coussins; fauteuils, chaises.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, GONTRAN, JACQUELINE.

Au lever du rideau, Jeanne est debout près de la cheminée; Jacqueline, à droite, achève de ranger; voyant Gontran entrer par le fond, à droite, elle va à lui.

JACQUELINE, à voix basse.

Monsieur!

GONTRAN, de même.

Qu'y a-t-il?

JACQUELINE.

Madame est furieuse...

GONTRAN.

Furieuse?...

JACQUELINE.

Positivement furieuse, et contre vous, je crois. Elle a hésité à vous recevoir...

GONTRAN.

Par exemple!...

JACQUELINE.

Vous êtes averti!...

Elle sort.

## SCÈNE II

JEANNE, GONTRAN.

GONTRAN.

Madame... (Silence. — Jeanne va s'asseoir dans le fauteuil placé à gauche de la cheminée. — A part.) La réception est froide! (Haut.) J'ai dîné au cercle, et j'ai dîné vite parce que je savais que vous m'attendiez... (Jeanne le regarde. — A part.) Quel regard!... (Haut.) Que vous m'attendiez avec impatience... Nous avons à lire le dernier chapitre de ce roman qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes* et qui vous intéresse... vous étiez pressée d'en connaître le dénouement, et vous m'aviez recommandé d'être exact... Vous voyez que je n'ai pas oublié la recommandation. (Silence. — A part.) Décidément, Jacqueline avait raison!... (Haut, prenant la *Revue* et s'asseyant.) Je commence... je vous dis que je commence. (Il lit.) « Georges écoutait Pauline avec une sourde colère; une si parfaite façon de raisonner lui semblait intolérable dans un pareil moment... »

JEANNE, l'interrompant.

Je suis allée chez ma mère, hier soir...

GONTRAN.

Je le sais. C'est à cause de cela que je ne vous ai pas lu le chapitre hier, et que je vous le lis aujourd'hui...  
« Georges écoutait... »

JEANNE, l'interrompant.

Ma mère avait d'abord l'intention de rester chez elle...

GONTRAN.

Vous me l'avez dit!

JEANNE.

Elle a su que l'on donnait aux Variétés une pièce jouée il y a vingt-cinq ans... une pièce qu'elle avait vue peu de jours après son mariage... il lui a pris fantaisie de la revoir...

GONTRAN, avec inquiétude.

Aux Variétés?

JEANNE.

Aux Variétés. J'y suis allée avec ma mère, dans une baignoire.

GONTRAN.

Vous vous êtes amusée ?

JEANNE.

En face de nous, il y avait une jeune femme... jolie, mais commune, très commune, excessivement commune... mademoiselle Métella... C'est son nom!...

GONTRAN.

Vous savez le nom...

JEANNE.

A chaque entr'acte, une dizaine de jeunes gens se donnaient rendez-vous sous notre baignoire, ils passaient en revue les femmes qui étaient dans la salle... Quand ils arrivaient à cette... demoiselle, ils la nommaient tout haut : j'en ai conclu qu'il y avait un certain orgueil à avoir l'air de la connaître. Si ces jeunes gens

étaient fiers de l'admirer de loin, celui qui la pouvait admirer de près, dans sa loge, devait être plus fier encore... sans doute, il ne manquerait pas de se montrer, ne fût-ce qu'un instant, pour jouir de son triomphe... C'est ce qui arriva... il se pencha en avant, fut regardé, reconnu...

GONTRAN.

Hum !

JEANNE.

Et, du même coup, perdit une amitié qui peut-être valait la peine d'être traitée avec plus de ménagement...

GONTRAN.

Vous dites?...

JEANNE.

J'avais d'abord pensé à vous faire répondre que je n'y étais pas ; j'ai préféré vous recevoir encore une fois, afin de vous dire que je ne vous recevrais plus.

GONTRAN.

Vous ne me recevrez plus?...

JEANNE.

Oh ! vous me comprenez bien... je vous verrai très volontiers les jours où j'ouvre ma porte à tout le monde. Mais quant à ces soirées que, de temps en temps, nous passions ensemble, l'un près de l'autre, il n'y faut plus songer !

GONTRAN.

Voyons... voyons... c'est impossible !

JEANNE.

Très possible, au contraire, puisque cela est !

GONTRAN.

Vous n'y pensez pas ! Il y a six mois que je viens ici : le jour où j'ai été refusé à Saint-Cyr... ça ne s'oublie pas, ça... vous m'avez consolé avec de si

douces paroles que, depuis, je suis revenu tous les soirs... ou à peu près; songez à toutes ces chères habitudes que vous m'avez laissé prendre et auxquelles vous me dites qu'il faut renoncer!

JEANNE.

A qui la faute?

GONTRAN.

A qui la faute?... (Changeant de ton.) J'ai parlé de moi, je pourrais parler de vous. Si j'ai bonne mémoire, ce fameux jour où je suis venu, le jour de Saint-Cyr, je vous ai trouvée, vous, tout émue d'une conversation un peu sérieuse que vous veniez d'avoir avec mon cousin, votre mari. Au bout de deux mois de mariage, vous lui aviez offert votre amitié en lui demandant la sienne... il s'était piqué, il avait accepté... et vous vous seriez trouvée seule, si je n'avais été là. Que deviendrez-vous, si vous me renvoyez? Que deviendrez-vous, lorsque vous ne trouverez plus votre ombre auprès de vous? Moi parti, qui attisera le feu? qui fera le thé? qui vous lira le roman que vous aimez?... Un fauteuil qui n'est pas à sa place vous bouleverse! Que sera-ce donc lorsque vous ne me trouverez plus à la mienne, moi, le meuble le plus indispensable de votre salon?

JEANNE, se levant.

J'ai dit ce que j'ai dit!

GONTRAN.

Mais pourquoi, enfin, pourquoi?... Je n'ai rien fait, il me semble...

JEANNE, passant à droite.

Vous ne niez pas! vous étiez dans la loge de cette personne?

GONTRAN, se levant, avec une certaine satisfaction.

Je ne nie pas! à quoi bon mentir?



JEANNE.

Et puis vous êtes bien content de répéter encore une fois que vous étiez dans cette loge... on voit l'orgueil, vos yeux pétillent...

GONTRAN.

Il faut avouer que vous êtes d'une prodigieuse injustice, et, si j'osais, je vous dirais certaines choses...

JEANNE.

Quelles choses, s'il vous plaît?

GONTRAN.

Je n'ose pas... et puis, je ne saurais trop comment vous les dire...

JEANNE.

Dites-les comme vous voudrez, mais je veux les entendre.

GONTRAN.

Je vais essayer.

JEANNE.

Dites!

GONTRAN.

C'est vous qui l'aurez voulu!

JEANNE, avec impatience.

Dites!

GONTRAN.

Eh bien, il est certain que j'étais fort heureux près de vous... ce salon était pour moi un paradis... mais enfin... ne vous fâchez pas... un paradis sans pommes... (Mouvement de Jeanne.) Je vous avais prévenue... Je ne m'en plains pas, au moins... je sais fort bien que je ne devais pas m'attendre ici... mais pourquoi me reprocher d'être allé une pauvre petite fois...?

JEANNE.

Adieu!

Elle passe devant Gontran.

GONTRAN.

Vous êtes sévère! je pensais, moi, avoir parlé avec quelque délicatesse...

JEANNE, debout près de la cheminée.

Quel changement!

GONTRAN, allant à la table.

Voyons! si vous n'aimez pas ce que je vous dis, vous aimerez peut-être mieux ce que vous dira ce roman...

Il prend la *Revue*.

JEANNE.

Non! vous avez tort de ne pas prendre au sérieux ce que je vous ai dit... Je ne saurais vous entendre...

GONTRAN, remettant la *Revue* sur la table.

Décidément, vous allez un peu loin!...

JEANNE.

Un enfant!...

GONTRAN, se levant.

Je ne suis pas un enfant, je suis un homme! et je ne puis me laisser traiter....

Il prend son chapeau.

JEANNE.

Je vous engage à retourner chez cette personne...

GONTRAN.

Vous me renvoyez?...

JEANNE.

Oui!

GONTRAN.

Et vous me conseillez d'aller chez...?

JEANNE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire!

GONTRAN.

J'y vais, madame!...

Il sort par le fond à droite.

## SCÈNE III

JEANNE, seule.

« J'y vais, madame!... » Ce mot n'est rien... mais c'est la joie mal contenue avec laquelle il l'a dit... il semblait qu'il fût délivré... Allons! c'est un garçon perdu... Je le trouve singulièrement impertinent de croire que je me suis habituée à lui et que je ne saurais me passer... Il me lisait ce roman... eh bien, je le lirai toute seule... il n'en sera que cela... (Elle s'assied et prend la *Revue*. — Tout en cherchant la page.) C'est assez drôle, ce qu'il m'a dit sur les pommes... Là! voici la page... on n'a pas besoin de quelqu'un pour trouver... (Elle lit.) « Georges écoutait Pauline avec une sourde... » Cette table remue... « Georges écoutait Pauline... » C'est insupportable! « Georges écoutait... » Il est impossible de lire!

Elle sonne.

## SCÈNE IV

JEANNE, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Madame?

JEANNE.

Voyez donc cette table... elle remue...

JACQUELINE.

Oui, madame... j'ai déjà remarqué cela. Il n'y a que M. de Varins qui sache la faire rester tranquille.

JEANNE.

Comment?...

JACQUELINE.

Il a un moyen pour ça. Moi, madame, je ne sais pas.

JEANNE.

Il faut essayer.

JACQUELINE.

Je veux bien! (Elle remue la table très fort.) Là! madame, ça ne se peut pas... il n'y a que M. de Varins...

JEANNE.

Ah! nous arriverons bien!...

Elle remue la table avec Jacqueline.

JACQUELINE.

Non! non! Les tables, madame, c'est comme les personnes, si on les bouscule, ça les met en colère, et elles s'obstinent.

JEANNE.

Mettez ce papier plié en quatre sous le pied...

JACQUELINE.

Je crois, madame, que c'est ce qu'il y a de mieux. Mais, avec M. de Varins, on n'aurait pas eu besoin...

JEANNE.

Encore!

JACQUELINE.

Quoi, madame?...

JEANNE.

Vous êtes la filleule de monsieur le marquis, et, comme telle, un peu gâtée dans la maison; vous en abusez quelquefois!

JACQUELINE.

Je ne croyais pas...

JEANNE.

Est-ce fait?...

JACQUELINE, en se relevant.

Oui, madame!

JEANNE.

C'est bien, alors!

V.

18

JACQUELINE.

Madame n'a plus rien à me demander?...

JEANNE.

Non! rien!

JACQUELINE.

Du reste, s'il arrive encore quelque chose... comme je suis là, madame n'aura qu'à sonner...

JEANNE.

Hein?...

Jacqueline sort.

## SCÈNE V

JEANNE, seule.

Jacqueline se moque de moi, et elle n'a pas tort... il est évident qu'il vaudrait mieux avoir là sous la main quelqu'un... c'est la seule raison qui pourrait me faire regretter M. de Varins... et encore... il est bon d'avoir quelqu'un, mais il n'est pas indispensable que ce quelqu'un soit M. de Varins... Il ne manquera pas de gens qui seront heureux de prendre la place dont il s'est rendu indigne... Voyons, cherchons... il y a... Oh! pas celui-là... je bâille rien que pour y avoir pensé... Il y a... ah! oui, mais celui-ci ne passerait pas deux heures dans le paradis sans vouloir... C'est décidément assez drôle ce qu'il m'a dit sur les... Voyons, il y a... il y a... au fait, il y a... (Elle rit.) Mais pourquoi pas, après tout!... (Elle sonne.) Il y a mon mari!... Il y a mon mari!

## SCÈNE VI

JEANNE, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Madame... qu'y a-t-il à arranger?... je ne vois pas...

JEANNE.

Il n'y a rien!

JACQUELINE.

Ah!

JEANNE.

Il s'agit d'autre chose... Est-ce que monsieur le marquis est sorti?

JACQUELINE.

Non, madame. La voiture est encore dans la cour...

JEANNE.

Allez dire à monsieur le marquis que je le prie de passer chez moi...

JACQUELINE, avec surprise.

Madame!...

JEANNE.

Ne m'entendez-vous pas?

JACQUELINE.

Si fait, madame, si fait!

Elle sort.

## SCÈNE VII

JEANNE, seule.

J'ai eu un moment d'inquiétude; enfin, me voici rassurée... je ne resterai pas seule... Une chose utile qu'un mari... même quand il a eu des torts... La société songe à tout. Elle a prévu le cas où une femme comme moi, qui aime à se faire lire la *Revue des Deux Mondes*, le soir, serait réduite à la lire elle-même, ce qui est moins amusant. Et elle a dit à cette femme : « Ne crains rien... le jour où ton lecteur ordinaire te manquera, tu en auras sous la main un autre, que je te donne... Cet autre, c'est ton mari! »

Lucien entre.

## SCÈNE VIII

JEANNE, LUCIEN.

LUCIEN, sur le seuil de la porte.

Vous avez à me parler, Jeanne?

JEANNE.

Vous alliez sortir?...

LUCIEN, descendant en scène.

Oui. Le soir, à cette heure-ci... j'ai l'habitude...

JEANNE.

Est-ce fort important ce qui vous fait sortir?

LUCIEN.

Non! J'allais à l'Opéra, et j'ai tout le temps de vous écouter.

JEANNE.

Il n'y a rien à écouter... J'ai, moi, l'intention de ne pas sortir, et, si vous aviez voulu passer la soirée près de moi...

LUCIEN, très étonné.

Vous dites?...

JEANNE.

Est-ce que vous n'avez pas compris?

LUCIEN.

Redites encore une fois!

JEANNE.

Je vous demande si vous pouvez passer la soirée près de moi... c'est bien simple...

LUCIEN.

Bien simple! bien simple!...

JEANNE.

Vous refusez?

LUCIEN.

Je ne dis pas cela!...

JEANNE.

Le jour où nous avons reconnu que jamais nos deux façons d'être ne pourraient s'accorder, il a été convenu que vous restiez mon meilleur ami, n'est-ce pas?...

LUCIEN, lui tendant la main.

Sans doute, sans doute!

JEANNE.

Il me semble que je ne vous demande rien que l'on ne puisse demander à un ami. (Lucien rit.) Qu'avez-vous à rire?...

LUCIEN, prenant un air sérieux.

Je ne ris pas... Un peu de surprise peut-être...

JEANNE.

Ah!

LUCIEN.

Il faut bien avouer que, depuis six mois, il ne vous est pas arrivé souvent, malgré cette belle amitié... raison de plus, du reste, pour que je profite de cette bonne fortune.

JEANNE.

Vous restez?

LUCIEN.

Je reste!

JEANNE, vivement.

Ah! que je suis heureuse!

LUCIEN, un peu ému.

Vraiment?

JEANNE.

Oui, car je suis habituée, quand je passe la soirée ici, à avoir quelqu'un près de moi...

LUCIEN.

Ah! c'est pour ça?



JEANNE.

Vous comprenez?...

LUCIEN, remontant et se dirigeant vers la gauche.

Parfaitement!... et je suis très heureux de prendre la place de ce quelqu'un... afin qu'il n'y ait rien de changé à vos habitudes...

Il se met dans le fauteuil où elle était assise pendant la première scène.

JEANNE.

Si vous tenez à cela, ne vous mettez pas dans mon fauteuil...

LUCIEN.

Ah! je suis dans votre?...

JEANNE.

Oui. (Lucien se lève.) Mettez-vous dans celui-là!

LUCIEN.

Pardonnez-moi!

Il s'assied dans l'autre fauteuil. Elle s'assied dans le sien et pousse un soupir de satisfaction qu'il répète; puis, machinalement, il se met à battre la mesure avec ses pieds.

JEANNE.

Seulement, ne piétinez pas, parce que ça me...

LUCIEN.

Ah! ça vous?... (Cessant et se tenant immobile.) Comme ceci, alors?

JEANNE.

Oui, c'est très bien! (Avec un nouveau soupir de satisfaction )  
Ah! à la bonne heure! je me retrouve!

LUCIEN.

Tant mieux! tant mieux!

JEANNE.

Vous riez encore?...

LUCIEN.

Mais non, je ne ris pas... Voyons ! qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ?

JEANNE.

Prenez ce livre.

LUCIEN, prenant la *Revue* et regardant le titre.

La *Revue des Deux Mondes*... hum!...

JEANNE.

Qu'avez-vous ?

LUCIEN.

Qu'est-ce que vous comptez me faire faire de ça ?

JEANNE.

Mais... vous faire lire!...

LUCIEN.

Voilà justement ce que je craignais !

JEANNE.

Pourquoi ? je suis sûre que vous lisez très bien!... Tenez!... c'est là qu'il faut lire!... (Le marquis dérange tout ce qu'il y a sur la table pour poser son livre ; il pose la corbeille à ouvrage devant la marquise ; celle-ci le regarde avec inquiétude.) Eh bien?...

LUCIEN.

Je lis ! je lis ! (Lisant très haut.) « Georges écoutait Pauline avec une sourde colère... (La marquise replace la corbeille à ouvrage devant Lucien ; celui-ci la replace devant la marquise.) Une si parfaite façon de raisonner... »

JEANNE, l'interrompant.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LUCIEN.

Est-ce que je ne lis pas assez haut ?

JEANNE.

Beaucoup trop haut... et puis vous n'avez pas l'air de comprendre...

LUCIEN.

Que voulez-vous que je comprenne à un roman que vous me faites commencer par le dernier chapitre? Dites-moi, au moins, pourquoi ce Georges écoutait cette Pauline avec une sourde colère!...

JEANNE, cherchant.

Pourquoi ce Georges?...

LUCIEN, riant.

Vous ne le savez pas?

JEANNE.

Ça ne paraît que tous les quinze jours... vous comprenez... je suis habituée à ce qu'avant de me lire un chapitre, on me rappelle en quelques mots le chapitre précédent.

LUCIEN.

Ce chapitre précédent... ce n'est pas moi qui l'ai lu...

JEANNE.

Par conséquent, il vous est impossible... ne lisons pas, alors!...

LUCIEN.

Pour cela, je m'en console...

Il ferme la *Revue*, se lève et fait quelques pas.

JEANNE, avec effroi.

Vous allez marcher?...

LUCIEN.

Il ne faut pas?...

JEANNE.

Non! parce qu'en marchant, vous faites un bruit!... revenez ici!

LUCIEN.

Je reviens!

Il revient sur la pointe des pieds.

JEANNE.

Là! remettez-vous là! comme vous étiez... C'est cela!...

LUCIEN, se rasseyant.

Voilà! voilà!

JEANNE.

C'est bon... d'être ainsi l'un près de l'autre!...

LUCIEN.

C'est délirant!

JEANNE.

Ah! vous riez encore!...

LUCIEN, se balançant sur son fauteuil.

Mais non, je ne ris pas!...

JEANNE.

Cessez, je vous prie de vous balancer ainsi...

LUCIEN.

Je cesse, je cesse... Qu'est-ce que nous allons faire, puisque nous ne lisons pas?...

JEANNE.

Nous occuper d'une toilette... que je rêve!

LUCIEN.

Ah! cela, c'est intéressant!...

JEANNE.

Il y a du papier, des crayons... nous allons travailler ensemble...

LUCIEN.

Comme la reine avec mademoiselle Bertin... Mais je vous ferai observer que mademoiselle Bertin était modiste... moi, je ne suis rien du tout. J'ai été capitaine de cuirassiers...

JEANNE.

Vous savez dessiner, cela suffit!...

LUCIEN.

Vous allez me faire faire des dessins de modes?

JEANNE.

Je me rappelle... nous n'étions pas mariés alors... c'était chez ma mère... vous avez pris un crayon, une feuille de papier... et en cinq minutes, vous avez fait un dessin...

LUCIEN.

Un cuirassier qui épargne son ennemi... L'ennemi est comme ceci. (Il prend une pose.) Le cuirassier comme cela... (Autre pose.)

JEANNE.

C'était charmant!

LUCIEN.

Peuh!

JEANNE.

Le moment est venu d'employer ce talent à quelque chose qui me soit agréable.

LUCIEN.

Le moment est venu de vous faire un aveu!

JEANNE.

Un aveu?...

LUCIEN.

Oui, Jeanne!... Il y a des professeurs d'écriture qui, en trois coups de plume, exécutent Androclès et son lion, à main levée. Ne leur demandez pas autre chose : ils ne sauraient pas... Je suis un peu comme cela. Je ne sais pas dessiner, je sais faire un dessin... Au régiment, le major m'a indiqué une marche... (Il prend une feuille de papier et dessine.) C'est très facile, et vous-même, si vous vouliez... l'ennemi d'abord, puis le casque du cuirassier... puis sa figure... Voyez-vous les moustaches?... Je réussirai cinq cents fois de suite le cuirassier qui épargne son ennemi... toujours dans la même

pose, bien entendu... (Faisant un grand paraphe.) Là! le plumet de l'ennemi... regardez... C'est très joli!... mais le major ne m'a appris que cela... Je me déclare donc parfaitement incapable de dessiner vos corsages et vos coiffures!

JEANNE.

C'est vrai, cela?

LUCIEN.

C'est vrai, hélas!... Désirez-vous que j'en fasse un autre?...

JEANNE.

Non, non... Encore une chose à laquelle il faut renoncer!...

LUCIEN.

Si vous le voulez, je remplacerai cela par une discussion philosophique sur les gens qui, n'ayant jamais su faire qu'un dessin dans leur vie, n'en sont pas moins arrivés...

JEANNE.

Je vous remercie!...

LUCIEN.

Ça ne vous amuserait pas?... Je n'ose plus vous demander ce que nous allons faire...

JEANNE.

Vous ferez ce que vous voudrez. Quant à moi, donnez-moi ma broderie...

LUCIEN.

Votre broderie?...

Il regarde autour de lui.

JEANNE.

Oui!

LUCIEN.

Où est-elle, s'il vous plaît?... je ne sais pas, moi!

JEANNE.

Je ne sais pas non plus. Ayez la complaisance de chercher.

LUCIEN.

Très volontiers!

Il se lève et cherche.

JEANNE.

Eh bien?...

LUCIEN, qui a mis sens dessus dessous la corbeille à ouvrage.

Ma foi! je ne la trouve pas... elle n'est pas là!...

JEANNE.

Cherchez ailleurs.

LUCIEN.

Ailleurs... ailleurs... Où diable Gontran peut-il l'avoir cachée?

Il dérange les morceaux de musique et les partitions placés sur le piano.

JEANNE.

Vous dites?...

LUCIEN.

Je dis que je ne me doute pas de l'endroit où Gontran... (Il étouffe un éclat de rire.) peut avoir caché...

JEANNE.

Pour le coup, vous riez!...

LUCIEN.

Eh bien, oui! je l'avoue... et j'avoue aussi que j'ai une question sur les lèvres depuis que je suis ici...

JEANNE.

Une question?...

LUCIEN.

Oui... je voulais vous demander...

JEANNE.

Quoi?

LUCIEN.

Comment il se fait que, ce soir, Gontran ne soit pas ici...

Jeanne se lève et sonne : entre Jacqueline.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Madame?...

JEANNE.

Cherchez ma broderie, Jacqueline, et donnez-la-moi.

JACQUELINE.

Elle doit être dans la corbeille.

Elle va à la table.

LUCIEN.

J'ai regardé, Jacqueline.

JACQUELINE, voyant le désordre de la corbeille.

Oh! monsieur!...

LUCIEN.

Elle n'y est pas.

JACQUELINE.

Là dedans, alors... (Elle va ouvrir le tiroir de la table et ôte tout ce qu'elle y trouve.) Non!

LUCIEN, fouillant dans le chiffonnier et en ôtant deux tiroirs qu'il pose sur le canapé.

Enfin! elle doit être quelque part!...

JACQUELINE.

Assurément, monsieur!

LUCIEN.

Cherchons, Jacqueline, cherchons!



JACQUELINE.

Cherchons, monsieur...

Elle quitte la table et va au canapé.

JEANNE, impatientée.

Mais que faites-vous? ne pouvez-vous laisser les choses en place...

JACQUELINE.

Il faut bien chercher, madame!

LUCIEN, après avoir bouleversé tous les tiroirs du chiffonnier.

Rien!... Cette broderie ne peut pas s'être envolée, pourtant! Cherchons, Jacqueline...

Il va au piano et éparpille la musique qui s'y trouve placée.

JACQUELINE.

Cherchons, monsieur...

Elle cherche sous les coussins du canapé et en fait tomber un à terre.

JEANNE.

Jacqueline, je vous défends...

JACQUELINE.

Ne craignez rien, madame, nous remettrons les choses en place quand nous aurons trouvé.

LUCIEN. Il va à la cheminée, dérange la pendule, prend un des vases, regarde dedans et le secoue.

Pas dans celui-ci!

Il pose le vase sur la table.

JEANNE, irritée.

Ah! c'est trop!

JACQUELINE, regardant sous le canapé.

Trouvez-vous, monsieur? moi, je ne trouve pas!

LUCIEN, secouant le second vase.

Moi non plus!

JACQUELINE, s'oubliant.

Il faut que M. de Varins ait imaginé une cachette!...

JEANNE, furieuse.

Jacqueline!...

JACQUELINE.

Madame?...

JEANNE.

Je me passerai de cette broderie. Laissez-nous!

JACQUELINE.

Mais, madame!...

JEANNE.

Laissez-nous!

Jacqueline sort.

## SCÈNE X

JEANNE, LUCIEN.

LUCIEN.

Jacqueline a raison : il faut que M. de Varins ait imaginé une cachette!... Si je savais où il est, j'irais lui demander...

JEANNE.

S'il ne faut, pour interrompre le cours de vos dévastations, que vous dire où est M. de Varins, je vous le dirai très volontiers.

LUCIEN.

Où est-il?

JEANNE.

Chez une demoiselle Métella!

LUCIEN, bondissant et laissant tomber à terre un petit coffret qu'il vient de prendre sur le piano.

Métella!...

JEANNE.

Oui, c'est bien le nom... il ne vous l'a pas dit?... Cela me surprend! il est assez fier, cependant!...

LUCIEN, qui a ramassé le coffret et le pose sur la table.

Non... il ne m'en a pas parlé, et je m'étonne qu'il vous en ait parlé... à vous.

JEANNE.

Oh! c'est par hasard que j'ai appris... maintenant que vous savez où il est, n'allez-vous pas le chercher?

LUCIEN.

Si fait! si fait!... (A part, et cherchant partout son chapeau qu'il n'a pas apporté.) Chez Métella!... pendant que je suis là, moi, à chercher des broderies...

Il donne un coup de pied dans le coussin qui est par terre.

JEANNE.

Qu'est-ce que vous faites?... Ça va recommencer?

LUCIEN.

Mon chapeau, vous ne l'avez pas vu?

JEANNE.

Il est chez vous.

LUCIEN.

Ah! c'est vrai!... vous me pardonnez de vous quitter?

JEANNE.

Si je vous pardonne?... Mais regardez donc autour de vous!... vous êtes ici depuis une heure... vous vous êtes assis dans mon fauteuil, vous avez crié en lisant, dessiné des cuirassiers, arrêté la pendule, mis mon salon au pillage, froissé toutes mes habitudes... Et vous me demandez si je vous pardonne de vous en aller?... mais je vous en remercie, au contraire, et je vous supplie de partir tout de suite!...

LUCIEN.

Voilà qui me met à mon aise... Au revoir, alors...

JEANNE.

Au revoir! (Lucien va pour sortir par le fond.) Vous sortez sans chapeau?...

LUCIEN.

Ah!... (En sortant par la droite, à part.) Chez Métella!...

## SCÈNE XI

JEANNE, puis JACQUELINE.

JEANNE, seule.

Où va-t-il?... est-ce qu'il irait vraiment demander?... Après tout, que m'importe!... il est parti, enfin... (Elle regarde autour d'elle.) Mon salon!... qu'est-ce qu'il en a fait!... Oh! moi aussi, je vais sortir... je ne puis pas rester ici... je ne puis pas... (Appelant.) Jacqueline!

JACQUELINE, entrant.

Madame?...

JEANNE.

Un chapeau, un manteau, vite!

JACQUELINE, étonnée.

Bien, madame!...

Elle sort.

JEANNE.

Je vais aller passer une heure chez ma mère. Il me semble que j'ai besoin de pleurer un peu... et d'entendre dire beaucoup de mal de mon mari... (Rentre Jacqueline, la marquise met son chapeau, etc.) Je serai revenue dans une heure, Jacqueline, et rappelez-vous que si, à mon retour, je trouve une épingle qui ne soit pas à sa place, vous ne resterez pas à mon service!...

JACQUELINE, souriant.

Oh! madame!...

JEANNE, allant à la fenêtre.

La voiture de mon mari est toujours là... je la prends... C'est un commencement de vengeance!

Elle sort.

## SCÈNE XII

JACQUELINE, puis LUCIEN.

JACQUELINE.

Me renvoyer!... je l'en défie bien... elle est trop habituée à moi... je ne serais pas partie depuis deux heures...

Bruit de voiture.

LUCIEN, au dehors.

Eh bien! ma voiture s'en va?... (Entrant.) Jacqueline, ma voiture!...

JACQUELINE.

Madame l'a prise!

Elle commence à ranger.

LUCIEN.

Madame est sortie?

JACQUELINE.

Elle reviendra dans une heure!

LUCIEN, à part.

Voilà une chose particulière! On me force à me marier, je me marie. Au bout de deux mois, les manies de ma femme m'étonnent et m'irritent : je me fâche, je m'ennuie et je m'en vais me... désennuyer chez Métella. Aujourd'hui, je revois ma femme et je retrouve les mêmes manies. Nouvelle irritation! Mais

comment se fait-il qu'aujourd'hui je trouve dans cette irritation même une sorte de charme? (Il va s'asseoir sur le canapé.) Oui, de charme, positivement... le mot n'est pas trop fort... Comment se fait-il qu'au lieu de partir, je reste... et que je ne songe pas à en vouloir à Métella, qui se moque de moi?... Qu'est-ce que cela veut dire?...

JACQUELINE. Elle a ramassé un coussin et vient pour le remettre sur le canapé.

Pardon, monsieur...

LUCIEN.

Quoi, Jacqueline?

JACQUELINE.

Il faut que je range, monsieur.

LUCIEN.

Ah! je vous gêne.

Il se lève.

JACQUELINE.

Madame m'a dit que si elle ne trouvait pas chaque chose à sa place... Elle n'était pas de bonne humeur, madame!...

LUCIEN.

Est-ce qu'elle se fâche quelquefois?...

Il se met machinalement à ranger les tiroirs du chiffonnier.

JACQUELINE.

Oh! pas souvent, monsieur... mais elle n'aime pas qu'on touche à ses habitudes...

Elle remonte pour remettre en ordre sur le piano les partitions, les morceaux de musique.

LUCIEN, à part.

Je m'en suis aperçu... Vous les connaissez, vous?

JACQUELINE.

Quoi, monsieur?

LUCIEN.

Les habitudes de la marquise!

JACQUELINE.

Je les connais... en gros...

Elle prend le coffret sur la table.

LUCIEN, à part.

Hum! C'est en détail qu'il faudrait les connaître...

Il trouve un flacon sur le canapé.

JACQUELINE.

Où était ce coffret, monsieur? savez-vous?...

LUCIEN.

Je ne sais pas. Et ce flacon?...

JACQUELINE.

Je ne sais pas non plus, monsieur!

LUCIEN.

C'est embarrassant!...

Entre Gontran.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, GONTRAN.

JACQUELINE.

Ah! M. de Varins!... nous sommes sauvés!...

(A Gontran.) Où met-on cela, monsieur?

GONTRAN.

Ce coffret?... ici...

Il porte le coffret sur le piano.

LUCIEN.

Où met-on cela, Gontran?

GONTRAN.

Là-bas... le deuxième tiroir... à droite!

Il prend le flacon et va le mettre dans le tiroir du chiffonnier.

LUCIEN, à part.

Voilà celui qui les connaît en détail, les habitudes de la marquise, voilà celui qui peut...

JACQUELINE, jetant pêle-mêle plusieurs objets dans la corbeille.

Je vais arranger la corbeille, je la rapporterai tout à l'heure...

LUCIEN.

Bien, Jacqueline, bien!...

Il suit de l'œil Gontran, qui, ne trouvant pas les choses parfaitement en ordre, corrige certains détails. — Jacqueline sort.

GONTRAN, rangeant sur la cheminée, puis sur la table, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont fait?...

## SCÈNE XIV

GONTRAN, LUCIEN.

LUCIEN, à part.

Les connaît-il bien, les habitudes de ma femme!...

GONTRAN, à part.

Quel désordre!

LUCIEN.

C'est la marquise que tu venais voir?...

GONTRAN.

Non, c'est vous!

LUCIEN.

Moi!...

GONTRAN.

Oui... On m'a dit que vous étiez ici et que la mar-



quise n'y était pas... je viens vous demander un service!

LUCIEN.

Un service?... moi aussi, j'en ai un à te demander...

GONTRAN.

Écoutez-moi d'abord, je vous en prie... Il y a trois jours, plusieurs de mes amis m'ont introduit dans un monde que je ne connaissais pas... ils m'ont mené à un souper... il y avait des femmes, une surtout...

LUCIEN.

Un ange?

GONTRAN.

Métella!...

LUCIEN.

Oh! cousin!... cousin!... Les ailes de ces anges-là sont faites avec les plumes...

GONTRAN.

Comment? avec les plumes!... Ah bien, non, pas de morale, n'est-ce pas?... D'autant que, depuis trois jours, j'ai furieusement entendu parler de vous... dans ce monde-là!...

LUCIEN.

Hein?... Tais-toi!...

GONTRAN, riant.

Il paraît que vous n'en sortez pas...

LUCIEN.

Tais-toi!... Tu veux donc?...

GONTRAN.

Je ne veux pas vous perdre... mais, je le répète, pas de morale!... rendez-moi tout uniment le service que je vous demande...

LUCIEN.

Quel service? voyons...

GONTRAN.

Je suis allé chez Métella tout à l'heure... Elle était seule!... jugez de mon bonheur... une soirée à passer près d'elle!... Eh bien, non!... il y a dans ce monde-là des habitudes que je ne connais pas, un langage que je comprends à peine... je n'ai pas tardé à sentir que je commettais faute sur faute, maladresse sur maladresse... Métella s'est d'abord contentée de se moquer de moi, mais peu à peu l'impatience l'a prise, et elle a fini par me mettre à la porte... ou peu s'en faut...

LUCIEN.

Et tu te plains?...

GONTRAN.

Une fois au grand air, je me suis heureusement rappelé que j'avais un cousin qui possède, lui, cette expérience qui me manque. Et je viens vous demander, à vous qui connaissez si bien ce monde-là, de quelle façon il faut se conduire pour y passer une soirée sans se rendre absolument ridicule... voilà!...

LUCIEN.

A mon tour maintenant... j'ai eu occasion de constater, tout à l'heure, que les habitudes de la marquise ne m'étaient pas aussi familières qu'il le faudrait; je me suis heureusement rappelé que j'avais un cousin qui possède, lui, l'expérience qui me manque. Et je te prie de me dire, toi, qui connais si bien ce salon, de quelle façon il faut se conduire pour y passer une heure sans se rendre absolument désagréable... voilà!...

GONTRAN.

Comment donc!

LUCIEN.

Tu veux bien?

GONTRAN.

De grand cœur! mais à condition que... de votre côté...

LUCIEN.

C'est entendu!

GONTRAN.

Commençons, alors.

LUCIEN.

Commençons... j'écoute...

Ils s'asseyent sur le canapé.

GONTRAN.

La marquise se met dans ce fauteuil là-bas, il faut s'asseoir dans l'autre... il faut s'asseoir de façon à... écoutez bien... à ce qu'on puisse atteindre, avec sa main droite, la sonnette, l'écran, la pelle, la lampe et les pincettes... et avec la main gauche... écoutez bien... la lampe, l'album, le couteau à papier, les ciseaux et le *Journal des Modes*...

LUCIEN.

Hum! c'est un peu compliqué!

GONTRAN.

Mais non, c'est très simple : main droite, écran et pincettes... main gauche...

LUCIEN, se levant.

C'est inutile... jamais je ne retiendrai tout ça... Tes explications gagneraient beaucoup à être complétées par un peu de mise en scène.

## SCÈNE XV

GONTRAN, LUCIEN, JACQUELINE.

JACQUELINE, entrant avec la corbeille qu'elle pose sur la table.  
Je rapporte la corbeille, monsieur.

LUCIEN.

Eh pardieu! voici notre mise en scène qui arrive...  
venez ici, Jacqueline.

JACQUELINE.

Que me voulez-vous, monsieur?

LUCIEN, à Gontran.

Au lieu de me dire comment je dois jouer ce rôle, tu  
vas le jouer devant moi. (Prenant Jacqueline par la main et la  
faisant asseoir dans le fauteuil.) Mettez-vous là, Jacqueline.

JACQUELINE, étonnée.

Dans le fauteuil de madame?

LUCIEN.

Oui... (Il la fait asseoir, puis allant à Gontran.) Avec toi,  
Jacqueline sera marquise...

GONTRAN.

Je comprends... et avec vous, elle sera...

LUCIEN.

Bien entendu!... (Il prend un fauteuil placé près du canapé et  
s'y installe comme au théâtre dans un fauteuil d'orchestre.) Com-  
mence, je regarde et j'écoute.

JACQUELINE.

Et moi, monsieur... qu'est-ce qu'il faut faire?

LUCIEN.

Vous laisser faire... voilà tout.

JACQUELINE.

Bien, monsieur.

GONTRAN, allant à Jacqueline.

Vous voilà placée, Jacqueline. Maintenant tâchez de prendre un peu des mines d'une grande dame.

Il lui donne un petit écran et il arrange les plis de sa robe.

LUCIEN, à part.

Il connaît même les plis de la robe!

JACQUELINE, se posant.

Est-ce bien?

GONTRAN.

Parfait!... Voyez comme elle est tout de suite arrivée à se donner des airs de princesse... C'est vraiment chose singulière que la facilité avec laquelle la première femme venue...

LUCIEN.

C'est admirable!...

GONTRAN.

Là... vous y êtes?

LUCIEN.

J'y suis.

Gontran sort : un léger coup de sonnette; Gontran entre-bâille la porte.

GONTRAN.

J'entre... vous voyez...

LUCIEN.

Je vois, je vois.

GONTRAN. Il va poser son chapeau sur le piano, après avoir fait un profond salut à Jacqueline, qui lui fait un petit signe de tête; puis il s'avance vers elle.

Je prends la main... avec un grand respect...

LUCIEN.

Bien entendu !

GONTRAN.

Un grand respect où perce cependant...

LUCIEN.

Cependant?...

GONTRAN.

Où perce cependant une certaine émotion... Il faut que, malgré le respect, on sente que je baise la main d'une jolie femme...

LUCIEN.

Ah!

GONTRAN.

Quelque chose comme ceci, tenez...

Il baise la main de Jacqueline.

LUCIEN.

Je commence à comprendre... Continue.

GONTRAN.

Non pas... A votre tour, maintenant!

LUCIEN, se levant.

Allons, je veux bien!... Venez ici, Jacqueline.

JACQUELINE, se levant.

Me voici, monsieur.

LUCIEN.

Mettez-vous là, sur le canapé... vous n'êtes plus grande dame... vous êtes tout bonnement une jolie femme.

JACQUELINE, comprenant.

Ah! bien, monsieur.

LUCIEN.

Une jolie femme qui, lorsqu'elle est chez elle, n'étudie

pas ses poses... (Jacqueline s'étend sur le canapé; Lucien lui ébouriffe les cheveux et lui fait tomber quelques petites mèches sur le front.) et qui les réussit!

JACQUELINE.

Est-ce bien, monsieur?

LUCIEN.

A merveille!... C'est vraiment chose singulière que la facilité avec laquelle la première femme venue arrive à prendre les airs...

GONTRAN.

C'est frappant!... vous l'avez placée tout à fait comme Métella... vous la connaissez donc?

LUCIEN.

Elle ou une autre, c'est la même chose. Là... y es-tu? Gontran se place dans le fauteuil occupé tout à l'heure par Lucien et prend la même attitude d'un spectateur au théâtre.

GONTRAN.

J'y suis.

LUCIEN sort : un violent coup de sonnette; Lucien entre, son chapeau sur la tête.

J'entre... tu vois...

GONTRAN.

Je vois.

LUCIEN. Tout en chantonnant, il va à la cheminée, se regarde un instant dans la glace, ôte son chapeau qu'il pose sur le piano, approche un fauteuil de la cheminée, se chauffe, puis, sans regarder Jacqueline et du ton le plus indifférent :

Bonjour, chère, comment allez-vous?

JACQUELINE, sans bouger.

Pas mal, pas mal, marquis!

LUCIEN, se levant.

Hein?... (A Gontran, tout en allant vers Jacqueline.) Tu vois, mon ami... l'air ennuyé, pas d'empressement... un calme

complet! Tu vas à la femme, elle te tend la main par-dessus la tête... (Jacqueline fait le geste.) Très bien, Jacqueline!... Tu prends la main... et tu embrasses... à côté... (Il embrasse Jacqueline sur la joue, elle pousse un cri.) Et on ne crie pas.

GONTRAN.

A moi, maintenant!... ôtez-vous!

JACQUELINE, se levant.

Ah! non, par exemple... vous n'êtes pas mon parrain, vous!...

LUCIEN, retenant Gontran.

Tu as vu : tu te rappelleras... Seulement, tu te précipitais trop... un calme complet, je te l'ai dit!...

GONTRAN.

Je n'aurais pas été fâché...

LUCIEN.

Je comprends cela... Continuons... nous voilà entrés... la soirée, maintenant... C'est moi qui regarde...

GONTRAN.

Revenez au fauteuil, Jacqueline.

JACQUELINE.

Je redeviens grande dame, monsieur?

GONTRAN.

Oui, Jacqueline.

JACQUELINE.

Voilà, monsieur.

Elle remet sa coiffure en ordre, traverse le salon avec des airs de princesse et va se rasseoir; Lucien se remet sur la chaise près du canapé.

GONTRAN, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Moi, je prends mon fauteuil... En me plaçant ici,



quand vient l'heure de la lecture, je peux lire... et lire à voix basse.

LUCIEN.

Ah! il faut lire à voix basse... Et moi qui ai fait tout le contraire!...

GONTRAN.

Oui... et très vite... jusqu'à ce qu'on arrive à une phrase qui ait quelque rapport... c'est-à-dire où il soit question d'un jeune homme et d'une jeune femme... il y a toujours de ces phrases-là dans les romans... alors on s'y arrête, on les lit avec émotion...

LUCIEN, à part.

Encore l'émotion!...

GONTRAN.

Et quelquefois même, pour rendre l'allusion plus directe... on saisit la main... mais, au moment, où l'on va la porter à ses lèvres... la femme la retire en disant...

JACQUELINE, retirant sa main.

Que faites-vous?... vous êtes un enfant!

GONTRAN.

Elle a trouvé du premier coup!

LUCIEN.

Quelles dispositions!

JACQUELINE.

C'est une réponse que j'ai entendue, monsieur.

LUCIEN.

Continue.

GONTRAN.

Non... retournons chez Métella.

JACQUELINE, se levant.

Je ne suis plus grande dame, monsieur?

LUCIEN.

Non, Jacqueline!

JACQUELINE.

Ah bien, tant mieux!

Elle fait de nouveau tomber ses cheveux sur ses yeux, et va se jeter à la diable sur le canapé.

LUCIEN.

Tu es donc entré, et te voilà assis.

Il s'assied à la droite de Jacqueline.

GONTRAN, s'asseyant aux pieds de Jacqueline sur un petit tabouret, à gauche.

Tout près?

LUCIEN.

Aussi près que tu voudras... pourvu que tu puisses, avec ta main gauche, ouvrir le tiroir de la toilette et y prendre des jeux de cartes... Tu les trouveras à côté de *la Clé des Songes*, un petit volume bleu.

GONTRAN.

A côté de *la Clé des Songes*... très bien...

LUCIEN.

Quel jeu connais-tu?

GONTRAN.

Je n'en connais aucun.

LUCIEN.

Tu n'en perdras que mieux... Tout en jouant, tu pourras causer à voix basse ou à voix haute... et même crier, si cela t'amuse... l'important est que tu glisses rapidement sur les idées qui sont indifférentes à Métella, et que tu arrives au plus vite à quelques-unes de ces phrases qui lui feront comprendre que tu as cent cinquante mille livres de rente...

JACQUELINE, se retournant vivement vers Gontran.

Vraiment, monsieur?

LUCIEN.

Tu vois l'effet! ces phrases-là, on s'y arrête, on les dit avec onction... et pour rendre l'allusion plus sensible... on saisit...

GONTRAN, prenant la main de Jacqueline.

La main...

LUCIEN.

La main... si tu veux... La femme vous la laisse en disant...

JACQUELINE.

Le carrossier est venu.

LUCIEN.

C'est cela, pardieu!

GONTRAN.

Quelles dispositions!

LUCIEN.

Cette fois, Jacqueline, vous n'avez pas entendu...

JACQUELINE.

J'ai deviné, monsieur.

LUCIEN.

Je pense que toi, tu devines le reste. On répond : « Je ne veux pas que ce carrossier vous tourmente... » Et comme, à ce moment, la partie est terminée et qu'on a perdu... on paye ses dettes de jeu!

Il se lève et jette sa bourse dans le tablier de Jacqueline.

JACQUELINE.

Merci, monsieur.

GONTRAN, se levant.

C'est très facile! .. Dites-moi la phrase, Jacqueline.

JACQUELINE.

Le bijoutier est venu.

GONTRAN, lui donnant de l'argent.  
Voici pour le bijoutier!

JACQUELINE.  
Et la lingère...

GONTRAN, même jeu.  
Voici pour la lingère!

JACQUELINE, avec volubilité.  
Et le propriétaire, et le tapissier, et le fleuriste, et le marchand de gants, et le marchand de fourrures, et le marchand...

GONTRAN, qui n'a cessé de donner et qui cherche dans ses poches.  
Ma foi, je n'ai plus rien!

LUCIEN.  
Bravo, Gontran! c'est comme cela qu'il faut donner.

JACQUELINE.  
Est-ce comme cela qu'il faut prendre, monsieur?

LUCIEN.  
Oui, Jacqueline, et vous ferez bien de garder ma bourse, puisque avec moi vous jouez le rôle de Métella; mais il faut lui rendre son argent : avec lui vous êtes femme du monde.

JACQUELINE, avec une révérence.  
Pardonnez-moi, monsieur, c'est pour les pauvres!

LUCIEN.  
Hein?  
JACQUELINE, vivement.  
C'est une phrase que j'ai entendue!...

GONTRAN.  
Ah! gardez tout, Jacqueline. (A part, en tâtant ses poches vides.) Je passerai chez moi avant d'aller...

Bruit de voiture.

JACQUELINE.

C'est madame qui revient!

Elle sort.

## SCÈNE XVI

LUCIEN, GONTRAN.

GONTRAN.

Je ne veux pas que la marquise me trouve ici...

Il prend son chapeau.

LUCIEN.

Sors par chez moi... Tu vas mettre la leçon à profit?

GONTRAN.

Sans perdre une minute!

LUCIEN.

Va, mon ami... Ah! j'allais oublier... où diable as-tu fourré la broderie?...

GONTRAN, la tirant de la poche de son habit.

La broderie?... la voici!

LUCIEN, étonné.

Dans ta poche?

GONTRAN.

De temps en temps, la marquise se figure qu'elle y travaille... Pour ne pas détruire cette illusion, j'emporte la broderie et je la confie à une brodeuse qui, tout doucement...

LUCIEN, prenant la broderie.

Très ingénieux... l'adresse de la brodeuse?

GONTRAN.

Mademoiselle Rosalie, 12, rue Laffitte...

LUCIEN.

Merci... Sauve-toi! j'entends ma femme.

Gontran sort par la droite.

## SCÈNE XVII

LUCIEN, puis JEANNE.

LUCIEN. Il regarde la broderie, sourit, hausse imperceptiblement les épaules, puis met la broderie dans sa poche.

Somme toute, le coupable, c'est moi... Qu'ai-je fait de Jeanne?... qu'étais-je en train de la laisser faire d'elle-même?... Allons... il s'agit de son bonheur et du mien... la partie vaut la peine d'être bien jouée.

Il remonte à droite, se tenant dans l'ombre. Entre Jeanne, qui ne l'aperçoit pas; il l'observe. — En retrouvant le salon en ordre, elle fait un geste de contentement; elle va pour retirer son manteau; Lucien, qui s'est avancé sans bruit, s'approche d'elle : étonnement de Jeanne. — Il lui retire son manteau et va le porter au fond, puis revient à elle, défait les brides de son chapeau : frayeur de Jeanne. — Il la rassure du geste, il emporte le chapeau avec toutes sortes de précautions et va le poser sur un fauteuil : surprise croissante de Jeanne. — Lucien, marchant sur la pointe des pieds, se dirige vers le fauteuil à gauche, l'avance un peu, place un petit tabouret, va prendre Jeanne par la main, la conduit au fauteuil, la fait asseoir, puis va au fauteuil placé à droite de la table et se prépare à s'y installer.

LUCIEN, cherchant à se rappeler les indications de Gontran,  
à part.

Voyons... pincettes, écran, *Revue des Deux Mondes*...Il s'assied et prend la *Revue*.

JEANNE, inquiète.

Vous allez lire?

LUCIEN.

Oui.

JEANNE, inquiète.

Comme il y a une heure?...

LUCIEN.

Non, plus bas... Rassurez-vous, Jeanne... ce qui est arrivé il y a une heure n'arrivera plus... J'ai froissé vos habitudes : je ne les connaissais pas... Je les connais maintenant : je ne les froisserai plus.

JEANNE.

Vous les connaissez?

LUCIEN.

Oui je me suis informé... Nous lisons, nous broderons, nous chiffonnerons ensemble... Lisons d'abord... (Tout bas.) « Georges écoutait Pauline... »

JEANNE.

Vous dites?...

LUCIEN.

Plaît-il?

JEANNE.

Vous dites?...

LUCIEN.

Je dis : (Tout bas.) « Georges écoutait Pauline avec une sourde... »

JEANNE.

Il faut lire plus haut... je n'entends pas...

LUCIEN.

Au lieu de lire plus haut, si je me rapprochais un peu?...

JEANNE.

Vous rapprocher?...

LUCIEN.

Mais oui... voyez donc... nous sommes à une lieue l'un de l'autre... Que Gontran se tienne à une pareille distance... c'est fort bien... mais moi, votre mari...

JEANNE.

Rapprochez-vous, si vous le voulez...

LUCIEN.

Cela vaut mieux. (Il se rapproche.) Maintenant, vous allez entendre... (Plus bas encore.) « Georges écoutait Pauline... »

JEANNE.

Mais non, je n'entends pas davantage!

LUCIEN.

Vous n'entendez pas?... C'est que nous ne sommes pas encore assez près.

JEANNE.

Oh!

LUCIEN.

Je ne puis plus me rapprocher, moi... mais vous, il me semble...

JEANNE.

Moi!...

LUCIEN.

Est-ce que vous ne pouvez pas un peu?...

JEANNE.

Oui, si cela est nécessaire...

Elle se rapproche.

LUCIEN.

Merci, Jeanne, merci...

Il lui baise la main.

JEANNE.

Mais... que faites-vous?

LUCIEN.

Je vous remercie. (Même jeu.) Gontran serre un peu moins fort, sans doute... il a raison... mais moi, votre mari... Maintenant je crois que vous entendrez.

Il veut recommencer à lire.

JEANNE.

Non, ne lisez pas.

v.

20



LUCIEN.

Comment!...

JEANNE.

Je vous en prie... je n'ai pas la tête...

LUCIEN.

C'est vous qui ne voulez pas que je lise?...

JEANNE.

Non... en ce moment, il me serait impossible de m'intéresser...

LUCIEN.

A monsieur Georges et à mademoiselle Pauline?... c'est fâcheux... Autre chose... si nous brodions?

Il tire la broderie de sa poche.

JEANNE.

Vous l'avez trouvée?

LUCIEN.

Je l'ai tant cherchée!... Et j'ai bonne envie, en vous la donnant, de me mettre à genoux devant vous...

JEANNE.

Vous mettre à genoux?

LUCIEN.

Oui, Jeanne, et d'y rester jusqu'à ce que vous m'ayez dit que vous me pardonnez...

JEANNE.

Qu'ai-je donc à vous pardonner?

LUCIEN.

De ne pas vous avoir dit plutôt ce que Gontran ne vous a jamais dit, j'aime à le croire, mais ce qu'il aurait peut-être fini par vous dire.

JEANNE.

Quoi donc?

LUCIEN.

Qu'une femme n'est pas faite pour broder à telle heure et lire des romans à telle autre, entre le *Journal des Modes* à gauche et les pincettes à droite... mais pour être aimée beaucoup... et aimer un peu... si cela ne dérange pas trop ses habitudes.

Entre Jacqueline par le fond.

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, JACQUELINE, puis GONTRAN.

JACQUELINE.

Monsieur...

LUCIEN.

Qu'est-ce que c'est, Jacqueline?

JACQUELINE.

C'est monsieur de Varins.

LUCIEN, à part.

Gontran!

JEANNE.

Pourquoi n'entre-t-il pas?

JACQUELINE.

Il voudrait parler à monsieur le marquis.

LUCIEN.

Eh bien, faites-le venir!

JACQUELINE, s'adressant au dehors.

Venez, monsieur, venez. (S'avançant.) Monsieur, il ne veut pas.

LUCIEN, allant au fond.

Entre donc!... qu'est-ce que cela signifie?

GONTRAN entre d'un air très embarrassé; — Jacqueline le regarde un instant et sort.

Marquise, vous me pardonnez, il est un peu tard...

JEANNE.

Vous voulez parler à mon mari?

GONTRAN.

Oui.

JEANNE.

A lui... tout seul?

GONTRAN.

Oui... vous permettez?

JEANNE.

Sans doute, sans doute...

Elle remonte à gauche.

LUCIEN, à droite, avec Gontran.

Eh bien?

GONTRAN, bas.

Eh bien, j'y suis allé...

LUCIEN, de même.

Et la leçon?

GONTRAN.

Ah! j'en aurais profité, sans doute... mais j'ai eu beau sonner...

LUCIEN.

On n'a pas ouvert?

GONTRAN.

Non!

LUCIEN.

C'est que celui que l'on attendait ce soir ne devait pas sonner... il devait ouvrir lui-même...

GONTRAN.

Avec quoi?

LUCIEN.

Avec la clé.

Il lui met la clé dans les mains.

GONTRAN, stupéfait.

Oh!

JEANNE.

Hein?... qu'est-ce qu'il y a?

LUCIEN.

Rien, Jeanne, rien!... (A part.) Encore une habitude que je brise!... (Haut.) Au revoir, cousin.

GONTRAN.

Bonsoir, cousin!... bonsoir, marquise!

LUCIEN.

Bonsoir, cousin!

Il le reconduit jusqu'à la porte. Gontran sort; le marquis s'approche lentement de la marquise.

---



---

# LE BRÉSILIEN

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
le 9 mai 1863.

---

## PERSONNAGES

|                                |                             |
|--------------------------------|-----------------------------|
| M. DE BLANCPARTOUT.....        | MM. GIL-PÈRES.              |
| GRELUCHE, comédien.....        | BRASSEUR.                   |
| RAFAELI, comédienne.....       | M <sup>mes</sup> SCHNEIDER. |
| MICHELINE — .....              | BRIGITTE AUBRY.             |
| NINETTE, femme de chambre..... | BRETON.                     |

A Paris, de nos jours.

# LE BRÉSILIEN

---

Un salon chez mademoiselle Rafaëli. — Une porte au fond ; deux portes de chaque côté, aux premier et troisième plans ; une fenêtre dans le pan coupé de droite. — Meubles riches ; un canapé à droite, un guéridon à gauche ; petit meuble à droite, près la porte du fond ; sur ce meuble, deux vases en porcelaine ; un pouf à gauche, près la porte du fond ; chaises, fauteuils, etc.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

RAFAELI, NINETTE.

RAFAELI, assise à droite, examinant des gravures.

Tu sais, Ninette, que, quoi que puissent dire de moi les mauvaises langues, je n'ai jamais dépassé les bornes d'une honnête légèreté.

NINETTE, rangeant sur le guéridon.

Je le sais, madame, et madame me rendra cette justice que, s'il en avait été autrement, je ne serais pas restée à son service.

RAFAELI.

Si jamais comédienne a rêvé l'amour dans le mariage et le mariage avant l'amour...

NINETTE.

C'est madame ! ça, c'est connu au théâtre.



RAFAELI.

Le jour où, pour la première fois, j'aperçus M. de Blancpartout, j'entendis quelque chose qui me criait :  
« Cet homme sera ton mari ! »

NINETTE.

Il le sera.

RAFAELI.

Le sera-t-il?... J'ai pu l'espérer.

NINETTE.

Vous ne l'espérez plus?...

RAFAELI.

Au moment même où je croyais me l'être définitivement attaché, en renvoyant, à cause de lui, tous les soupirants, platoniques du reste...

NINETTE.

De purs sigisbées, madame, de purs sigisbées.

RAFAELI.

Au moment, dis-je, où je lui laisse, à lui seul, le droit de venir chez moi, M. de Blancpartout s'éloigne... Il y a quinze jours que je ne l'ai vu.

NINETTE.

Et il refuse de recevoir Greluche!

RAFAELI.

Greluche?...

NINETTE.

Oui, madame, Greluche... de Belleville, s'est présenté de votre part, demandant à être engagé au théâtre dans lequel M. de Blancpartout a mis de l'argent; Greluche n'a pas été reçu.

RAFAELI.

Qui te l'a dit?

NINETTE.

Lui-même; le pauvre garçon est venu ici ce matin : il désirait voir madame et lui faire entendre une chansonnette comique, qu'il a trouvé moyen d'intercaler dans le quatrième acte d'*Antony*.

RAFAELI.

Oh!

NINETTE.

Oui, madame, à Belleville, j'y étais, l'effet a été immense...

RAFAELI.

Et M. de Blancpartout a refusé de le recevoir.

NINETTE.

Il a refusé, madame... On lui a fourré dans la tête que Greluche n'avait ni talent, ni voix, ni physique...

RAFAELI.

Il a donc des ennemis, Greluche?

NINETTE.

Il a une ennemie : mademoiselle Micheline!

RAFAELI, vivement.

Micheline!

NINETTE.

Oui! Elle protège un certain Malicorne.

RAFAELI, elle se lève.

Micheline!... En effet, j'ai vu, arrêté à sa porte, le coupé de M. de Blancpartout.

NINETTE.

Méfiez-vous, madame!

RAFAELI.

Que veux-tu dire? la croirais-tu capable?...

NINETTE.

Je la crois très capable d'être allée raconter à M. de Blancpartout quelque histoire pour vous brouiller avec lui!

RAFAELI, avec un geste de menace.

Ah! si j'en étais sûre!... je...

NINETTE, l'arrêtant.

Madame!...

RAFAELI, avec dignité.

Je donnerais certainement à Micheline des preuves de mon ressentiment... (On entend une voiture.) Une voiture, Ninette!...

NINETTE, allant à la fenêtre.

Ah! madame!

RAFAELI.

Eh bien?

NINETTE.

Nos craintes n'étaient pas fondées... voici M. de Blancpartout.

RAFAELI.

Enfin!... Je veux le faire attendre afin de le punir... Reçois-le, toi, Ninette, et que cette fois il ne sorte pas d'ici sans avoir demandé et obtenu ma main.

Elle sort à droite.

## SCÈNE II

NINETTE, seule.

Béni soit le hasard qui, en me forçant à servir chez une comédienne, a permis au moins que cette comédienne fût une femme d'un rare mérite et d'une vertu... suffisante! (Ouvrant la porte du fond.) Entrez, monsieur!

## SCÈNE III

## BLANCPARTOUT, NINETTE.

BLANCPARTOUT. Il entre sur la pointe des pieds, avec les plus grandes précautions; Ninette le regarde avec étonnement. Très bas.

Sois tranquille!

NINETTE.

Vous dites, monsieur?...

BLANCPARTOUT.

Tiens! Ninette!

Il lui donne de l'argent.

NINETTE, regardant l'argent en le faisant sonner dans ses mains.

Merci, monsieur.

BLANCPARTOUT.

Eh! ne fais donc pas sonner!

NINETTE.

Oh! monsieur, ce n'est pas défiance, c'est satisfaction.

BLANCPARTOUT.

Chut, donc!

NINETTE.

Qu'avez-vous? je ne comprends pas.

BLANCPARTOUT.

Où vas-tu me cacher?

NINETTE.

Mais je ne vais pas vous cacher!

BLANCPARTOUT.

Tu ne vas pas me cacher?

NINETTE.

Non, monsieur!

v.

31

BLANCPARTOUT, élevant la voix.

Il n'y est donc pas?

NINETTE.

Qui ça?

BLANCPARTOUT.

Le Brésilien!

NINETTE.

Quel Brésilien?

BLANCPARTOUT.

Eh pardieu! le Brésilien que ta maîtresse...

NINETTE.

Il n'y a pas de Brésilien, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Il n'y en a pas!...

NINETTE.

Non, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Allons, fine mouche... allons!...

NINETTE.

Monsieur... je vous jure...

BLANCPARTOUT.

Confesse la vérité, friponne!

NINETTE.

Il n'y en a pas!

BLANCPARTOUT.

Il est inutile de nier... je sais tou

NINETTE.

Tout quoi?

BLANCPARTOUT.

Le Brésilien!

NINETTE.

Encore!...

BLANCPARTOUT.

Micheline m'a tout dit.

NINETTE.

Micheline nous a calomniées, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Vraiment!

NINETTE.

La preuve, c'est que vous pouvez faire ici autant de bruit qu'il vous plaira...

BLANCPARTOUT.

Je puis faire du bruit?

NINETTE.

Oui, monsieur.

BLANCPARTOUT.

Et je ne serai pas obligé de me cacher?...

NINETTE.

Eh! non, monsieur! Combien de fois faut-il vous le dire?

BLANCPARTOUT, remontant.

Adieu, Ninette!

NINETTE, le suivant.

Comment?

BLANCPARTOUT.

Je m'en vais.

NINETTE.

Je ne vous laisserai pas sortir.

BLANCPARTOUT.

Par exemple!...

NINETTE.

Ma maîtresse tient à vous voir.

BLANCPARTOUT.

Plus tard, Ninette, plus tard; dans ce moment il m'est impossible...

NINETTE, devant la porte du fond.  
Monsieur, vous ne sortirez pas.

BLANCPARTOUT.  
Qu'est-ce que tu fais?

NINETTE, donnant un tour de clé.  
Je vous enferme!...

BLANCPARTOUT, redescendant.  
Une dernière fois... il n'y a pas de Brésilien?...

NINETTE.  
Aussi vrai que je suis une h<sup>o</sup>nnête fille!

BLANCPARTOUT.  
Autre chose, Ninette!

NINETTE.  
Une jolie fille, si vous préférez...

BLANCPARTOUT.  
Donne-moi cette clé!

NINETTE.  
Non, monsieur, je la garde!...

Elle sort à droite.

## SCÈNE IV

BLANCPARTOUT, seul.

Eh bien, non, ce n'est pas ça! Foin des amours tranquilles et des boudoirs dans lesquels on peut faire sonner ses talons sans la moindre inquiétude!... Ce qu'il me faut, à moi, c'est le danger, c'est le combat! c'est le Brésilien qui soupçonne, qui hurle et qui bondit!... Les déguisements insensés pour arriver jusqu'à la femme qui m'adore, les terreurs de la soubrette qui me pousse en frémissant dans une armoire trop



étroite : « N'éternuez pas, ou nous sommes perdus!... » et je sens que je vais avoir envie d'éternuer... Dans ces moments-là, ça ne manque jamais... Les portes qui s'ouvrent et qui se ferment, la porcelaine volant en éclats, les courses folles à travers l'appartement... parlez-moi de ça! c'est imprévu, c'est jeune, c'est enivrant!... La première venue et un Brésilien... voilà une passion... La plus belle femme du monde et pas de Brésilien... c'est amusant comme une partie de loto, et je n'aime pas le loto!... On dira ce qu'on voudra... mon siècle m'a fait ainsi... je suis une nature corrompue et brillante...

Il s'assied.

## SCÈNE V

BLANCPARTOUT, NINETTE.

NINETTE, rentrant et s'approchant lentement de M. de Blancpartout.

Il y en a un, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Tu dis?...

NINETTE.

Micheline a dit vrai, monsieur, il y en a un!...

BLANCPARTOUT.

Mais alors pourquoi tout à l'heure me jurais-tu?...

NINETTE.

Je vous trompais, monsieur, ma maîtresse me l'a bien reproché : « Il ne faut pas, m'a-t-elle dit, lui laisser ignorer la vérité plus longtemps... Il y en a un!... »

BLANCPARTOUT, se levant.

A la bonne heure!

NINETTE.

Allez-vous-en, monsieur.



BLANCPARTOUT.

Que je m'en aille!...

NINETTE.

Ma maîtresse m'a bien positivement ordonné de vous faire déguerpir dans le plus bref délai.

BLANCPARTOUT, enchanté.

Il va venir!

NINETTE.

Oui, monsieur.

BLANCPARTOUT.

Quel homme est-ce?

NINETTE.

Dame! monsieur, c'est un homme...

BLANCPARTOUT.

Terrible?

NINETTE.

Mieux que cela, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Effrayant?

NINETTE.

Mieux que cela!

BLANCPARTOUT.

Alors, c'est un type!...

NINETTE.

Justement, monsieur.

BLANCPARTOUT.

Et il va venir!... je reviendrai!

NINETTE.

Malgré les obstacles et malgré le danger?

BLANCPARTOUT.

A cause des obstacles, Ninette, et à cause du danger... S'il n'y avait pas de danger et pas d'obstacles, comment pourrais-je prouver que j'ai de l'énergie?

NINETTE.

Vous en avez, monsieur?

BLANCPARTOUT.

D'une façon prodigieuse... Tiens, un soir, je me trouvais en présence d'une jolie femme qui me fit l'honneur de me dire que je lui déplaisais ferme... « C'est comme cela? répondis-je. Eh bien, vous m'aimerez!... — Jamais! dit-elle. — Vous m'aimerez! — Non! — Si! — Non! » Alors je devins blanc, ce qui chez moi est la marque d'une émotion forte, et je lui dis ces propres paroles, avec une voix qui venait de la gorge... quelque chose comme ceci, tiens : « Vous m'aimerez un jour ou l'autre... vous m'aimerez parce que je le veux, et que ce que je veux, je le veux avec une énergie indomptable! »

NINETTE.

Eh bien?

BLANCPARTOUT.

Eh bien, depuis, je n'ai jamais entendu parler de cette femme-là.

NINETTE.

Oh!

BLANCPARTOUT.

Tu comprends, maintenant, pourquoi j'aime les obstacles.

NINETTE.

Parfaitement!... Allez-vous-en, monsieur : vous ne voudriez pas perdre madame.

BLANCPARTOUT.

Je ne la perdrai pas. A nous trois, nous saurons bien imaginer quelque moyen.

NINETTE.

Allez-vous-en, monsieur!

BLANCPARTOUT.

Nous rirons bien, Ninette!

NINETTE.

Allez-vous-en!...

BLANCPARTOUT.

On ne peut jamais répondre de l'avenir... je le sais...  
mais mon opinion, à moi, est que nous rirons bien.

Il va au fond.

NINETTE.

Allez-vous-en donc!... (Blancpartout fait quelques pas vers  
la porte du fond : elle le retient vivement.) Ah! pas par là, mon-  
sieur!

BLANCPARTOUT.

Comment!...

NINETTE.

Vous pourriez le rencontrer... prenez l'escalier de  
service!

BLANCPARTOUT, ravi.

On me flanque à la porte! on me force à descendre  
par l'escalier de service!... à la bonne heure!... Je suis  
un homme aimé!

Ninette le pousse dehors par la gauche.

## SCÈNE VI

RAFAELI, NINETTE.

RAFAELI, rentrant par la droite.

Eh bien, Ninette?

NINETTE.

Il était transporté, madame!

RAFAELI.

Et il a dit qu'il reviendrait?

NINETTE.

Je crois bien, qu'il l'a dit!...

RAFAELI.

Ainsi j'avais deviné que le plus sûr moyen de le faire revenir était de le mettre à la porte.

NINETTE.

Parfaitement deviné!... madame a eu un éclair.

RAFAELI.

Jamais je ne l'aurais revu, si Micheline ne s'était pas avisée d'aller lui dire...

Elle s'assied sur le canapé.

NINETTE.

Un fier service que mademoiselle Micheline a rendu à madame en essayant de lui jouer un tour!

RAFAELI.

Mais s'il revient, et s'il ne trouve pas de Brésilien?...

NINETTE.

Il ne sera pas content!

RAFAELI.

Il nous faut un Brésilien, Ninette.

NINETTE.

Nous pourrons en faire venir un.

RAFAELI.

Du Brésil?... le temps nous manque... Il nous le faut tout de suite... D'ailleurs, je veux un Brésilien pour rire... un Brésilien qui ne puisse pas prendre son rôle au sérieux!

NINETTE.

J'entends, madame!

RAFAELI.

Mon cœur ne saurait contenir deux amours.

NINETTE.

Ah!... j'attendais cette parole... madame sait que je lui aurais immédiatement demandé mon compte si cette parole n'avait pas été prononcée!

RAFAELI, se levant.

Tu ne connais pas quelqu'un, toi, qui pourrait faire le Brésilien?...

NINETTE, cherchant.

Il y a le notaire qui demeure au premier dans la maison...

RAFAELI.

Le notaire?

NINETTE.

Mais consentirait-il?

RAFAELI.

Je n'ose le croire.

NINETTE.

J'en doute, moi aussi; mais alors, je ne vois...

On sonne.

RAFAELI.

M. de Blancpartout... déjà!

NINETTE, à la porte du fond.

Ce n'est pas M. de Blancpartout, madame, c'est Greluche.

RAFAELI.

Ah! j'ai bien le temps... (Se ravisant.) Au fait, si!... fais-le entrer.

Elle s'assied.

NINETTE.

Entrez, Greluche!...

Entre Greluche : perruque blonde, ni favoris ni moustaches, habillement très simple.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, GRELUCHE.

GRELUCHE, entrant et saluant Rafaëli.  
Madame...

RAFAELI, qui le regarde avec attention.  
Entrez, mon ami, entrez!

GRELUCHE.  
Madame est mille fois trop bonne... (Il salue et vient se placer sur le devant de la scène, derrière le canapé.) *Le Talent de plaire, chansonnette.*

Une simple bergère,  
Sans art, sans ornements,  
Dans sa taille légère,  
Dans son humeur sincère,  
Fait voir mille agréments :  
Le premier des talents  
Est le talent de plaire!

RAFAELI, se levant.  
Mes compliments, monsieur Greluche! c'est très gentil, ça, mais qu'est-ce que c'est?

GRELUCHE.  
C'est une chansonnette!... Elle est un peu douce; j'en sais une autre plus vive, plus à effet... je vais vous la dire... Je n'ai chanté la première que pour vous mettre en goût...

RAFAELI.  
Vous avez joué la comédie?

GRELUCHE.  
Oui, madame... j'ai joué Antony avec assez d'agrément... j'ai trouvé moyen d'intercaler dans le quatrième acte une chansonnette...

RAFAELI, l'interrompant.

Avez-vous joué des rôles de Brésilien ?

GRELUCHE.

Jamais, madame.

RAFAELI.

J'en ai un superbe à vous faire jouer... vous êtes l'homme qu'il me faut.

GRELUCHE.

Permettez, madame... un rôle de Brésilien?...

RAFAELI.

Ah! monsieur Greluche, quand on chante si bien la chansonnette... je ne suis pas inquiète. (On entend une voiture.) Une voiture... cette fois, c'est lui!

NINETTE, qui est allée à la fenêtre.

Non, madame, c'est mademoiselle Micheline.

RAFAELI, à Ninette.

Emmène monsieur Greluche, fais-le habiller comme il faut... explique-lui!...

NINETTE, redescendant.

Oui, madame.

GRELUCHE.

J'aurais été heureux de faire entendre à madame...

RAFAELI.

Plus tard, monsieur Greluche.

GRELUCHE.

C'est très gai, vous allez voir.

NINETTE, le prenant et le faisant passer devant elle.

On vous dit plus tard, Greluche... entrez là et attendez-moi!...

Elle le pousse vers la porte du premier plan à droite.

GRELUCHE, à part.

Réception singulière!

NINETTE, à Greluche.

Je suis à vous dans un instant.

Elle le fait entrer à droite.

GRELUCHE, sortant.

Réception singulière!

## SCÈNE VIII

NINETTE, RAFAELI.

RAFAELI, assise à gauche.

Que peut me vouloir Micheline?

NINETTE.

Je ne sais pas... à moins qu'elle ne vienne pour se gausser de madame...

RAFAELI.

Ça va être drôle... fais-la entrer.

Ninette ouvre la porte du fond et sort après que Micheline est entrée.

## SCÈNE IX

MICHELINE, RAFAELI, puis NINETTE.

RAFAELI, se levant et allant au-devant de Micheline.

Cette chère mignonne!...

MICHELINE.

Cette belle adorée!...

Elles s'embrassent.

RAFAELI.

Elles redescendent et s'asseyent sur le canapé.

On ne vous voit plus!... Vous devenez d'un rare!...



MICHELINE.

Oui... dans la journée, je répète...

RAFAELI.

Et le soir?

MICHELINE.

J'étudie *le Misanthrope*.

RAFAELI.

Vous avez un rôle dans la revue?

MICHELINE.

Oh! peu de chose!

RAFAELI.

Quoi encore?...

MICHELINE.

Une phrase.

RAFAELI.

Vous y serez charmante!

MICHELINE.

Vous êtes bonne pour moi.

RAFAELI.

Mais qu'elle est donc jolie!...

MICHELINE.

Jolie!... près de vous!... vous allez vous taire...

Elles s'embrassent.

RAFAELI.

Mais que m'a-t-on dit : vous allez nous quitter?

MICHELINE.

Oui, on me fait des propositions à Pétersbourg.

RAFAELI.

Quelles propositions?

MICHELINE.

Un engagement superbe : cent roubles argent par soirée...

RAFAELI.

Après le spectacle?

MICHELINE, souriant.

Ah! la méchante!... la méchante!...

RAFAELI, tendrement.

Bah! cela ne nous empêche pas de nous aimer.

MICHELINE.

Non! mon joli démon!

RAFAELI.

Cher ange, va!... En tout cas, vous ne partirez pas avant un mois ou deux, et l'on vous verra au bal que donne le théâtre?

MICHELINE.

Certainement.

RAFAELI.

Comment serez-vous?

MICHELINE.

En hiver prématuré... un costume charmant et très léger.

RAFAELI.

Quel costume?

MICHELINE.

Un peu de feuillage, très peu, parce que l'automne est fini... et de la neige... pas beaucoup, parce que l'hiver commence à peine.

RAFAELI.

Oh! mais voilà un costume qui ressemble un peu au mien!

MICHELINE.

En quoi serez-vous donc, vous?

RAFAELI.

En printemps qui s'avance.

MICHELINE.

Et vous aurez ?

RAFAELI.

De la neige, pas beaucoup... parce que l'hiver est fini... un peu de feuillage... très peu... parce que le printemps est à peine commencé.

MICHELINE.

En effet... cela a quelque rapport...

RAFAELI.

C'est absolument la même chose.

MICHELINE.

J'en suis ravie, quant à moi. Ce sera très original.

RAFAELI.

Nous serons deux sœurs.

MICHELINE.

En vérité, je suis bien contente de vous trouver si gaie... je ne m'attendais pas...

Elles se lèvent et descendent.

RAFAELI.

A quoi ne vous attendiez-vous pas ?

MICHELINE.

Mais ce qu'on dit n'est donc pas vrai ?

RAFAELI.

Que dit-on, petite belle ?

MICHELINE.

On raconte que M. de Blancpartout, qui autrefois ne sortait pas de chez vous, a tout d'un coup cessé d'y paraître.

RAFAELI, négligemment.

En effet, j'ai été forcée de lui fermer ma porte.

MICHELINE, surprise.

Vous avez été forcée de...

RAFAELI.

Absolument forcée!

MICHELINE.

Vous m'étonnez...

RAFAELI.

Que voulez-vous?... j'ai certainement beaucoup d'affection pour M. de Blancpartout... mais Acapulco est si jaloux, si violent...

MICHELINE.

Aca?...

RAFAELI.

Pulco!

MICHELINE, vivement.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RAFAELI.

C'est le prince!...

MICHELINE.

Quel prince?

RAFAELI.

Le Brésilien.

MICHELINE, avec éclat.

Il y en a un?

RAFAELI, très doucement.

Il y a celui dont vous avez parlé à M. de Blancpartout, cher petit amour!

MICHELINE, avec embarras.

Moi? mais vous vous trompez... Jamais je n'ai parlé...

RAFAELI.

Allons! allons! ne vous en défendez pas; vous m'avez rendu un grand service.

MICHELINE.

Un grand service!...

RAFAELI.

Certainement!... Je ne savais comment dire à M. de Blancpartout... vous vous êtes chargée de lui dire à ma place... et très nettement, il paraît!... Je vous en remercie.

MICHELINE, troublée.

Je n'en reviens pas!

RAFAELI, avec tendresse.

Laissez-moi vous embrasser encore... vous ne voulez pas?

MICHELINE, se contenant.

Si fait!... si fait!... (Elle se laisse embrasser, puis riant.) Là, vraiment! il y en a un?

RAFAELI.

Cela a l'air de vous surprendre!

MICHELINE.

Moi? pas du tout! mais...

RAFAELI.

Mais vous en doutez!

MICHELINE.

Pas le moins du monde!

Entre Ninette.

NINETTE.

Madame!...

RAFAELI.

C'est le prince?

NINETTE.

Oui, madame.

RAFAELI, bas, allant à Ninette.

Est-il bien?

NINETTE, bas.

Moi, je le trouve superbe!

RAFAELI, à Micheline.

Vous allez le voir, ma chérie, je vais avoir le plaisir de vous le présenter.

Entre Greluche : perruque et favoris noirs, teint cuivré; habillement riche et excentrique, de couleurs voyantes; bijoux.

## SCÈNE X

LES MÊMES, GRELUCHE.

Jeu de scène : Greluche donne son chapeau et sa canne à Ninette, qui sort. Les deux femmes s'observent. Greluche s'approche de Rafaëli : elle lui tend une main que Greluche baise bruyamment. Rafaëli retire sa main et montre Micheline à Greluche.

GRELUCHE, avec un accent étranger très prononcé.

Une amie?

RAFAELI, assise sur le canapé.

Oui.

GRELUCHE.

Quel nom?

RAFAELI.

Miche...

GRELUCHE, interrompant.

Laissez-la répondre. (A Micheline.) Quel nom?

MICHELINE, saluant.

Vicomtesse Micheline.

GRELUCHE.

Vicomtesse?

MICHELINE.

Oui, prince!

GRELUCHE.

Sérieusement?

MICHELINE.

Non, prince!

GRELUCHE.

Jolie femme, il me semble?

RAFAELI.

Il vous semble bien.

GRELUCHE.

Laissez-la parler! (A Michelino.) Quel état dans le monde?

MICHELINE.

Comédienne.

GRELUCHE.

Comédienne?

MICHELINE.

Oui, prince!

GRELUCHE.

Sérieusement?

MICHELINE.

Non, prince!

GRELUCHE.

Regardez-moi!

MICHELINE.

Je vous regarde.

GRELUCHE.

Comment me trouvez-vous?

MICHELINE.

Ah! prince!...

GRELUCHE.

Sérieusement?

MICHELINE.

Oui, prince!

GRELUCHE.

Je vous remercie! allez-vous-en!

MICHELINE.

Vous dites?

GRELUCHE.

Aurais-je été malhonnête?

MICHELINE.

Original... tout au plus...

GRELUCHE.

Il ne faudrait pas m'en vouloir... Il y a dans la langue française des finesses qu'un étranger ne peut pas...

MICHELINE.

Je ne vous en veux pas.

GRELUCHE.

Alors, allez-vous-en!

MICHELINE.

Je m'en vais, prince, je m'en vais...

RAFAELI, à Micheline en la reconduisant.

Eh bien, qu'en dites-vous?

MICHELINE.

Mais il est charmant!

RAFAELI, regardant Greluche, qui s'est assis sur le canapé,  
dans une position ridicule.

Il a bien quelques petits défauts... mais je les lui pardonne, parce que je sais qu'il m'adore.

MICHELINE.

Ah! il vous...

RAFAELI.

Il est fou de moi... littéralement fou!

MICHELINE.

Adieu!

RAFAELI.

Eh bien... nous oublions?

MICHELINE.

Quoi donc?



RAFAELI.

Nous oublions de nous embrasser, cher petit trésor!...

MICHELINE.

Embrassons-nous, mon doux amour!...

Elles s'embrassent, puis Micheline sort et ferme la porte avec violence.

## SCÈNE XI

GRELUCHE, RAFAELI, puis NINETTE.

GRELUCHE.

Eh bien, madame?...

Il se lève.

RAFAELI.

Mes compliments, cher monsieur Greluche, vous jouez les Brésiliens d'une façon étourdissante.

GRELUCHE.

Eh bien, madame, vous m'auriez fait jouer un Turc ou un petit paysan normand, ça aurait été absolument la même chose.

NINETTE, entrant.

Mademoiselle Micheline est partie furieuse, madame!

RAFAELI.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. M. de Blancpartout va arriver...

GRELUCHE.

M. de Blancpartout?...

NINETTE.

Oui!

GRELUCHE.

Celui de qui dépend mon engagement, et qui a refusé de me recevoir?...

NINETTE.

Oui!...

GRELUCHE.

Celui qui n'a pas voulu entendre ma chansonnette comique?...

NINETTE.

Justement!

GRELUCHE.

Il va venir?...

RAFAELI.

Dans un instant!

GRELUCHE, avec force.

Il l'entendra, madame, il l'entendra!

RAFAELI.

Il ne s'agit pas de faire entendre votre chansonnette... il s'agit, si vous voulez être engagé, de continuer à jouer le Brésilien.

GRELUCHE.

Un Brésilien peut chanter...

RAFAELI.

Je vous défends absolument de chanter!... De la jalousie, de l'emportement... mais pas de chansonnette, vous m'entendez?

GRELUCHE.

Je vous entends... et je déplore...

NINETTE, à la fenêtre.

Le voici, madame, le voici!

GRELUCHE.

Mon juge!...

RAFAELI.

Attention, monsieur Greluche!... Ninette!

NINETTE.

Madame?

RAFAELI.

Va lui ouvrir la porte... et retiens-le pendant cinq minutes avant de le laisser entrer.

Pendant ces répliques, Greluche s'est assis sur le canapé.

NINETTE.

Oui, madame!

RAFAELI.

Dis-lui que le Brésilien est là... et laisse la porte entr'ouverte afin qu'il puisse entendre!

NINETTE.

Soyez tranquille, madame!... Attention, Greluche!

Elle sort.

## SCÈNE XII

GRELUCHE, RAFAELI.

RAFAELI.

Vous avez compris la situation?

GRELUCHE, assis.

Oui, madame.

RAFAELI, s'asseyant à gauche.

Commençons, alors.

GRELUCHE, se levant.

Commençons, madame!

Il arpente la scène en faisant de grands gestes et en jetant des exclamations.

RAFAELI, assise.

Ah! puisqu'il nous entend et qu'il ne nous voit pas... il est inutile de faire tous ces gestes!

GRELUCHE.

Vous avez raison, il vaut mieux parler.

RAFAELI.

Criez même, criez!

GRELUCHE.

Oui, c'est cela, crions... (Très haut.) On a sonné, madame!...

RAFAELI.

En effet, prince, je crois...

GRELUCHE.

Qui a sonné?

RAFAELI.

Je ne sais pas.

GRELUCHE.

Et moi, je veux savoir... (Bas.) Dites donc...

RAFAELI, bas.

Quoi?

GRELUCHE, bas.

Je crois que je ferais bien de casser quelque chose. (Haut.) M'avez-vous entendu?... Je vous dis que je veux savoir...

RAFAELI.

Prince, contenez-vous.

GRELUCHE.

Je ne veux pas me contenir!

RAFAELI, bas.

L'idée n'est pas mauvaise... mais casser quoi?

GRELUCHE, bas.

Un de ces deux vases... (Haut.) Vous attendez quelqu'un...

RAFAELI.

Prince, je n'attends personne... (Bas.) Comme vous y allez!... ils ont coûté de l'argent, ces deux vases...

GRELUCHE, bas.

Il faut savoir faire des sacrifices... (Haut.) Madame!...

RAFAELI.

Prince!... (Bas.) Si j'avais su, j'aurais dit à Ninette d'apporter des assiettes de faïence.

GRELUCHE, haut, avec fureur.

Le nom de cet homme, madame!

RAFAELI.

Vous m'effrayez... prince!

GRELUCHE, bas.

Je vous jure qu'il faudrait casser... la scène est incomplète...

RAFAELI, bas, lui montrant un des vases.

Eh bien, cassez celui qui est à gauche... il est déjà ébréché...

GRELUCHE, avec violence.

Le nom de cet homme, madame!... le nom de cet homme!

Il prend un des vases placés sur le petit meuble et le casse.

Entre Ninette : Rafaëli se lève.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, NINETTE, puis BLANCPARTOUT.

NINETTE, au fond.

Madame!

RAFAELI, allant à Ninette.

Eh bien, Ninette?

NINETTE.

C'est le coiffeur, madame.

GRELUCHE, au fond, près du petit meuble.

Le coiffeur!

RAFAELI.

Oui, prince !

GRELUCHE, avec une espèce de cri sauvage.

Ha ! ha ! ha ! ha !... c'est le coiffeur !... Eh bien, qu'il entre !

NINETTE, par le fond.

Entrez, Émile !

Entre, par le fond, Blancpartout, veston rapé, étriqué, pantalon trop court, un peigne de coiffeur planté dans ses cheveux au-dessus de l'oreille.

BLANCPARTOUT, à part.

Émile, coiffeur... j'ai imaginé ça, moi, pour le voir, ce Brésilien !...

GRELUCHE. Il s'avance vers Blancpartout et lui débite avec violence une phrase d'un jargon qu'il invente.

*Quo resta buena avatas saln porto nixa voronidis pampas.*

BLANCPARTOUT, à part.

Je n'avais pas pensé à ça !

GRELUCHE, à Blancpartout.

Quel nom ?

RAFAELI, à Greluche.

Mais...

GRELUCHE, à Rafaëli.

Laissez-le répondre... (A Blancpartout.) Quel nom ?

BLANCPARTOUT.

Émile !

GRELUCHE.

Quelle profession ?

BLANCPARTOUT.

Coiffeur !

RAFAELI, à Greluche.

Vous voyez bien, prince !

GRELUCHE, à Rafaëli.

*Quo resta buena avatas...*

RAFAELI, bas, le contrefaisant.

*Quo resta buena!... c'est inutile avec moi.*

GRELUCHE, bas.

Vous avez raison. (Avec emportement, à Blancpartout.) Des preuves! des preuves! il me faut des preuves!

BLANCPARTOUT, à part.

Il s'échauffe... l'aventure se corse...

GRELUCHE, aux deux femmes.

Laissez-moi seul avec lui!

RAFAELI.

Comment, seul?...

GRELUCHE, bas.

Oui... j'ai mon idée...

RAFAELI, bas.

Mais je ne veux pas vous laisser!

GRELUCHE, criant.

Sortez toutes les deux.

RAFAELI, bas.

Monsieur Greluche!...

GRELUCHE, furieux, montrant l'autre vase.

Sortez, ou je casse l'autre!

RAFAELI, à Ninette.

Il devient fou, Ninette!

GRELUCHE, bas, à Rafaëli.

Ne craignez rien... il veut du Brésilien!... il en aura!...

RAFAELI, bas.

Surtout ne lui faites pas de mal.

GRELUCHE, bas.

Soyez tranquille!... (Criant.) Mais sortirez-vous?...  
sortirez-vous?

Rafaëli et Ninette sortent par la gauche.

## SCÈNE XIV

GRELUCHE, BLANCPARTOUT.

Greluche ferme la porte de gauche, regarde Blancpartout, lui lance un regard terrible en poussant une sorte de rugissement; Blancpartout le regarde. Même jeu à la porte du fond et à celle de droite.

BLANCPARTOUT, qui a suivi tous les mouvements de Greluche, et a gagné la gauche; à part.

Seul avec lui!... est-ce qu'il va me demander de le coiffer?... Qu'en dirait Fronsac? Voilà la question que je me pose, quand je me trouve dans une situation pareille...

GRELUCHE, ayant fermé les portes, à part.

Ah! tu dis que je n'ai pas de voix!... ah! tu as refusé d'entendre ma chansonnette comique!

BLANCPARTOUT, à part.

Je me demande tout bonnement : « Qu'en dirait Fronsac? .. »

GRELUCHE, à part, en marchant sur Blancpartout.

Mon idée, c'est que tu vas l'entendre, ma chansonnette comique.

BLANCPARTOUT, à part, le regardant.

Chevelu... cuivré... l'œil féroce... Allons... allons... Fronsac serait content.

GRELUCHE, à part.

Le difficile est d'amener la conversation. (Haut.) Dis-moi, Émile?



BLANCPARTOUT.

Prince?

GRELUCHE.

Les jours de pluie, quand deux hommes, l'un grand, l'autre petit, ayant chacun un parapluie ouvert à la main, se rencontrent sur un trottoir, as-tu remarqué une chose?

BLANCPARTOUT.

Quelle chose, prince?

GRELUCHE.

C'est que c'est toujours le plus petit qui s'efforce de faire passer son parapluie par-dessus le parapluie du plus grand.

BLANCPARTOUT.

Vous êtes observateur!

GRELUCHE.

Et toi?

BLANCPARTOUT.

Moi, je suis coiffeur!

GRELUCHE.

Pourquoi es-tu coiffeur?

BLANCPARTOUT.

Pour vous servir, prince.

GRELUCHE.

Tu ne m'entends pas... je te demande si c'est nécessité ou si c'est vocation?

BLANCPARTOUT.

Prince, c'est vocation.

GRELUCHE.

Ah! tant mieux!

BLANCPARTOUT, à part.

Quel drôle de Brésilien!

GRELUCHE.

Viens t'asseoir à côté de moi.

BLANCPARTOUT.

Plus souvent!... le respect!

GRELUCHE.

Le respect se prouve par l'obéissance.

Il prend Blancpartout par la taille et le fait sauter à droite.

BLANCPARTOUT.

Alors, vous permettez...

GRELUCHE, le faisant asseoir violemment.

Je permets.

BLANCPARTOUT, tombant sur le canapé.

Ouf!

GRELUCHE, à part, en s'asseyant près de Blancpartout.

Il faut pourtant que j'amène la conversation... (Haut.)  
Dis-moi un peu... un coiffeur, à quoi cela passe-t-il sa  
journée?

BLANCPARTOUT.

A quoi un coiffeur passe sa journée?...

GRELUCHE.

Oui.

BLANCPARTOUT.

Dame! à coiffer, je suppose!

GRELUCHE.

Et après, quand la journée est finie?...

BLANCPARTOUT.

Quand la journée est finie?...

GRELUCHE.

Qu'est-ce qu'il fait?

BLANCPARTOUT.

Ce qu'il fait?... est-ce que je sais, moi?

GRELUCHE.

Tu dois le savoir, puisque tu es coiffeur!

BLANCPARTOUT.

Il va se promener.

GRELUCHE.

Il va au café faire sa partie au billard...

BLANCPARTOUT.

Sans doute... il va au café... ou au théâtre.

GRELUCHE, vivement.

Au théâtre... c'est là que je t'attendais!... Et qu'est-ce qu'il voit au théâtre?

BLANCPARTOUT.

Ce qu'il voit au théâtre?

GRELUCHE.

Tu as une manie désagréable, c'est de répéter la question au lieu de répondre tout uniment. Je te demande ce qu'il voit au théâtre : ne répète pas la phrase et réponds.

BLANCPARTOUT.

Il voit au théâtre ce qu'on y joue.

GRELUCHE.

Qu'y joue-t-on?

BLANCPARTOUT.

Ça dépend.

GRELUCHE.

Explique-toi plus nettement... on y joue?...

BLANCPARTOUT.

Des comédies.

GRELUCHE.

Tu crois?

BLANCPARTOUT.

Des vaudevilles.

GRELUCHE.

Dans les représentations de tous les jours, soit ! mais dans les représentations extraordinaires ?

BLANCPARTOUT.

Dans les représentations extraordinaires ?

GRELUCHE.

Vois-tu ? tu répètes encore !...

BLANCPARTOUT, à part.

Par exemple, voilà une conversation !...

GRELUCHE.

Réponds, Émile... Dans les représentations extraordinaires... il entend ?...

BLANCPARTOUT.

Des intermèdes.

GRELUCHE.

Bien !

BLANCPARTOUT.

Des imitations.

GRELUCHE.

Très bien !

BLANCPARTOUT.

Des chansonnettes comiques.

GRELUCHE, avec éclat.

Des chansonnettes comiques !... c'est là que je t'attendais !

BLANCPARTOUT, à part.

Singulier Brésilien !

GRELUCHE, prenant Blancpartout au collet.

Je vais t'en chanter une.

BLANCPARTOUT.

Vous, prince ?

GRELUCHE.

Moi. Tout Brésilien que je suis, je daigne m'occuper

de ces balivernes, et je chante la chansonnette comique... écoute un peu!

BLANCPARTOUT.

J'écoute, prince, j'écoute.

GRELUCHE.

AIR DE JACQUES OFFENBACH.

I

En allant à son ministère,  
Il la rencontra ru' du Bac.

BLANCPARTOUT.

Il la rencontra ru' du Bac.

GRELUCHE.

Elle s'arma d'un front sévère;  
Il voulut l'atteindre, mais crac!

BLANCPARTOUT.

Il voulut l'atteindre, mais crac!

GRELUCHE.

Elle prit le quai des Lunettes,  
L'impasse Saint-André-des-Arts,  
La ru' des Vieilles-Haudriettes  
Et tous les nouveaux boulevards...  
L'homme la suivait à quinz' pas

Et lui disait tout bas :

« Voulez-vous accepter mon bras? »

GRELUCHE et BLANCPARTOUT.

« Voulez-vous accepter mon bras? »

GRELUCHE.

La femme ne répondait pas,  
Ta, ta, ra, ta, ta, ta, ra, ta.

ENSEMBLE.

Ta, ta, ra, ta, ta, ta, ra, ta....

GRELUCHE.

II

Elle était un peu dur' d'oreille,  
Mais elle avait l'esprit subtil...

BLANCPARTOUT.

Mais elle avait l'esprit subtil...

GRELUCHE.

Et pour fuir s'en fut, à Marseille,  
Prend' le paqu'bot des bords du Nil.

BLANCPARTOUT.

Prend' le paqu'bot des bords du Nil.

GRELUCHE.

Sur les ruines de Carthage,  
Elle vit pleurer Salammbô,  
Et fit quatre fois à la nage  
Le tour de l'il' de Bornéo.

(Imitant un homme qui nage.)

L'homme la suivait à quinz' pas,  
Et lui disait tout bas :  
« Voulez-vous accepter mon bras? »

GRELUCHE et BLANCPARTOUT, nageant tous les deux.

« Voulez-vous accepter mon bras? »

GRELUCHE.

La femme ne répondait pas.

ENSEMBLE.

Ta, ta, ra, ta, ta, ta, ra, ta...

GRELUCHE.

### III

On les vit aux deux hémisphères,  
Au nord, au midi, puis ailleurs.

BLANCPARTOUT.

Au nord, au midi, puis ailleurs.

GRELUCHE.

Les enfants disaient à leurs pères :  
« Quels sont donc ces deux voyageurs? »

BLANCPARTOUT.

« Quels sont donc ces deux voyageurs? »

GRELUCHE.

On les vit à Montmartre, en Suède,  
En Macédoine, au Kamtchatka,

On les vit sur la corde roide,  
Franchir le saut du Niagara!...  
L'homme la suivait, etc., etc.

Pendant le refrain, il imite, et Blancpartout imite avec lui, les mouvements d'un équilibriste marchant sur la corde roide.

GRELUCHE.

IV

C'étaient des courses effrénées,  
A faire pâmer un Anglais.

BLANCPARTOUT.

A faire pâmer un Anglais.

GRELUCHE.

Ils marchèrent bien des années,  
Sans pouvoir s'atteindre jamais!

BLANCPARTOUT.

Sans pouvoir s'atteindre jamais!

GRELUCHE.

Lorsque enfin au pont Notre-Dame  
Ils arrivèrent haletants,  
Il était mort, lui, mais la femme  
Était mère de huit enfants!  
Alors, revenant sur ses pas,  
Elle lui dit tout bas :  
« Je veux bien prendre votre bras. »

ENSEMBLE.

GRELUCHE.

« Je veux bien prendre votre bras. »

BLANCPARTOUT.

Ell' veut bien accepter son bras.

GRELUCHE.

Mais l'homme ne répondit pas, etc., etc.

Sur la reprise du refrain, ils dansent, et Greluche enlève Blancpartout dans ses bras; ensuite, épuisés, ils tombent, Blancpartout sur le canapé, et Greluche sur une chaise près du guéridon.

GRELUCHE.

Qu'est-ce que tu dis de ça?

BLANCPARTOUT.

Je suis surpris!

GRELUCHE.

Et charmé?...

BLANCPARTOUT.

Positivement charmé!...

GRELUCHE.

Que dois-je penser de ce compliment?... Caresses-tu en moi l'homme plusieurs fois millionnaire, ou te courbes-tu devant l'artiste?

BLANCPARTOUT.

Je me courbe devant l'artiste.

GRELUCHE.

Ainsi tu trouves que j'ai de la voix?

BLANCPARTOUT.

J'ai entendu Malicorne... eh bien, Malicorne n'est rien auprès de vous!...

GRELUCHE.

Tu trouves que j'ai de la méthode?...

BLANCPARTOUT.

Comme Descartes!

GRELUCHE.

Du goût?

BLANCPARTOUT.

Comme Brillat-Savarin!

GRELUCHE.

Et de la distinction?

BLANCPARTOUT.

Comme Fronsac!



GRELUCHE.

Voilà ce que je voulais savoir... Entrez toutes les deux!... Ne m'entendez-vous pas?... je vous dis d'entrer l'une et l'autre...

Rentrent Rafaëli et Ninette.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, RAFAELI, NINETTE.

RAFAELI, à part.

Qu'est-ce qu'il lui aura fait?

GRELUCHE, menaçant.

Vous voyez bien cet homme?

Il se précipite sur Blancpartout avec un cri terrible.

RAFAELI.

Ah! mon Dieu!

NINETTE, bas, à Rafaëli.

C'est son cri de *la Dame aux Camélias*... il a trouvé moyen de le placer.

GRELUCHE.

Vous m'avez dit que cet homme était un coiffeur!...

BLANCPARTOUT.

Eh bien?

GRELUCHE.

Cela n'est pas! j'en ai la preuve!

RAFAELI.

Quelle preuve?

GRELUCHE.

Je lui ai chanté quelque chose.

RAFAELI, à part.

Je l'aurais parié.

GRELUCHE.

Il a trouvé que j'avais de la voix, du goût, de la méthode : un homme qui me juge ainsi ne peut pas être un coiffeur ; ce doit être quelque personnage de distinction.

BLANCPARTOUT, très flatté.

Eh ! eh !...

GRELUCHE.

Il y a en lui quelque chose qui sent son grand seigneur.

BLANCPARTOUT, à part.

Quel œil, ces Brésiliens !

GRELUCHE.

Avouez, monsieur le comte !

BLANCPARTOUT, avec fatuité et prenant le milieu.

Eh bien !... eh bien !...

RAFAELI, bas, à Blancpartout.

Il a des soupçons... sauvez-moi !

BLANCPARTOUT.

Prince, je suis coiffeur !

GRELUCHE.

Tu le veux ?

BLANCPARTOUT.

Je le suis !

GRELUCHE.

Alors, qu'il sorte ! Je le chasse honteusement.

BLANCPARTOUT, à part.

Qu'en dirait Fronsac?... dois-je me laisser traiter?...

NINETTE, bas, à Blancpartout.

Madame est perdue si vous vous rebiffez.

BLANCPARTOUT, à Greluche.

Prince, je ne me rebiffe pas, je sors...

RAFAELI, à Greluche.

Vous voyez bien que c'est un coiffeur!

Elle passe.

GRELUCHE, avec éclat.

Bienheureux alors, bienheureux le pays où un homme qui a une telle apparence peut n'être qu'un garçon coiffeur! Si les perruquiers sont ainsi, comment doivent être les confiseurs?

BLANCPARTOUT.

Ah! ça, par exemple, je n'en sais rien!

GRELUCHE, à Ninette.

Qu'on reconduise ce garçon et qu'on lui donne vingt-cinq louis.

NINETTE, bas, à Blancpartout.

Monsieur, vous ferez les fonds!

BLANCPARTOUT, bas à Ninette.

Oui, Ninette, à une condition... tu vas me flanquer dans un placard. (Saluant.) Prince!... prince!...

Blancpartout et Ninette sortent par le fond.

## SCÈNE XVI

RAFAELI, GRELUCHE.

RAFAELI.

Ainsi vous avez trouvé moyen de chanter!...

GRELUCHE.

Certainement, madame!... Si je n'avais pas chanté, M. de Blancpartout n'aurait pas pu me juger... il y a un côté de mon talent qui serait toujours resté dans l'ombre.

RAFAELI.

Mais ce n'était pas une raison, après ce que je vous avais dit.

Rentre Ninette.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, NINETTE.

RAFAELI, à Ninette.

Eh bien, as-tu donné les vingt-cinq louis?

NINETTE.

Non, madame, je les ai reçus.

RAFAELI.

Pourquoi faire?

NINETTE.

Pour le cacher.

RAFAELI.

Où l'as-tu mis?

NINETTE, indiquant la porte du troisième plan, à droite.

Là, dans le petit boudoir.

RAFAELI.

Ah! il est là... Qu'allons-nous en faire maintenant? Il va s'ennuyer si nous le laissons tout seul... il faut trouver quelque chose qui l'amuse... Voyons... voyons. (A Greluche.) Vous entrez, vous le découvrez, vous sautez sur lui; il s'enfuit, il crie; vous criez plus fort... il sera ravi.

GRELUCHE.

J'entends, madame... nous voici arrivés à la scène de la poursuite.

RAFAELI.

Précisément!

GRELUCHE, à demi-voix.

Si vous voulez que nous n'abîmions pas vos meubles, il ne serait pas mal de nous tracer d'avance des petits chemins... Dans quel sens courrons-nous?

RAFAELI, indiquant la porte du premier plan à gauche  
et celle du troisième plan à droite.

Par ici, vous tournerez de gauche à droite.

GRELUCHE.

Bien!

NINETTE, indiquant la porte du premier plan à droite  
et celle du troisième plan à gauche.

Et par là, de droite à gauche.

GRELUCHE.

Parfaitement... (Avec éclat.) La chasse à l'homme! la  
chasse à l'homme! Ah! tu veux du Brésilien, tu en  
auras!... (Criant et reprenant l'accent étranger.) Je vous dis,  
madame, que c'est un faux coiffeur et qu'il n'est pas  
parti.

RAFAELI.

Prince, je vous jure...

GRELUCHE, montrant la porte du troisième plan à droite.  
Ah! dans ce cabinet... il doit être là!

RAFAELI.

Mais, prince!...

GRELUCHE.

Laissez-moi, il me le faut mort ou vif.

Il entre dans le cabinet et l'on entend un grand bruit, la voix de  
Greluche et les cris de Blancpartout.

RAFAELI, riant.

Je crois qu'il en aura pour ses vingt-cinq louis.

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BLANCPARTOUT.

BLANCPARTOUT, rentrant précipitamment par le premier plan  
à droite.

Je suis un homme aimé!... où me cacher, madame,  
où me cacher?...

RAFAELI.

Par ici, par ici...

Elle le pousse vers la porte du premier plan à gauche; il disparaît.

GRELUCHE, rentrant.

Où est-il, madame, où est-il?

RAFAELI.

Là... là...

Elle indique le premier plan à gauche.

GRELUCHE, à Rafaëli.

Il ne serait pas mal de semer quelques obstacles pour accidenter la course.

Il sort, par le premier plan à droite; Ninette et Rafaëli placent deux chaises sur le chemin de Blancpartout.

BLANCPARTOUT, rentrant, à Rafaëli.

Quel homme! Est-ce qu'il dînera ici?

RAFAELI.

Oui.

Blancpartout a pris une des deux chaises et se sauve, en l'emportant, par le troisième plan à droite.

GRELUCHE, venant du troisième plan à gauche.

Ouvrez-lui la porte du fond toute grande... sans cela, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

RAFAELI.

Oui... oui... c'est cela... allez...

Greluche entre au troisième plan à droite, à la poursuite de Blancpartout; Ninette ouvre la porte du fond et place au milieu de la pièce le pouf qui se trouve à gauche; Rafaëli pousse le canapé en face de la porte du premier plan à droite.

BLANCPARTOUT, rentrant du premier plan à droite, sautant au milieu des obstacles et sortant par la porte du fond.

A tout à l'heure, madame!... Qu'en dirait Fronsac?

Il sort.

GRELUCHE, le poursuivant et sautant après lui.

La chasse à l'homme!... la chasse à l'homme!...

RAFAELI, à Ninette, qui a replacé le canapé.  
Va vite, Ninette, et vois ce qu'ils deviennent.

Ninette sort. Micheline vient d'entrer; elle a vu Greluche disparaître en bondissant.

## SCÈNE XIX

RAFAELI, MICHELINE, puis GRELUCHE  
et NINETTE.

MICHELINE.

Je vous dérange peut-être...

RAFAELI.

Pas du tout, chère petite belle.

MICHELINE.

C'était le prince... il me semble.

RAFAELI, négligemment.

Oui, il reconduisait un de ses amis... qu'il venait de me présenter.

MICHELINE.

Ah!

Greluche rentre, tout essoufflé, et se jette sur le canapé.

GRELUCHE.

Je n'en peux plus.

RAFAELI, bas à Greluche.

Eh bien?

GRELUCHE, bas, à Rafaëli.

Il est entré au premier.

RAFAELI, bas.

Chez le notaire!... (Haut.) Prince... mon amie.

Elle montre Micheline.

GRELUCHE, toujours assis.

Ah! pardonnez-moi, madame, je suis un peu...

MICHELINE, allant à lui.

En effet, vous paraissez...

Elle s'approche de lui et lui fait respirer son flacon.

GRELUCHE.

Merci!

RAFAELI, appuyée sur le dossier du canapé à Greluche.  
Voulez-vous un verre d'eau?

GRELUCHE.

Mais oui... il me semble qu'un verre de rhum...

MICHELINE, à Rafaëli.

Allez, vite, mon cher amour.

RAFAELI.

J'y vais, bon petit ange, j'y vais.

Elle sort par le premier plan à droite.

MICHELINE.

C'est à cause de vous que je suis revenue.

GRELUCHE.

Sérieusement?

MICHELINE.

Oui, prince... on vous trompe...

GRELUCHE.

Vous croyez?

MICHELINE.

J'en suis sûre!

GRELUCHE.

Il faudrait prouver.

MICHELINE.

Je prouverai.

GRELUCHE.

Alors ma reconnaissance...

Rentre Rafaëli avec un flacon de rhum et un verre sur un petit plateau.



RAFAELI.

Buvez, prince, et remettez-vous!

GRELUCHE, buvant.

Je me remets.

RAFAELI, à Micheline.

Voulez-vous avoir la bonté de poser cela sur cette table?...

Elle lui donne le plateau.

MICHELINE, allant le poser sur le guéridon.

Mais... très volontiers, ma belle.

RAFAELI, à Greluche, bas.

Elle a dit?...

GRELUCHE, bas.

Que vous me trompiez, qu'elle le prouverait.

RAFAELI, bas.

Bon. (A Micheline.) Il va mieux.

MICHELINE, s'avançant.

C'est parce que vous êtes là.

RAFAELI, s'asseyant près de Greluche.

C'est parce que vous y êtes, vous!

MICHELINE, même jeu.

C'est parce que nous y sommes.

Greluche, assis sur le canapé entre les deux femmes, promène de l'une à l'autre un regard charmé, et exprime sa joie par un cri sauvage : les deux femmes épouvantées bondissent et s'éloignent de lui.

NINETTE, entrant sur le cri.

Le maître d'hôtel de madame demande si madame peut lui donner quelques instants?

MICHELINE, à part.

Le maître d'hôtel!

RAFAELI.

Qu'il entre.

NINETTE, au fond.

Entrez, Adolphe.

## SCÈNE XX

LES MÊMES, BLANCPARTOUT.

BLANCPARTOUT, disparaissant dans un habit trop grand, la moitié du visage caché par d'énormes lunettes bleues. — A part.

Eugène, maître d'hôtel... J'ai encore trouvé ça, moi.

RAFAELI.

Approchez, Alphonse...

MICHELINE, à part, assise près du guéridon.

Voilà un maître d'hôtel qui a beaucoup de noms!

BLANCPARTOUT, à part.

Le notaire a été parfait : il m'a prêté son habit et ses lunettes... l'habit me va bien, mais les lunettes me gênent... Je n'y vois rien du tout... (Haut.) Où est le prince?

RAFAELI.

Par ici!

NINETTE.

Venez, je vais vous conduire.

Elle va à lui, le conduit au canapé, et sort ensuite.

BLANCPARTOUT, à part.

Qu'est-ce que ce notaire peut signer avec ces lunettes-là?

GRELUCHE.

Vous êtes aveugle?

BLANCPARTOUT.

Oui, prince : l'habitude de vivre penché sur des fourneaux ardents... Je vous demanderai la permission... Je suppose, prince, que vous êtes toujours là!

GRELUCHE, derrière le canapé.

Toujours.

MICHELINE, appelant Greluche.

Hem! hem!

BLANCPARTOUT.

Alors, dites-moi un peu ce que vous pensez du menu que j'ai préparé?

GRELUCHE.

Menu?

BLANCPARTOUT.

Oui, menu... Ah! vous ne savez pas... en brésilien, ça se dit autrement... nous appelons menu, en français, l'énumération raisonnée des mets qui doivent être servis sur la table... La soupe à la tortue, le...

GRELUCHE, l'interrompant.

Pourquoi appelez-vous ça menu?

BLANCPARTOUT.

Pourquoi nous appelons?...

GRELUCHE, avec violence.

Réponds!

BLANCPARTOUT.

Est-ce que je sais, moi?

GRELUCHE.

Tu dois le savoir, puisque tu es maître d'hôtel!

BLANCPARTOUT, à part.

Est-ce que ça va recommencer?

MICHELINE, faisant des signes à Greluche.

Hem! hem!

RAFAELI, bas, à Greluche.  
Micheline vous fait des signes.

GRELUCHE, même jeu.  
Faut-il m'en apercevoir?

RAFAELI.  
Certainement... arrivons à la crise.  
Blancpartout, tout en parlant, va et vient, au hasard, comme un aveugle.

BLANCPARTOUT.  
La soupe à la tortue... le bœuf aux choux... les écrevisses... (Se heurtant à Rafaëli.) Est-ce vous qui êtes là, prince?

RAFAELI.  
Non, c'est moi.

BLANCPARTOUT, à Rafaëli, avec effusion.  
Je suis bien aise de vous rencontrer par hasard, pour vous dire que je n'ai jamais été plus satisfait... je suis sûr d'être aimé.

RAFAELI, bas, à Blancpartout.  
Chut! le Brésilien vous regarde.

MICHELINE, à Greluche.  
Vous m'avez dit de prouver... je prouve...

BLANCPARTOUT.  
Où est le prince?

RAFAELI, lui indiquant l'extrême gauche.  
Là-bas!

BLANCPARTOUT, allant vers Greluche.  
Les écrevisses...

GRELUCHE.  
Dis-moi, Alphonse?...

BLANCPARTOUT  
Prince?...

GRELUCHE.

Écoute un peu.

BLANCPARTOUT.

J'écoute.

GRELUCHE, lui saisissant le bras.

Les jours de pluie, quand deux hommes, l'un grand, l'autre petit...

BLANCPARTOUT, continuant la phrase.

Ayant chacun un parapluie ouvert à la main... ah! je la connais, maintenant!

GRELUCHE.

Comment la connais-tu? nous avons donc déjà causé ensemble!

BLANCPARTOUT, avec éclat.

Je suis pris!

Micheline se lève.

GRELUCHE.

Il y a une heure, tu étais coiffeur! pourquoi es-tu maître d'hôtel?

MICHELINE, à Greluche.

Cet homme n'est ni un coiffeur, ni un maître d'hôtel... c'est le célèbre M. de Blancpartout.

RAFAELI, à part.

Allons donc! tu y as mis le temps!

BLANCPARTOUT.

La voix de Micheline!... serait-elle ici?

MICHELINE.

Elle est devant vous.

Blancpartout ôte ses lunettes.

GRELUCHE, à Micheline.

Ah! madame, ma reconnaissance...

MICHELINE, à part, regardant Rafaëli.

Tire-toi de là, mon petit ange!

Elle remonte et va s'asseoir sur le canapé.

RAFAELI, à part.

Tu ris ce soir, ma petite belle... moi, je rirai demain.

Greluche a suivi Micheline et se place près d'elle sur le canapé; ils causent ensemble.

BLANCPARTOUT.

Découvert... au moment où j'allais être étincelant de verve!... (Bas, à Rafaëli.) Vous m'avez plusieurs fois demandé ma main?

RAFAELI, de même.

Eh bien?...

BLANCPARTOUT, montrant Micheline.

Eh bien, vengez-moi, vengez-vous à l'instant de cette femme... et ma main est à vous.

RAFAELI, en lui montrant Greluche qui cause tendrement avec Micheline.

Mais il me semble que notre vengeance est en bon chemin.

BLANCPARTOUT.

Que voulez-vous dire?

RAFAELI.

Si ce Brésilien?...

BLANCPARTOUT.

Ce Brésilien?...

RAFAELI.

N'était autre qu'un certain Greluche que vous n'avez pas voulu recevoir, et qui vous supplie de le faire engager maintenant que vous l'avez entendu?...

BLANCPARTOUT.

Greluche!

RAFAELI.

J'ai imaginé ce stratagème pour flatter votre fantaisie sans dépasser les bornes d'une honnête légèreté.

BLANCPARTOUT.

Où suis-je? qu'ai-je entendu?... Tant de délicatesse!... des sentiments si purs!... Je puis me tromper, mais il me semble que Fronsac épouserait... (A Greluche.) A moi, prince, deux mots!

GRELUCHE, se levant.

Monsieur?

BLANCPARTOUT, bas, à Greluche.

Vous aurez votre engagement, monsieur Greluche... vous viendrez le chercher chez moi.

GRELUCHE, bas.

Quand cela, monsieur?

BLANCPARTOUT, bas.

Mais... quand je serai vengé tout à fait!

GRELUCHE, bas.

Je comprends! (A Micheline, avec passion.) *Quo resta buena avatas salen pampas...*

MICHELINE.

Sérieusement, prince?

GRELUCHE.

Sérieusement!

Micheline a pris le bras de Greluche et tous deux se dirigent vers la porte du fond. — Blancpartout et Rafaëli les regardent.

## TABLE

---

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| LE RÉVEILLON.....          | 4   |
| LES BREBIS DE PANURGE..... | 415 |
| TOTO CHEZ TATA.....        | 471 |
| LA PÉRICHOLE.....          | 491 |
| LA CLÉ DE MÉTELLA.....     | 303 |
| LE BRÉSILIEN .....         | 355 |





AF 507

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

LE RÉVEILLON  
LES BREBIS DE PANURGE  
TOTO CHEZ TATA  
LA PÉRICHOLE  
LA CLÉ DE MÉTELLA  
LE BRÉSILIEN



PARIS  
CALMANN LEVY, ÉDITEUR  
3. RUE AUBER, 3





# THÉÂTRE COMPLET D'ALEXANDRE DUMAS FILS

---

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

## 1<sup>er</sup> VOLUME

La Dame aux Camélias. —  
Diane de Lys. — Le Bijou  
de la Reine.

## 2<sup>e</sup> VOLUME

Le Demi-Monde. — La Ques-  
tion d'argent.

## 3<sup>e</sup> VOLUME

Le Fils naturel — Le Père  
prodigue.

## 4<sup>e</sup> VOLUME

L'Ami des femmes. — Les  
Idées de Madame Aubray.

## 5<sup>e</sup> VOLUME

Une Visite de noces. — La  
Princesse Georges. — La  
Femme de Claude.

## 6<sup>e</sup> VOLUME

Monsieur Alphonse — L'Etran-  
gère.

## 7<sup>e</sup> VOLUME

La Princesse de Bagdad. —  
Denise — Francillon.

## 8<sup>e</sup> VOLUME

Notes.

---

## THÉÂTRE DES AUTRES

### 1<sup>er</sup> VOLUME

Un Mariage dans un chapeau.  
— Le Supplice d'une femme.  
— Héloïse Paranquet.

### 2<sup>e</sup> VOLUME

Le Filleul de Pompignac. —  
Les Danicheff. — La Com-  
tesse Romani.

---





